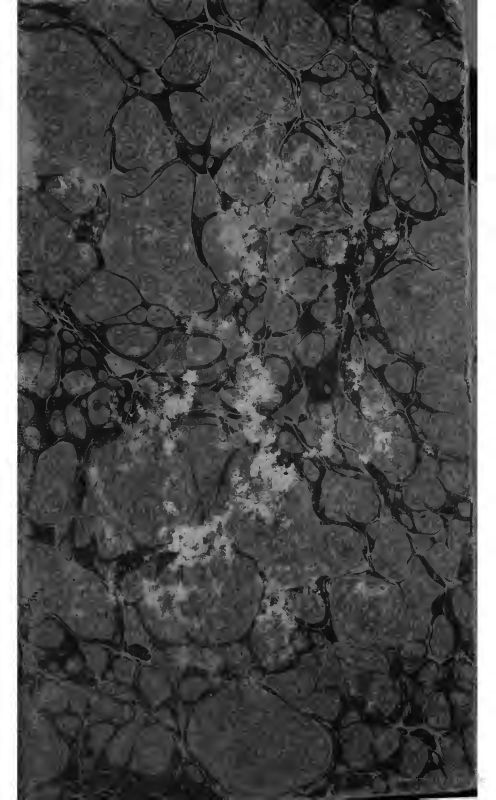
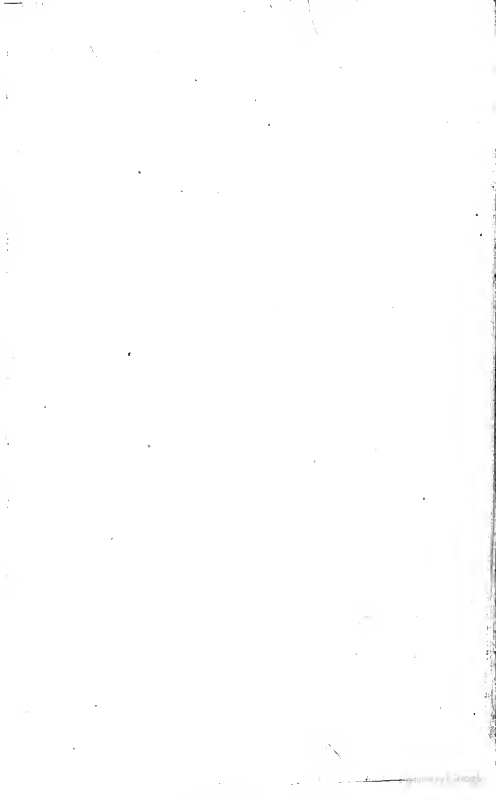

EPERTOIRE
DU
EAT. FRANÇOIS
AR M. PÉTITOT
COMÉDIES
8
CA LUCCHESI - PA

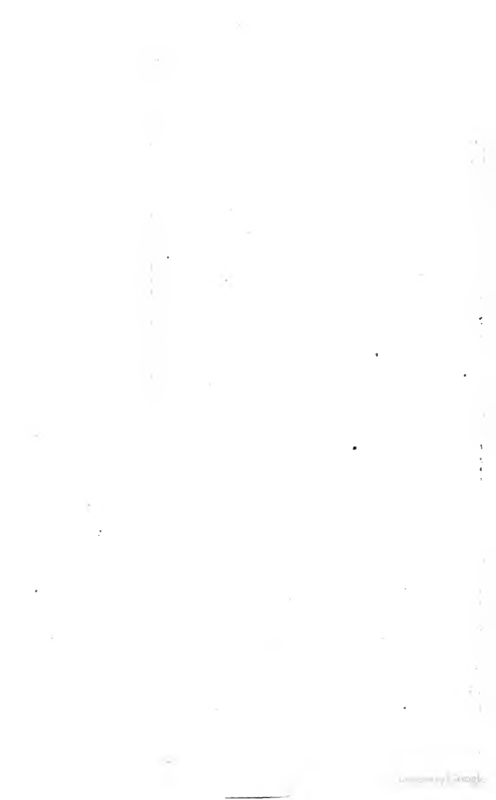



REPERTOIRE
DU
THÉAT. FRANÇOI
PAR M. PETITOT
COMÉDIES
8
OTECA LUCCHESI - I
II.a SALA
B
IV
3
CATENA









RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME PREMIER.

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.

Foucault

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE ET DESFORGES.

TOME HUITIEME.





PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1817.

LA MERE COQUETTE,

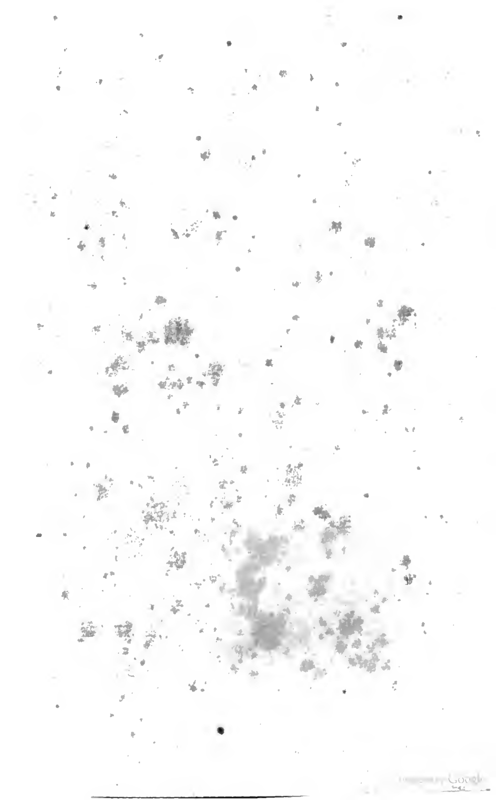
OU

LES AMANS BROUILLÉS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE QUINAULT,

Représentée en 1665.



NOTICE
SUR QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT naquit à Paris en 1635. Il ne reste aucun détail sur sa famille, qui étoit fort obscure. Furetiere, dans un factum contre l'académie, insinue qu'il étoit fils d'un boulanger; l'abbé d'Olivet, dans l'Histoire de cette même académie, soutient que sa naissance étoit plus relevée. Quoi qu'il en soit de cette circonstance peu importante pour la gloire d'un homme de lettres, Quinault ne dût point à ses parens l'éducation brillante qu'il reçut. Tristan l'hermite, connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et principalement par une tragédie de Mariamne, qui est long-temps restée au théâtre, le recueillit à l'âge de huit ans : pleurant alors la mort d'une femme qu'il avoit éperdument aimée, il vouloit trouver quelque consolation en élevant lui-même et avec le plus grand soin le fils unique qu'il en avoit eu. Le jeune Quinault fut associé aux études du fils de Tristan; et ce pere tendre ne négligea rien pour orner l'esprit de ses deux disciples.

Quinault eut pour son bienfaiteur la reconnoissance qu'il lui devoit; empressé de saisir toutes les

occasions de la lui témoigner, il justifia une adoption si heureuse pour lui. Les succès que son maître avoit obtenus dans la carriere dramatique, exciterent son émulation dès l'âge le plus tendre : il s'exerça de bonne heure dans ce genre, mais il eut le bon esprit de ne point sacrifier à une vaine gloire les travaux solides qui, dans le mauvais état de sa fortune, devoient lui procurer des moyens d'existence indépendans des hasards de la littérature. Il entra chez un avocat au conseil qui remarqua en lui des dispositions pour les travaux arides du barreau, ordinairement incompatibles avec le goût des lettres. La raison de cette aptitude à se livrer à des occupations si différentes se trouve dans l'extrême flexibilité du caractere de Quinault : cette flexibilité, qui rendoit sa société très-agréable, se fit remarquer sur-tout dans son talent poétique ; il faisoit avec la même facilité des tragédies et des comédies, sans donner à leur conception et à leur exécution la physionomie originale qui distingue les productions des grands maîtres; il se conformoit au goût de son temps, que Racine et Boileau n'avoient pas encore perfectionné. Le genre de l'opéra étoit beaucoup plus favorable à l'espece de talent dont il étoit doué. Il passe pour le créateur de ce genre, quoiqu'il n'ait réellement fait qu'y appliquer l'esprit flexible avec lequel il se prê-

toit aux caprices du musicien Lulli, et conformoit ses combinaisons dramatiques aux dispositions ordonnées dans les fêtes, dont ses opéras faisoient le principal ornement. L'opéra tel qu'il a été conçu par Quinault n'a aucune physionomie particuliere; il prend alternativement tous les tons, sans s'élever à celui de la grande poésie, sans présenter les développemens des passions, et sans pénétrer dans les replis du cœur humain. Cette maniere superficielle d'esquisser quelques situations, d'effleurer quelques sentimens, se rapprochoit beaucoup du caractere de Quinault; et l'alliance toujours rare du génie d'un auteur avec le choix des sujets qu'il veut traiter, nous paroît la cause principale des succès multipliés de ce poëte. Dès l'âge de dix-huit ans, Quinault composa, d'après une Nouvelle de Cervantes, la comédie des Rivales, qui parut à Tristan digne d'être représentée. Le vieux poëte craignant que les comédiens n'eussent quelque prévention contre l'ouvrage d'un jeune homme, prit la résolution de la leur présenter comme s'il en eût été l'auteur : ils la reçurent avec enthousiasme, et convinrent de l'acheter cent écus. Tristan, témoin de la satisfaction que l'on avoit éprouvée à la lecture de la piece de son éleve, ne voulut pas lui enlever la gloire de l'avoir faite; il avoua aux comédiens qu'elle étoit de Quinault.

Alors leur admiration diminua : ils chercherent des défauts dans l'ouvrage ; ils crurent en trouver ; et se plaignant d'avoir été trompés par le prestige de la déclamation, ils ne voulurent plus acheter la piece que cinquante écus. Tristan chercha en vain à les faire revenir de cette prévention ; enfin, pour lever tout obstacle, et pour n'assurer la rétribution de l'auteur que sur le succès futur de la piece, il fut arrêté que les comédiens lui donneroient, pendant un certain nombre d'années, le neuvieme de la recette. Cet arrangement, qui fut fait pour la premiere fois au début d'un jeune homme, s'est maintenu depuis avec différentes modifications.

Le sujet des Rivales avoit été déja traité par Rotrou. C'est l'entreprise romanesque de deux jeunes personnes qui se déguisent en homme pour courir après un amant qui les a trahies l'une et l'autre. Cet ouvrage, plein d'incidens extraordinaires, et de situations invraisemblables, ne mérite aucune attention. L'année suivante Quinault se surpassa en donnant la comédie de l'Amant indiscret, piece où l'on trouve beaucoup de rapport avec l'Etourdi de Moliere, qui étoit alors dans la nouveauté : le dialogue en est vif et comique, et l'on voit qu'elle n'a pas été inutile à M. de Voltaire pour sa comédie de l'Indiscret.

Quinault, qui commençoit à être très connu,

avoit quitté la maison de Tristan, et s'étoit répandu dans le grand monde, où il se faisoit aimer par sa douceur et par sa modestie. Au milieu de ses succès il apprit les malheurs de son bienfaiteur; Tristan avoit perdu son fils unique, et les parens de sa femme lui avoient intenté un procès qui pouvoit compromettre son aisance: tant de disgraces l'avoient accablé; il étoit dangereusement malade, et le chagrin, plus que les autres maux, le conduisoit au tombeau. Quinault abandonna tout pour aller remplacer auprès de l'infortuné Tristan son ancien compagnon d'études: il lui tint lieu du fils qu'il regrettoit, et lui prodiguant les soins les plus tendres et les plus délicats, il parvint à lui faire recouvrer la santé et la paix de l'ame. Tristan, touché de la reconnoissance de son éleve, ne voulut plus se séparer de lui; il le conserva dans sa maison jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps après. Quinault auroit pu profiter de la tendresse de son pere adoptif pour avoir part à sa succession: ce qui prouve la noblesse et le désintéressement de son caractere, c'est qu'il abandonna aux parens de Tristan les sommes que celui-ci lui avoit léguées.

Après avoir fait quelques comédies et quelques tragi-comédies peu dignes d'attention, l'auteur composa des tragédies qui eurent beaucoup de succès dans

leur nouveauté: des situations tirées des romans du temps, des déguisemens, une galanterie pleine d'affectation et de fadeur, mais alors très à la mode, procurerent au poëte des triomphes éphémeres. Nous ne parlerons ni du Faux Tiberinus, ni de Bellérophon, ni de Pausanias, où l'histoire et la fable sont défigurées de la maniere la plus étrange: nous ne nous arrêterons un moment qu'à l'Astrate, que Despréaux a jugé digne de sa critique. Elise s'est emparée du trône de Tyr en faisant périr toute la famille royale; un descendant des anciens rois a été élevé secrètement, et Sichée le destine à venger ses parens: ce prince, qui porte le nom d'Astrate, sert dans l'armée de la reine sans être connu pour ce qu'il est; il a délivré le royaume d'une invasion étrangere; et Elise frappée de ses exploits, est devenue amoureuse de lui quoique prête à épouser un autre prince. Astrate partage cet amour: instruit bientôt de sa naissance et des projets de ceux qui veulent le rétablir sur le trône de ses aïeux, il s'oppose à ce que l'on fasse périr la reine; cette princesse s'empoisonne au moment où il veut la soustraire aux fureurs des conjurés. La situation principale de cette piece, quoiqu'amenée par des moyens romanesques, seroit dramatique si le poëte ne l'avoit gâtée par des expressions fades et par une galanterie déplacée. Les

sentimens qui dominent dans cette tragédie sont si singuliers, que nous croyons devoir en donner une idée. Astrate sait qu'il est aimé de la reine, quoiqu'elle paroisse vouloir épouser un autre prince; ce dernier console ainsi son rival :

Laissez-moi les douceurs qui me sont accordées,
Et jouissez en paix de ces belles idées.
Tandis qu'un nœud sacré, propice à mes souhaits,
Va mettre entre mes bras la reine et ses attraits,
Que, sans m'embarrasser d'un scrupule inutile,
J'en vais être à vos yeux le possesseur tranquille,
Et vais enfin, au gré de mes transports pressans,
M'assurer d'être heureux sur la foi de mes sens,
Pour vous en consoler, songez qu'au fond de l'ame,
La reine avec regret s'arrache à votre flamme :
Goûtez ce doux triomphe; imaginez-vous bien
Qu'auprès de votre sort tout mon bonheur n'est rien,
Et par les faux appas d'une victoire vaine,
Soyez ingénieux à flatter votre peine :
J'y veux bien consentir; un reste d'amitié
M'oblige à voir encor vos maux avec pitié;
Et, sûr d'un bien solide, il ne me coûte guere
De vous abandonner un bien imaginaire.
Ainsi chacun de nous se tiendra satisfait,
Vous de vous croire heureux, moi de l'être en effet.

Lorsqu'Astrate est instruit de sa naissance il ré-

leur nouveauté : des situations tirées des romans du temps, des déguisemens, une galanterie pleine d'affectation et de fadeur, mais alors très à la mode, procurerent au poëte des triomphes éphémeres. Nous ne parlerons ni du Faux Tiberinus, ni de Bellérophon, ni de Pausanias, où l'histoire et la fable sont défigurées de la maniere la plus étrange : nous ne nous arrêterons un moment qu'à l'Astrate, que Despréaux a jugé digne de sa critique. Elise s'est emparée du trône de Tyr en faisant périr toute la famille royale; un descendant des anciens rois a été élevé secrètement, et Sichée le destine à venger ses parens : ce prince, qui porte le nom d'Astrate, sert dans l'armée de la reine sans être connu pour ce qu'il est; il a délivré le royaume d'une invasion étrangere; et Elise frappée de ses exploits, est devenue amoureuse de lui quoique prête à épouser un autre prince. Astrate partage cet amour : instruit bientôt de sa naissance et des projets de ceux qui veulent le rétablir sur le trône de ses aïeux, il s'oppose à ce que l'on fasse périr la reine; cette princesse s'empoisonne au moment où il veut la soustraire aux fureurs des conjurés. La situation principale de cette piece, quoiqu'amenée par des moyens romanesques, seroit dramatique si le poëte ne l'avoit gâtée par des expressions fades et par une galanterie déplacée. Les

sentimens qui dominent dans cette tragédie sont si singuliers, que nous croyons devoir en donner une idée. Astrate sait qu'il est aimé de la reine, quoiqu'elle paroisse vouloir épouser un autre prince; ce dernier console ainsi son rival :

Laissez-moi les douceurs qui me sont accordées,
Et jouissez en paix de ces belles idées.
Tandis qu'un nœud sacré, propice à mes souhaits,
Va mettre entre mes bras la reine et ses attraits,
Que, sans m'embarrasser d'un scrupule inutile,
J'en vais être à vos yeux le possesseur tranquille,
Et vais enfin, au gré de mes transports pressans,
M'assurer d'être heureux sur la foi de mes sens,
Pour vous en consoler, songez qu'au fond de l'ame,
La reine avec regret s'arrache à votre flamme :
Goûtez ce doux triomphe; imaginez-vous bien
Qu'auprès de votre sort tout mon bonheur n'est rien,
Et par les faux appas d'une victoire vaine,
Soyez ingénieux à flatter votre peine :
J'y veux bien consentir; un reste d'amitié
M'oblige à voir encor vos maux avec pitié;
Et, sûr d'un bien solide, il ne me coûte guere
De vous abandonner un bien imaginaire.
Ainsi chacun de nous se tiendra satisfait,
Vous de vous croire heureux, moi de l'être en effet.

Lorsqu'Astrate est instruit de sa naissance il ré-

pond ainsi à Sichée qui lui rappelle les crimes de la reine:

> Je vis avec horreur ce sanglant sacrifice;
> J'en frémis en secret; mais quand on est charmé,
> Que n'excuse-t-on point dans un objet aimé?
> L'éclat de deux beaux yeux adoucit bien un crime:
> Aux regards des amans tout paroît légitime;
> Leur esprit tient toujours le parti de leur cœur,
> Et l'amour n'est jamais un juge de rigueur.

On voit que, dans les situations les plus tragiques, Quinault ne perd point le ton de fadeur qui lui étoit particulier. Nous avons vainement cherché dans cette tragédie quelque beauté qui annonçât du moins le talent poétique que l'auteur déploya dans ses pieces lyriques; même lorsqu'il veut exprimer des idées douces, il tombe dans la *maniere* et dans l'affectation. Nous avons cependant remarqué trois vers qui expriment un sentiment vrai et délicat:

> Le silence toujours sur sa bouche a régné;
> Mais un cœur pour parler n'a-t-il qu'un interprete?
> Ne dit-on rien des yeux quand la bouche est muette?

Dans Britannicus, qui fut représenté six ans après Astrate, Racine a rendu la même idée d'une maniere plus dramatique et plus élégante. Britannicus

reproche à Junie de ne lui avoir pas fait savoir par ses regards que Néron écoutoit leur entretien :

> Vos yeux auroient pu feindre et ne m'abuser pas,
> Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage :
> L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?

Quinault obtint enfin un succès mérité en donnant la comédie de la Mere Coquette. Devisé avoit traité le même sujet; et les deux pieces furent jouées presqu'en même temps, l'une sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, l'autre sur le théâtre du Palais-Royal : celle de Quinault fut généralement préférée. Devisé prétendit avoir inventé le sujet, et traita son rival triomphant de plagiaire. Le public ne fit aucune attention à ses plaintes; et comme la difficulté de faire une comédie de ce genre consiste moins dans l'invention du sujet que dans la maniere de le traiter, la gloire de Quinault ne souffrit point de cette réclamation; on sut d'ailleurs que les deux poëtes avoient puisé leurs principales combinaisons dans une piece espagnole. Nous parlerons plus en détail de cette comédie dans l'examen qui doit la suivre.

Les succès dramatiques de Quinault lui ouvrirent en 1670, les portes de l'académie françoise; il y remplaça Salomon, littérateur peu connu. Son dis-

cours de réception est plein de réserve et de modestie; il semble reconnoître ses défauts, et prend l'engagement de s'en corriger. Perrault raconte que lorsqu'on eut reçu la nouvelle de la mort de Turenne, l'académie françoise se transporta sur-le-champ auprès du roi, et que Quinault, dans un discours improvisé, parla d'une maniere si pathétique du héros dont la France déploroit la perte, que toute la cour fût attendrie.

L'auteur ayant fait un mariage avantageux, acheta une charge d'auditeur des comptes. A une époque où les convenances sociales étoient scrupuleusement observées il éprouva quelques difficultés, parce qu'il avoit fait des pieces de théâtre: la chambre des comptes croyoit que la gravité de ses fonctions ne s'accordoit pas avec la profession moins sérieuse d'homme de lettres. Les protecteurs du poëte leverent ces difficultés: il promit seulement de ne plus faire de pieces de théâtre; promesse qu'il ne tint pas long-temps.

Ce fut en effet presque à la même époque que Quinault fit ses premiers opéras. « Parmi tout ce qu'il y « avoit de poëtes en ce temps-là, dit l'abbé d'Oli- « vet dans l'Histoire de l'académie françoise, Lulli « préféra M. Quinault, dans qui se trouvoient réunies « diverses qualités dont chacune en particulier avoit

« son prix, et dont l'assemblage faisoit un homme
« unique en son genre; une oreille délicate pour
« ne choisir que des paroles harmonieuses, un goût
« tourné à la tendresse pour varier en cent et cent
« manieres les sentimens consacrés à cette espece
« de tragédie; une grande facilité à rimer, pour
« être toujours prêt à servir le roi au besoin; une
« docilité encore plus rare pour se conformer tou-
« jours aux pensées, ou même aux caprices du mu-
« sicien. »

L'abbé d'Olivet, en faisant ainsi l'éloge de Quinault, ne donne sûrement pas l'idée d'un grand poëte: on ne peut lui refuser une oreille délicate; mais on doit remarquer qu'en évitant trop scrupuleusement les mots qui peuvent la blesser, il rend son style uniforme et mou: ce goût tourné à la tendresse n'est jamais animé par la passion; il tombe dans la fadeur et dans la froide galanterie; la facilité de rimer est un défaut plus qu'une qualité dans un poëte; on sait que Boileau la regardoit comme un signe certain de médiocrité: enfin cette flexibilité de talent qui mettoit l'auteur en état de s'asservir aux caprices d'un musicien, n'annonce pas un de ces génies originaux dont les conceptions vastes ne sauroient être altérées sans perdre de leur perfection.

MM. de Voltaire et Marmontel ont exalté Quinault; non-seulement ils l'ont considéré comme un poëte distingué, mais ils ont porté l'excès de leur enthousiasme jusqu'à le comparer à Racine. Il est difficile que le premier sur-tout, dont le goût étoit si délicat lorsqu'il jugeoit sans prévention, ait pu être de bonne foi dans les éloges outrés qu'il a prodigués à l'auteur d'Armide. Quelle fut donc la cause de leurs efforts multipliés pour ressusciter la réputation d'un homme qui, dans le siecle précédent, n'avoit été loué que par Perrault? Les deux critiques vouloient abaisser Boileau; s'ils parvenoient à prouver que Quinault étoit un bon poëte, il étoit démontré que Boileau avoit été un critique sans goût: ainsi les passions entrerent dans une discussion purement littéraire; et l'on mit autant d'acharnement à dénigrer l'auteur de l'Art poétique, et à prôner Quinault, que s'ils eussent été encore vivans. L'opinion de la perfection prétendue des opéras de Quinault se répandit parmi les personnes qui croyoient les critiques sur parole, et qui ne cherchoient pas à juger par elles-mêmes; mais cet enthousiasme passager ne donna pas aux ouvrages du poëte un plus grand nombre de lecteurs. Tandis que les sublimes productions de Racine étoient sans cesse réimprimées, Quinault, qu'on avoit osé lui comparer, restoit en-

foui dans les bibliotheques : les amateurs ne connurent ses opéras que par les fragmens choisis que les nouveaux critiques avoient cités; quand ils voulurent les lire en entier, ils furent rebutés par la monotonie et la fadeur qui y regnent.

Les opéras de Quinault semblent presque tous faits d'après le même modele; quel que soit le pays où se passe la scene, quelles que soient les mœurs, mêmes sentimens, même mollesse, même galanterie : les lieux communs d'une morale relâchée s'y reproduisent sans cesse; les chœurs ne roulent volontiers que sur une seule idée qui consiste à répéter jusqu'à la satiété qu'il faut profiter de la jeunesse pour se livrer au plaisir. Les admirateurs de Quinault ne pouvant dissimuler ces défauts essentiels, répondent que l'opéra est un genre à part, et que les ouvrages dont il s'agit sont parvenus au plus haut degré de perfection que ce genre puisse atteindre. Si les beaux-arts ont pour objet de représenter la nature agrandie, en évitant tout ce qui peut l'amollir et la dégrader; si, par son essence, l'opéra la rend fade et monotone, il en faudroit conclure que l'opéra est un mauvais genre.

Nous citerons quelques morceaux qui serviront à donner une idée de la maniere de l'auteur, nous en rappellerons aussi quelques-uns qui, quoique très

rares, peuvent suffire pour lui assigner un rang distingué parmi les poëtes du second ordre.

Dans les situations les plus terribles, Quinault ne perd point le ton doucereux qui lui est particulier : Médée se rappelle les crimes que l'amour lui a fait commettre ; elle veut renoncer à cette passion : sa confidente lui répond :

Espérez de former de plus aimables nœuds :
Une cruelle expérience
Vous apprend que l'amour est un mal dangereux;
Mais l'ennuyeuse indifférence
Ne rend pas un cœur plus heureux:
Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

Le duo de Médée et d'Egée est encore plus singulier; voulant tous les deux former une chaîne nouvelle, ils se séparent sans se brouiller ensemble:

MÉDÉE.

Laissons là votre fils, seigneur : je vous entends;
La jeune Eglé vous paroît belle;
Chaque jour je m'en aperçois :
Si vous m'abandonnez pour elle,
Thésée est seul digne de moi.

LE ROI ET MÉDÉE.

Ne nous piquons point de constance;
Consentons à nous dégager :

Goûtons d'intelligence
Le plaisir de changer.

MÉDÉE.

Quand on suit une amour nouvelle,
C'est une trahison cruelle
De laisser dans l'engagement
Un cœur tendre et fidele;
Mais rien n'est si charmant
Qu'une inconstance mutuelle.

LE ROI ET MÉDÉE.

Heureux deux amans inconstans,
Quand ils le sont en même temps!

Il seroit difficile de trouver dans cette scene l'idée qu'Horace donne de Médée. *Sit Medea ferox invictaque.*

Les chœurs de Quinault ne présentent presque tous qu'une seule pensée. Quelquefois le retour du même vers les assimile aux chansons les plus communes.

Il n'est point de grandeur charmante
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Rien ne plaît, rien n'enchante
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Rien ne contente
Les jeunes cœurs
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Il n'est point de grandeur charmante
Sans l'amour et sans ses douceurs.

Si Quinault n'eût jamais écrit que de cette maniere, il eût été difficile à ses apologistes de le placer à côté de Racine, et de traiter Boileau de Zoïle, parce qu'il avoit justement critiqué ces fadeurs. On doit convenir que, sur-tout dans ses derniers opéras, il se trouve quelques morceaux pleins de charmes et de délicatesse. Hierax, dans Isis, exprime sa jalousie à Io, et se plaint des retards qu'elle apporte à leur union :

Notre hymen ne déplaît qu'à votre cœur volage;
Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.
Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine,
C'est le même penchant qui toujours les entraîne :
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

Quelques scenes d'Atis présentent des beautés de ce genre. On trouve dans Alceste un morceau remarquable par l'harmonie et par la difficulté vaincue. Quinault le composa sur un air de Lulli qui exigeoit quelquefois que le poëte fît revivre son ancienne musique. Les dieux infernaux se réjouissent de l'arrivée d'Alceste qui éprouve le sort inévitable de tous les hommes :

Tout mortel doit ici paroître :
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre :
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords;
Le repos qu'on desire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici bas prendre place;
Sans cesse on y passe:
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous nne loi nécessaire :
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mene au port.
Chacun vient ici bas prendre place;
Sans cesse on y passe:
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici bas prendre place;
Sans cesse on y passe:
Jamais on n'en sort.

Ici la répétition des mêmes vers produit le plus bel effet. Ce morceau peut être considéré comme un modele de la poésie propre à être mise en musique.

On lit aussi avec plaisir la scene de l'opéra de Roland, où les bergers racontent à ce héros les amours d'Angélique et de Médor; celle d'Armide avec la Haine, et quelques autres où l'on trouve une douce élégance et de la pureté dans la diction; mais, nous le répétons, ces morceaux, trop rares dans les pieces de Quinault, ne sauroient justifier l'enthousiasme des littérateurs modernes.

Boileau, à qui l'on a reproché une prévention injuste contre Quinault, ne dissimuloit point qu'il eût un talent marqué pour l'opéra. Perrault, dont les nouveaux critiques n'ont fait que répéter les jugemens, avoit placé l'auteur d'Armide au premier rang des poëtes; c'est ainsi que Despréaux répond: « Que s'il loue en quelques endroits Malherbe, Mo- « liere et Corneille, et s'il les met au-dessus de tous « les anciens, qui ne voit que ce n'est qu'afin de les « mieux avilir dans la suite, et pour rendre plus com- « plet le triomphe de M. Quinault, qu'il met beau- « coup au-dessus d'eux, et *qui est*, dit-il en propres « termes, *le plus grand poëte que la France ait ja- « mais eu pour le lyrique et pour le dramatique?* « Je ne veux point ici offenser la mémoire de M. Qui-

« nault qui, malgré tous nos démêlés poétiques, est « mort mon ami. Il avoit, je l'avoue, beaucoup d'es- « prit, et un talent tout particulier pour faire des « vers bons à mettre en chant ; mais ces vers n'é- « toient pas d'une grande force, ni d'une grande « élévation ; et c'étoit leur foiblesse même qui les « rendoit d'autant plus propres pour le musicien, « auquel ils doivent leur principale gloire. »

Quinault, à l'âge de cinquante ans, fut attaqué d'une maladie de langueur. Il se repentit d'avoir propagé une morale relâchée ; et, sur la fin de sa vie, il entreprit un poëme dont le sujet étoit l'extinction de la religion calviniste en France. Il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage, étant mort trois ans après, le 29 novembre 1688.

ACTEURS.

ISMENE, mere d'Isabelle.
ISABELLE, fille d'Ismene.
CREMANTE, pere d'Acante.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
CHAMPAGNE, valet-de-chambre d'Acante.
LAURETTE, servante d'Ismene.
LE PAGE DU MARQUIS.

La scene est à Paris, dans une salle du logis d'Ismene.

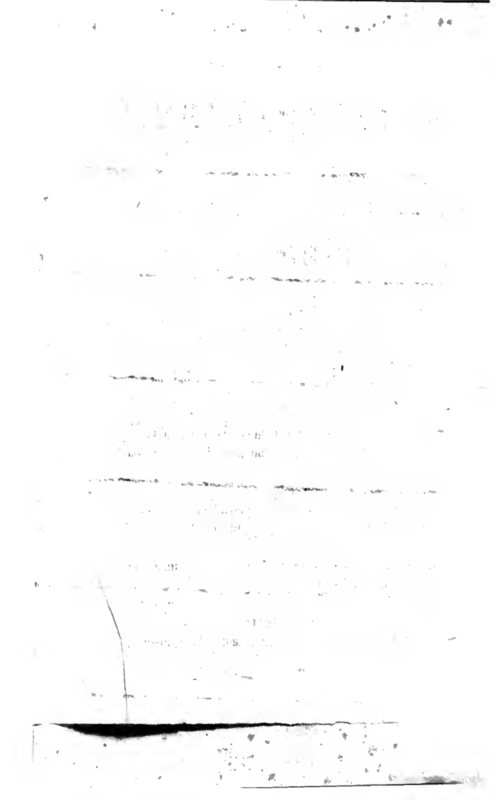

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

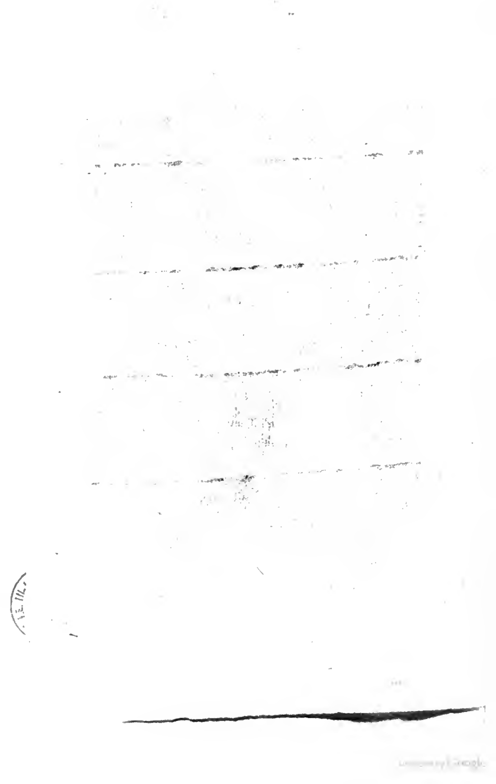
LA MERE COQUETTE.

Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Allez, retirez-vous, je ne puis vous souffrir.

Acte II Sc. I.





LA

MERE COQUETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es doncpas content? Vraiment c'est une honte:
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement?

LAURETTE.

Eh! mon Dieu! patience; un de ces jours j'espere
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guere.
Mais parlons de ton maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage
Pour chercher ce bon-homme et l'ôter d'esclavage;
Et que, n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté.
A ce compte il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire;
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement;
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde:
Eh! je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint qui nous fit séparer:
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;
Et, chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.

J'ai l'oreille un peu fine : elle avoit le cœur gros ;
Elle le débonda d'abord par des sanglots ;
Puis, d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre ;
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité ;
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage ;
Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien ouï davantage sans peine ;
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine :
J'eus peur d'être surpris ; et je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute !

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amans doit-on jamais avoir ?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir.
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?

Je suis fille; je t'aime, et me tais à regret;
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret;
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, và, j'ai vu le monde, et je suis bien changé!
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé;
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse:
Je reviens du pays des sept sages de Grece;
Et, pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd s'il est su de mon maître;
Son vieux pere sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystere?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire:
Vois-tu! je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point; cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout; je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au pere de mon maître,
Qu'ils étoient grands amis n'étant encor qu'enfans,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître, embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires,
Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur;
Que, loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance;
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage:
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela;
Tu sais enfin... Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:
Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, *lui faisant signe de se taire.*

Donc, au moins...

LAURETTE.

Oui; dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jeta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta.
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse là ma maîtresse.
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse?
Un vaisseau turc fut pris; un esclave chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage;
Il étoit vieux, cassé; j'eus pitié de son âge;
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais...

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connoître?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient : c'est Acante, ton maître.

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causant, monsieur, Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir madame encor de quelque temps;
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi! l'ingrate Isabelle?
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidele,
Dès mes plus jeunes ans, je m'en sentis charmé;
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étois aimé.
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence;
Elle vit avec joie et même avec transport
Nos deux peres amis de notre hymen d'accord;
Et j'attendois des feux qu'en nous on voyoit naître
Un éternel amour, s'il en peut jamais être:
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux:
Les hommes, par ma foi, ne valent guere mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même.
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu?...

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous:
Isabelle, sans doute, agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere;

Et, malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi, que j'aime une ingrate, une inconstante fille!...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille.
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu;
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu.
Il n'a que soixante ans; c'est monsieur votre pere.

ACANTE.

Mon pere! eh! que fait-il?

LAURETTE.

Eh! que pourroit-il faire?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le goguenard;
De contes du vieux temps étourdit Isabelle:
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, dis?

LAURETTE.

Je le crois bien ;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point....

ACANTE.

Qui donc?

CHAMPAGNE.

Attendez que j'y pense:
Le marquis?

ACANTE.

Mon cousin? J'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai, ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffi de vanité,
Qui cache, dans le faste et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour,
Et, pour tout dire enfin, un sot suivant la cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est marquis: c'est ainsi qu'on le nomme;
Et ce titre par fois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui... Non, je ne le crois pas;
Isabelle n'a point des sentimens si bas:
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne saurois lui faire encor cette injustice.
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux!

ACANTE.

Non; je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas : je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien!
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment! sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore:
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien;
Elle tient votre cœur trop bien sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire;
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCENE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah! cousin, te voilà!
Bonjour : que je t'embrasse encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah! vous me meurtrissez... Laurette se retire?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, monsieur Champagne! Il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu;
Lorsqu'il étoit laquais il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands fripons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf! vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh! Laurette?

LAURETTE.

Ah! monsieur! avec moi, je vous prie,
Treve de compliment et de cérémonie.

(*Champagne et Laurette se retirent.*)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités?
Ces complimens de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmades;
Ne reviendrez-vous pas de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Oh! oh! voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, mon cousin, à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincere,
Et ce que je vous suis me défend de me taire.
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge?
Va, tu sais peu le monde et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois:
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;
On n'est point regardé si l'on ne gesticule;
Si, dans les jeux de main ne cédant à pas un,
On ne se sait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage:
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne t'érige point, de grace, en raisonneur:
Morbleu! c'est un défaut à te perdre, d'honneur;

Tâche à t'en corriger, et changeons de matiere.
Je viens chercher ici ton pere, à ta priere;
Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt.
Sur-tout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire;
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi! que je me retire
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé?

LE MARQUIS.

Eh! ne te pique point de tant d'honnêteté :
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guere
Ces soins si curieux de la santé d'un pere :
Le bon-homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part :
Nous savons ce que c'est que la perte d'un pere;
Jamais de ce malheur fils ne se désespere;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelque honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout pere qui vit trop, court danger de déplaire :
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,

De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense.
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur :
De plus, ce coup sur-tout m'a percé jusqu'au cœur,
Lui-même, qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse;
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un « je suis votre pere, et je le veux ainsi. »

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part; parlons pour ta dépense.
Mais sors : j'entends tousser, et le bon-homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE, *en toussant.*

C'est vous, mon cher neveu! Qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après;
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie.
Quelques coups sur le dos...

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie;
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort?

CRÉMANTE.

Je vais tout vous conter sans feinte et sans grimace.
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Eh!...

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CREMANTE.

Quoi! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu! non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas!
Moi souffrir d'un marquis ce respect!

LE MARQUIS.

Non, je jure:
C'est moins respect pour vous que soin de ma coiffure;
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Eh! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non-da; vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute :
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catarrhe, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah! tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse :
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point enfin qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois, sans celle-ci.

CRÉMANTE.

Vraiment! je n'entends pas vous en rien dire aussi..
Enfin donc, par un feu dont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émue!
Sa beauté négligée en sembloit être accrue;
Son désordre charmoit ; un long et doux sommeil

Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche :
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés.
Sous le nom de bon-homme et d'ami de son pere,
Je l'ai vu s'habiller sans façon, sans mystere :
J'ai fait, pour l'amuser, des contes de mon mieux;
Mais Dieu sait cependant comme j'ouvrois les yeux!
En se chaussant, j'ai vu... rien n'est mieux fait au monde!
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit:
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée :
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusque sur ses talons;
Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé les peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras,
Par bonheur tout-à coup une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf! je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra; changeons donc de langage:

Aussi-bien mon cousin à vous parler m'engage;
Il voudroit quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court :
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre;
Tenez-lui les rigueurs des peres d'aujourd'hui;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui,
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire :
Je sais faire valoir l'autorité de pere.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis;
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis :
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute.
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire, sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie :
L'honneur vient de bravoure et de galanterie;
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune, et brave confirmé.
Moyennant cent louis, que j'ai donnés d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,

M'a feint une querelle, et, d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet!

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue!

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt; j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé :
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste :
Avec une comtesse en crédit à la cour,
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour;
J'ai perdu mon argent; mais la perte est légere,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chere.

CRÉMANTE.

Quoi! la dame en faveurs vous auroit requitté?

LE MARQUIS.

Non; je la crois fort sage, à dire vérité :
Mais comme je sortois, sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisans,
Qui, pour chasser ensemble, alloient sans doute aux champs.
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu paroître;
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tel cas les galans fortunés.

Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon! c'est du vieil honneur dont vous nous parlez là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grace, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espere en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non; l'amour maintenant est mon unique affaire:
Mon fils aime Isabelle; et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble, et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne:
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne;
C'est là mon vrai talent et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, *sortant de sa chambre, et trouvant Ismene qui sort de la sienne.*

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez-vous faire?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au temple ce matin.

ISMENE.

Non; il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévere:
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colere?
J'essayerois, madame...

ISMENE.

Ah! c'est trop discourir:
Allez; retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité, cette rigueur m'étonne.
Quoi! vous pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point?

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle:
C'est une fille aimable...

ISMENE.

Elle n'est que trop belle:
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage?...

ISMENE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui, par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisans;

Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMENE.

On le peut; mais enfin c'est l'âge de retraite :
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite;
Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimere.

ISMENE.

Une fille à seize ans défait bien une mere.
J'ai beau, par mille soins, tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi :
Je me sens enlaidir sitôt que je la voi,
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure.
Fût-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous;
Mais on sait à ce mal le remede ordinaire :
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête: est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés?

ISMENE.

Non : je puis m'assurer de son obéissance.
Elle suit mes desirs toujours sans résistance:
Je la trouve soumise à tout ce que je veux;
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,

Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi je n'ai qu'à le vouloir;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est, dans l'état de veuve où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs qu'une fille à conduire.
Je puis, sous la couleur d'un soin si précieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades;
Et, n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement; et c'est là mon effroi.
Le grand monde me plaît; je hais la solitude:
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude;
Et j'aime encor mieux voir ma fille avec regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble;
On vous croit les deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Sans mentir?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE, *se regardant dans son miroir de poche.*

Comment suis-je aujourd'hui? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle;
Sur-tout votre beauté paroît fort naturelle.

ISMENE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain :
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grace :
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissans attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai ; mais, à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on le sait paroître :
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE.

Acante cependant l'aime, et ne peut m'aimer ;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse
N'ont pu déraciner sa premiere tendresse :
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement.
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance ;
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence ;
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici
Nous ont, graces au ciel, assez bien réussi :
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup ; mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite :
Avant de mes appas le déclin déclaré,

Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, et qui me fût sortable :
Et je trouve, à mon goût, Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier ;
Et ce second époux vaudroit bien le premier :
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne soin ni peine :
Si tu peux réussir ta fortune est certaine ;
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort.
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître ;
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être ;
Votre mari sans doute est défunt, autant vaut ;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut ;
Après huit ans passés sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve.
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit :
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici :
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends; fiez-vous à mes soins.
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance:
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets: je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls; vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir?
De ses ingrédiens grossir un peu la dose?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose;
Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons là, je te prie;
Elle hait là-dessus à mort la raillerie;

Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fond
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit! je t'en réponds;
Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire...

LAURETTE.

Cela n'importe en rien pour ce que j'en veux faire.
Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison:
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre;
Et, pour l'en délivrer, on l'obligeroit fort
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute...

LAURETTE.

Et sur-tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi faire un faux rapport!

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu te troubles-tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux:
Un soin si délicat n'est pas à notre usage;
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte, et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets.
Les gens d'esprit sur-tout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort;
Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne:
Tu diras que d'abord, ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort pour détourner la mere
De donner à sa fille un importun beau-pere;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est, comme à toi, venu dans la pensée;
Mais d'un autre souci j'ai l'ame embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?

LAURETTE.

Mon Dieu! point; il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient; songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? que rien ne t'inquiete.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *feignant de pleurer.*

Quelle nouvelle! ah! ah!

ISMENE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure; mais, hélas! quand vous saurez de quoi,

Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est... je ne puis parler, tant la douleur me presse:
Monsieur Champagne... eh là! faites-lui ce récit;
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire.
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur;
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plutôt vaut le mieux pour la tirer de peine;
A la laisser languir quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMENE, *se laissant tomber sur un siege.*

Je n'aurois plus d'époux! Seroit-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour madame est sensible;
La pauvre femme, hélas! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle:
Vous devez à ses soins beaucoup certainement;
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant...

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire.
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez sans façon:
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, *prenant le diamant.*

Eh!

LAURETTE.

Parlez tout de bon;
Madame le souhaite, et n'a pas l'ame ingrate;
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte.
De son mari sans feinte apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possede!
Un peu de solitude est son meilleur remede.
(*bas à Champagne.*)
Laissons-la revenir, et va prendre le soin

D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon au moins ?

LAURETTE.

Bon ! tu te railles ;

C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Eh ! mon maître ; et tu doutes à tort...

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout ; va, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, il est sorti ; cessez de vous contraindre :

Rendez graces au ciel ; tout va bien, tout nous rit.

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit.

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté : si c'est peu d'un témoin,

Nous en aurons encore un second au besoin;
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Eh! qu'appréhendons-nous?
Le bon-homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop; c'est ce que j'appréhende:
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit sans doute embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMENE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui? lui vous épouser! ce seroit conscience;
Vieux, usé comme il est, et déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins vraiment que vous puissiez pour vous
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu par votre expérience
Du jeune et du vieillard quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est pas pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu! non.

Mais voici le bon-homme; il faut changer de ton.

SCENE VI.

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle?

ISMENE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi! ce n'est que cela?

Il n'est pas mort peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne qui l'assure est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux;

Et j'y crois perdre au moins, madame, autant que vous;
Le regret que j'en ai ne cede en rien au vôtre :
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre.
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer;
Et, pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelque autre du défunt peut occuper la place :
Vous n'aurez rien perdu prenant un autre époux;
J'en sais un...

ISMENE.

Eh! monsieur, de quoi me parlez-vous?

CRÉMANTE.

Je veux que, dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet;
Mais enfin si l'époux étoit bien votre fait;
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire?

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon Dieu! tout se peut faire :
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir...

ISMENE.

Ah!

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche :
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,

Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien ; non, non, je me retire :
Je la laisse en repos ; ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur ?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas! qui pourroit mieux me consoler que vous?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux;
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien, venant de vous, ne me sauroit déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMENE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie :
J'en rejetois l'espoir, quoiqu'il me fût permis ;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis!

CRÉMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils ; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame;
Prenez plutôt du temps pour examiner bien...

ISMENE.

Ah! monsieur, après vous je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait; voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous savez mieux que moi ce qui m'est nécessaire.
Acante vaut beaucoup; mais, quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je differe:
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort.
Feu mon mari déja depuis long-temps est mort:
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence;
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et, pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai; mais j'espere à mon tour une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, monsieur?

CRÉMANTE.

Pourquoi non? Qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Eh, rien; mais vous pourriez peut-être choisir mieux.
Elle est si jeune encor!

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux?

ISMENE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille, en ce choix, m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire;
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense aussi, ne me dédira point.
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entre eux dès leur plus tendre enfance;
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci!
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison; aucun n'y viendra nous distraire :
Allons y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quel moyen nous pourrons sans retour
Séparer deux amans en dépit de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Eh bien ! que voulez-vous ? si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui ; vous n'y sauriez que faire ;
Des regrets des vivans les morts ne sont pas mieux :
Parlons donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage, à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin ?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous

Que pense-t-il de moi ?

LAURETTE.

Lui ? pense-t-il à vous ?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire ?
De quoi t'a-t-il parlé ?

LAURETTE.

Rien que de votre mere ;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi ?

LAURETTE.

Pas un mot seulement.
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse :
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable ?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable ;
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très-long-temps ;
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance :
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance,
Et, de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage ;
Mais voir un amant même en devenir l'époux !
Voir mon beau-pere en lui !

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiete?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! que n'est-il vrai, Laurette!

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous, constante encor pour un homme qui change?
Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange?
Un homme changeroit! et vous, pleine d'appas,
Fiere, vous, fille enfin, vous ne changeriez pas!
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage!

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine:
Sur-tout les premiers feux sont toujours les plus doux;
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous;
Nos peres, qui s'aimoient, sembloient dès la naissance
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence:
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement;
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse;
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi;
Et nos cœurs, ignorant quel mal ce pouvoit être,

Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison
Plus coupable envers vous après sa trahison ;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute; et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi! vous flatteriez-vous assez pour en douter?

ISABELLE.

Ah! s'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse!
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse,
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer;
Cependant en secret un pouvoir que j'admire
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pu dire;
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu! jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur!
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici;

Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu :
Souffre, au moins une fois, que mon cœur en soit cru;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite;
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette.

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point;
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine.
Un billet de ma main par quelque autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité :
Ne confiez hors moi ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh! oui; je suis trop bonne.
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Et si (vous le savez) c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah! gardez bien d'en mettre;
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui;
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui.
Nous ne saurions chercher, dans le siecle où nous sommes,
Trop de précautions contre les traîtres hommes;
Ils sont si vains!

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah! croyez-moi; j'en sais là-dessus plus que vous:
Vous n'avez pas encore assez d'expérience;
Rentrez; laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bientôt fait; n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui...

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur-tout...

LAURETTE.

Encor? Rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Eh bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance;
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus!

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon; mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui:
Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste! et contre qui?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit

Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit:
Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle,
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Eh! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir.

Il aime avec regret; sa honte en est extrême:
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela:
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amans sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé,

Vois-tu? J'ai de bons yeux, et suis un peu rusé;

J'ai vu, comme j'entrois, retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon maître...

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux!

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au marquis.

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines :
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout le vin grec ouvre bien un esprit :
Dès que j'en eus tâté je le sus bien connoître;
Aussi je m'en donnois...

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit? Son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où madame est plongée,
Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis;
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non; ne craignez point d'y trouver Isabelle:
De son défunt mari c'est un vivant portrait
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait;
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée:
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser...

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Eh ! monsieur; croyez-moi, parlez-nous sans finesse :
Vous cherchez Isabelle et non pas ma maîtresse ;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah ! si je l'avouois, que dirois-tu de moi ?

LAURETTE.

Moi ! qu'aurois-je à vous dire ? Il ne m'importe guere;
Chacun peut en ce monde aimer à sa maniere;
Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnemens,
De vouloir réformer les erreurs des amans.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne ?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce ? Dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien ;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Eh! monsieur, il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider monsieur à se guérir?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle
S'il sait que le Marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit:
Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?
Et certain billet doux qu'au Marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le Marquis un billet?

CHAMPAGNE, *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

ACANTE, *arrachant le billet des mains de Champagne.*

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous ?

CHAMPAGNE, *à Laurette.*

Il ne veut que le lire ;

Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment ?...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet ?
Tu me trahis ainsi!

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait !

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette...

CHAMPAGNE.

Eh! pour l'amour de moi, si tu m'aimes, Laurette...
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute;
Aussi de mon côté... Mais il va lire; écoute.

ACANTE *lit.*

« Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous deux ;
« Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire;
« Je ne sais ce que je vous veux ;
« Mais n'auriez-vous rien à me dire ? »

(*il continue.*)

Et c'est pour le Marquis ?

CHAMPAGNE.

Eh bien! qu'en dites-vous,
Monsieur?

ACANTE.

Pour le Marquis!

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne me dites rien ?

LAURETTE.

Eh! que veux-tu qu'il die?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate! ah! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi ?
Encor si mon rival avoit quelque mérite!
Mais que pour le Marquis Isabelle me quitte!
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour!...

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre;
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas :
Un marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle elle aura ce grand nom,
Un grand train, et sur-tout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare;
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus;
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espere tout de moi; prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral; mais il n'a pas le double:
Peut-être quelque jour que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son pere aussi l'enterrera:
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un *peut-être;*
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître.
Je connois Isabelle et jusqu'au fond du cœur;
La crainte d'un beau-pere est sa mortelle peur;
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mere:
Si rien peut la piquer ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par-là ?

LAURETTE.

Peut-être; le dépit fait quelquefois miracle :
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle ;
Et comme son beau-pere il dépendroit de vous
D'empêcher le Marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est pour l'empêcher effort que je ne tente ;
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où?

ACANTE.

Voir cette inconstante;
Lui dire que sa mere a pour moi tant d'appas...

LAURETTE.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort; je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter!... non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir

Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, seroit extrême
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même:
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement;
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez; j'espere agir de sorte
Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.
(*Laurette rentre.*)
Sans vanité, monsieur, nous avons réussi:
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah! que trop bien: c'est là ce qui me désespere.

LAURETTE, *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon pere?

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour;
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit vous trouvant avec elle:
Sans doute en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte;
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;
Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins dis à l'ingrate... O ciel! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere; il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidele.
Mais qu'attendez-vous tant? Qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà, ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses;

On vous observe au moins.

ACANTE, *déchirant le billet.*

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pieces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'ingrat déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux

Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue?

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?

Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?

Toi qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame?
Falloit-il pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devois-tu pas avec un zele extrême
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Et comment?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément.
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous avez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? N'importe.

ISABELLE.

A ton avis?

Dis.

LAURETTE.

Au premier venu; par exemple, au Marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne...
Mais quelqu'un vient ici : je ne puis voir personne.

SCENE V.

CREMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, *courant après Isabelle.*

Eh! notre bel enfant!

LAURETTE, *arrêtant Crémante.*

Ah! monsieur, laissez-la;

La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie:
Entre nous tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amans augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon;
Mais pour les brouiller mieux je veux encor plus faire:
Le Marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander. Mais viendrons-nous à bout?...

LAURETTE.

Allons trouver madame, et je vous dirai tout.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

JUSQUE-LA du Marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurois pas cru; j'avouerai ma surprise.
Tu dis que dans sa chambre et sans témoins ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir?

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi! tu me sais mal connoître:
Je meure si jamais j'en dis rien qu'à mon maître!

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci:
Je suis bien simple encor de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible!
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra sans manquer dans une heure au plus tard,
Mais voici le Marquis. Adieu; je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez...

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire:
Je ris de ton adresse et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu! que c'est bien fait!
Sur-tout pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime;
Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire;
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire:
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux;
J'ai feint que vous aviez querelle Acante et vous;
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être;
Que ce combat pourroit la venger de son traître;
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite ou sa mort.
Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord :
Son ame, où la tendresse est soudain revenue,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue;
Et quoi que la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour, qui sembloit mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue;
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien! mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout:
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps
Pour me donner loisir d'avertir vos parens.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine:
Ainsi de son aveu chez elle je vous mene.
De savoir nos desseins ne faites point semblant.

LE MARQUIS.

Non, non : tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,

Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin sur-tout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager!

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon page est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page...

LAURETTE.

Eh! je sais bien que vous avez un page.

LE MARQUIS.

Le voici : ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCENE III.

LE MARQUIS, LAURETTE, LE PAGE.

LE MARQUIS, *prenant un manteau gris des mains de son page.*

Donnez, page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma caleche est là-bas?

LE PAGE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Ecoutez : la nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue;
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page?

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,
Qu'on dise (et que sur-tout mon suisse s'en souvienne)
Qu'on ne croit pas ce soir que chez moi je revienne;
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs;
Et si l'on demande où, dites chez les baigneurs.
Page? et cela d'un ton... Vous m'entendez bien, page?
Non; il suffit : allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystere et de bonne fortune;
Manteau pour un galant utile en cent façons;
Manteau propre sur-tout à donner des soupçons :
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie.
Mais, par quelque artifice, il seroit donc besoin

De l'attirer ici?

LAURETTE.

Champagne en prendra soin :
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus qu'il se tient fort habile,
Et qu'il croit m'attraper lors même qu'il me sert
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert.
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître :
Il cherche à lui conter toujours quelque secret;
Il le trahit souvent par un zele indiscret;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie;
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die.
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons : l'occasion ne peut être meilleure.

(*Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.*)

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui : nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop; je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur...

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colere.
Ils ont fermé la porte!

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire;
Les mysteres d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons... On n'ouvre pas!

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou... Bon!

ACANTE, *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise à ce compte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé!

CHAMPAGNE.

Quoi donc! qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! j'ai vu.... je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même (ah! qui l'eût cru possible?)
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où ?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée, avec son innocence !
Diable !

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience ;
On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici ?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est ?

ACANTE.

Oui ; c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur ; excusez, s'il vous plaît :
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte ;
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi :
Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piece nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir; j'ai tout dit. Que veux-tu?
J'aurois trahi monsieur s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh...

LAURETTE.

Quoi?

CHAMPAGNE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

ACANTE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire;
J'ai vu... non, sans le voir je ne l'aurois pu croire;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris
Se couler doucement chez elle en manteau gris...
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite,
Le faire entrer sans bruit, fermer la porte ensuite,
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin, par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate, avec un trouble extrême,
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre:
Crois-moi, fais mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle.
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle;

Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh! monsieur, ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille;
De plus, qui vous fut chere? Enfin, songez-y bien;
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien.
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *à Isabelle.*

C'est monsieur qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, *à Champagne.*

Elle est tout interdite.

ISABELLE, *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE, *à Isabelle.*

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

ACANTE, *à Isabelle.*

Quoi! sans rien dire, ainsi passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, monsieur, et madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire:
Nous n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire;
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu.
Je cherche mon cousin : ne l'auriez-vous pas vu?

LAURETTE.

Non, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

ACANTE.

Eh quoi! vous paroissez et surprise et confuse!
D'où naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre;
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?...

ISABELLE.

Vous en semblez surpris?
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon dieu! vous vous ferez crier par votre mere;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre mere au moins sans trop d'audace
Pourrois-je encor de vous espérer une grace?
Votre mere étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur:
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur;
Vous savez comme il aime, il fût sous votre empire;
Vous savez...

ISABELLE.

Oui, monsieur; je sais ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir: Laurette l'a bien dit;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit;
Elle sort tout outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle.

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit
De le faire sortir sans scandale et sans bruit.
Fût-il déja bien loin! si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit;

Enfin pour l'empêcher Dieu sait ce que j'ai dit :
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira : j'y consens; mais, de grace,
Que la chose entre vous avec douceur se passe :
Jugez ce qu'on croiroit si vous faisiez éclat;
Le monde est si méchant! l'honneur si délicat!
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance.
Les méchans bruits sur-tout ont cela de mauvais
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle...

ACANTE.

Moi l'épouser après ce que j'ai connu d'elle,
Après la trahison dont je suis éclairci,
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger; c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille, et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté; mais au lieu de cela,

Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Epousez-la, monsieur, s'il se peut dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle et de son inconstance.

ACANTE.

Oui... Mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis je me tiens obligée;
Mais on fuit volontiers une veuve affligée:
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille;

Il a fait compliment pour vous à votre fille:
Vous l'a-t-elle pas dit?

ISMENE.

Quel esprit déloyal!
Ma fille de monsieur ne m'a dit que du mal;
Je n'ai jamais tant vu de colere et de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir : injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, et sa haine me plaît;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis;
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;
Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille;
Et madame, voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait.
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guere sage.

LAURETTE.

Sage ou non, croyez-moi tous deux, à cela près;
Pour monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets;

Il souhaite ardemment une union si belle :
C'est vous qu'il veut aimer ; c'est vous...

ACANTE.

Ah! l'infidelle!

ISMENE.

Monsieur songe à ma fille, et n'y renonce pas!

ACANTE.

Moi, madame, y songer! j'aurois le cœur si bas!
De cette lâcheté vous me croiriez capable!

LAURETTE.

Non, c'est lui faire tort; cela n'est pas croyable :
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain ; jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse;
N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Rien qui fût comparable à mon empressement;
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle,
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle.
Vous voyez cependant comme j'en suis traité!

ISMENE.

La jeunesse, monsieur, n'est que légèreté;
Au sortir de l'enfance une ame est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps :
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens

Qui détournent l'esprit des vrais attachemens;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est là proprement l'âge de la constance :
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté;
Et les cœurs, pour aimer, ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidelle!
Isabelle perfide! et sans se soucier...

ISMENE.

Quoi! toujours Isabelle?

ACANTE.

Ah! c'est pour l'oublier;
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux.
Grace au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge madame, et veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie :
Après tant de sermens et si tendrement faits
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle...
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMENE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits

Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois,
Ces lieux, témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image;
Et, pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser :
Tout me parle ici d'elle; il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, *arrêtant Acante qui veut passer par la chambre d'Ismene.*

Par où donc allez-vous?

ACANTE.

Je ne sais; mais n'importe :
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah! je m'en ressouvien :
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe;
Sans vous je l'oubliois, et vous m'avez fait grace.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

Fais sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement :
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais ; je l'ai laissé dans ma chambre avec elle ;
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends,
Et vous verrez bientôt tous vos desirs contens.

ISMENE.

Hélas !

LAURETTE.

Comment, hélas ! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus que d'épouser Acante ?

ISMENE.

Qu'il m'aimât ; que ma fille eût pour lui moins d'attraits :
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près ?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi ! qu'un cœur m'appartienne
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne !
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir ?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir :
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire ;
Vous n'avez...

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire :
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger ;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,

Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever : tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté; je vais agir du mien.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet et qui se retire dès qu'il aperçoit le Marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître;
Il veut vous voir sortir : souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublierai rien.
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystere, et de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu! que je veux qu'il avale:
C'est ma félicité de faire des jaloux;

Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux;
Le triomphe à mon gré vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un. Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

ACANTE, LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

ACANTE, *empêchant Champagne de s'avancer.*
Laisse-nous; je le voi.
(*au Marquis en lui ôtant son manteau.*)
Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin; permets, de grace, que je sorte:
Pour n'être point connu j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Ecoutez quatre mots; vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton pere:
Mon soin est inutile; il est toujours sévere.
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur;
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur;
Je n'ai pu l'émouvoir; il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.

Comment?

ACANTE.

Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par-là?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela;
Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien; j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe; je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore.
Adieu: dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non; je puis sans chagrin savoir votre bonheur:
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire entiere confidence:
Je me sens bien guéri; ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi;
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.

Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant:
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête;
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous pour lui plaire employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi des soins pour lui plaire! un tel soupçon m'offense;
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance.
A moins d'être duchesse on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié; je n'ai pu moins pour elle:
On doit être civil, si l'on n'est pas amant;
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem!

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret.
Tu t'émeus; parle-moi franchement, je te prie:
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie;

Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cede la place.
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace?

LE MARQUIS.

Parle : je suis à toi; mais, morbleu! tout de bon.

ACANTE.

Falloit-il pour cela m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir
En quelque endroit, demain...

LE MARQUIS.

Si tu veux dès ce soir.
Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense.

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vuider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différent qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc au moins contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous;
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien! soit; descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi:
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grace?...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;
Nous nous battrons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pied;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes!

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave...

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! puisque enfin tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton pere, et je lui dirai tout:
Il est ici.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Je cede enfin à ma colere.

LE MARQUIS.

Eh, cousin!

ACANTE.

Défends-toi. Quelqu'un sort: c'est mon pere.

SCENE III.

CRÉMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, *tirant son couteau.*

Maintenant...

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ici? Quel désordre nouveau!
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez sans doute un courage fort grand.

CRÉMANTE.

Taisez-vous... Mais, monsieur, quel est ce différent?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle! il suit mes ordres de la sorte.

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CRÉMANTE.

Vîte qu'on fasse excuse à monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi, je ferois, monsieur, excusé à qui m'offense!

CRÉMANTE.

N'importe : je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;
Et, de peur contre lui de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi! le joli garçon, avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence!
Et, pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui!
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite,
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier;
Une fille en un mot qui se va marier!

ACANTE.

Se marier, monsieur!

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite;
La fille en est d'accord, la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,

Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CRÉMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CRÉMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux!

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublieriez ainsi la parole donnée?

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée.
Jadis son pere et moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans:
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille;
Et, pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux: vous aimez la dépense;

Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance;
Sa mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une légere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme;
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse, et, pour une jeune ame,
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé:
Pour moi, qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin que, suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere;
Mais enfin je suis libre, et de plus votre pere;
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu;
Et que je l'aie ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle!
Son peu de foi...

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle;
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déja madame votre mere?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrete affaire :
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CRÉMANTE.

Quel sujet! l'insolent veut médire de vous;
Il voudroit empêcher notre heureux mariage :
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt?

CRÉMANTE.

C'est malice ou dépit; mais vous m'êtes si chere...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt ce n'est que pour mon pere.

CRÉMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je desire...

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CRÉMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déja, comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, monsieur, toute sa médisance:
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sut trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah! si je n'avois point autre reproche à faire!

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire;
Autrement...

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osois parler;
Si vous saviez, monsieur...

CRÉMANTE.

Quoi! toujours nous troubler!
Vous pouvez là-dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous:
L'ingrat mérite assez déja votre courroux;

Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non; laissez-le dire:
Ma haine encor n'est pas au point que je desire;
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir;
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il?

ACANTE.

Je ne dis rien; je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas. Pour la derniere fois
Taisez-vous, ou sortez: je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle? ma belle-mere!

CRÉMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu s'il l'avoit souhaité;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere;
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui; l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah! quel meurtre, bon Dieu! c'auroit été pour vous!
Si, pour votre malheur, il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer:
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage.
Ah! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissans, par des charmes si doux.
Hum!...

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, *en toussant.*

Point, point; c'est une toux dont la cause m'est douce;
C'est de transport, enfin, c'est d'amour que je tousse:
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, ACANTE, ISABELLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *tirant Crémante par le bras.*

Monsieur.

CRÉMANTE.

Aïe!

CHAMPAGNE.

Excusez:

Est-ce à l'endroit?...

CRÉMANTE.

Lourdaud! si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.

J'y vais : allez devant. Et vous?

ACANTE.

Je me retire;

N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.

Bonsoir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, *revenant sur ses pas.*
L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.
Vous n'êtes pas sorti?

ACANTE.
Vous n'êtes pas rentrée?
Qui vous peut retenir?

ISABELLE.
Qui vous fait demeurer?

ACANTE.
Moi? rien : je vais sortir.

ISABELLE.
Je vais aussi rentrer.

ACANTE.
Quoi! vous me fuyez donc avec un soin extrême?

ISABELLE.
Moi! point; c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.
C'est vous faire plaisir; au moins je l'ai pensé.

ISABELLE.
Vous savez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.
Vous allez donc enfin être ma belle-mere?

ISABELLE.
Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mere, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous :
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre ame :
Le Marquis !...

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche ?...

ACANTE.

Eh ! quel moyen de ne le croire pas ?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime ;
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés ;
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés :
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces sermens si trompeurs où je fus si crédule ;

Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux :
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous ;
Un cœur qui, trop content de sa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser en parlant de la sorte :
Eh bien! ingrate, eh bien! abusez-moi, n'importe;
Trompez-moi, s'il se peut: l'abus m'en sera doux ;
Mon cœur même est tout prêt à s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maître,
Soit si bien abusé qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?...

ACANTE.

LeMarquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le Marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi! n'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire ?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le Marquis; vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte ?

SCENE VIII.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide! te voilà.

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux!

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis?

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,
Mis le Marquis en jeu pour y mieux réussir :
Mais qui vous a brouillés veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Eh ! pourquoi, je vous prie?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie ?
N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir !..

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mere.
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire :
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir ;
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes ?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est point si grand que vous le faites ;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés ;
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre ;
Mais il faut composer pour un avis si doux :
J'entends qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui ; dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colere
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui, quoi qu'il ait pu faire.
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien :
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien ;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés sans doute et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere !

LAURETTE.

Oui ; c'est mon maître : il est fort irrité
De l'oubli de madame en sa captivité :
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre et pour la mieux surprendre.
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte :
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire il ne l'oseroit plus.
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,

Et mon maître au plutôt veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il ?...

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps ;
Venez trouver celui qui vous rendra contens :
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN DE LA MERE COQUETTE.

EXAMEN

DE LA MERE COQUETTE.

La comédie est ordinairement la peinture fidele, quoiqu'un peu chargée, des mœurs du temps. On a remarqué avec raison que la traduction des pieces de théâtre des différens peuples feroit mieux connoître leurs usages intérieurs, leurs préjugés, leur caractere moral, que les voyages, dans lesquels les auteurs n'ont pu recueillir sur ces objets que des idées superficielles. C'est dans les ouvrages de Moliere, ce profond observateur de la société, que l'on trouve des peintures si vraies et si frappantes d'un siecle dont on s'est efforcé souvent de saisir la physionomie particuliere; depuis la classe inférieure de la société on voit se succéder, dans cette longue galerie de tableaux, le bourgeois crédule et confiant, l'homme qui veut s'élever au-dessus de son état, les ridicules attachés à chaque profession, la fatuité des nombreux aventuriers qui se disoient courtisans, et la dignité, la noble réserve, la délicatesse de tact du véritable homme de cour. Cependant toutes les comédies n'offrent pas cet avantage. On peut les partager en trois classes qui, chacune dans leur genre, obtiennent des suffrages mérités : les comédies de caractere peignent ordinairement les mœurs, parce que le poëte est obligé de présenter les rapports du caractere qu'il trace avec les usages et les opinions du jour; c'est de cette combinaison qu'il tire ses principaux effets comiques; celles d'intrigues trouvent leurs ressources dans une action habilement tissue et adroitement dénouée, dans des qui-

proquo, des surprises, qui produisent toujours beaucoup d'effet lorsqu'ils sont suffisamment préparés. Il est un autre genre de comédie où l'on s'attache moins à offrir des caracteres fortement prononcés, à concevoir une intrigue compliquée, qu'à tracer des images agréables, à plaire par les graces et par la facilité du style, et à exciter cette sorte de sourire que font naître les saillies d'un esprit aimable.

Quoique le titre de la Mere Coquette annonce une comédie de caractere, cette piece est presque entièrement dans le dernier genre que nous venons d'indiquer : le personnage principal est bien tracé, il ne dit que des choses convenables dans la situation où l'a placé l'auteur; mais il ne lui échappe jamais de ces traits frappans que l'on admire dans les moindres pieces de Moliere. Sa position, très comique par elle-même, ne paroît pas avoir été suffisamment étudiée; elle ne donne pas lieu à des épreuves assez fortes, et l'on ne rencontre pas dans ce rôle la franchise d'expression à laquelle le créateur de notre théâtre comique a trouvé le moyen de forcer les caracteres les plus dissimulés. Le rôle du marquis est le premier caractere de ce genre qui ait été mis sur la scene françoise; mais le poëte, incapable de saisir un ridicule avec toute la vérité dramatique, a passé les bornes qu'il devoit se prescrire; il a tellement accumulé les étourderies et les extravagances de ce personnage, qu'il ne lui a conservé aucune sorte de vraisemblance. Moliere, qui l'année suivante fit représenter le Misanthrope, donna à deux marquis introduits dans la société de Célimene le ton de fatuité qui, quoique prononcé suivant la perspective du théâtre, ne dégénere point en impudence et en trivialité.

Les rôles des deux amans sont pleins de nuances fines et délicates : on y reconnoît toutes les graces et toute la

douceur de l'esprit de Quinault. Leur brouillerie excite une sorte d'intérêt qui ne va pas jusqu'à l'inquiétude; et leur raccommodement, amené avec beaucoup d'art, procure une satisfaction complete. L'idée de ces deux personnages se trouve dans le Dépit amoureux de Moliere, et fut reproduite par lui d'une maniere supérieure dans le second acte du Tartuffe. Quoique cette derniere piece n'ait été jouée que quatre ans après, il est probable que Quinault en avoit eu connoissance, puisque les trois premiers actes de ce chef-d'œuvre furent représentés à la cour, un an avant la Mere Coquette, en présence d'une assemblée très nombreuse. Le caractere de la soubrette a été critiqué; on l'a trouvé dur et révoltant : le motif de ces reproches se trouve dans l'habitude où l'on étoit et où l'on est encore de voir les domestiques se ranger toujours du parti des jeunes gens qui veulent tromper leurs parens ou leurs tuteurs; un auteur qui ne se conforme pas à cet usage, et qui tire d'une combinaison différente des situations comiques et neuves, nous paroît mériter des éloges plutôt que des critiques.

Le dénouement est amené d'une maniere très piquante et très naturelle; il est bien supérieur à celui que Devisé a employé dans la piece où il a traité le même sujet : en faisant instruire, aux yeux des spectateurs, la Mere Coquette du retour de son époux, il finit tristement une comédie dont le fond est si gai.

Cette piece de Devisé, qui balança pendant quelque temps le succès de la Mere Coquette de Quinault, présente absolument les mêmes combinaisons; seulement Devisé n'a pas employé le rôle de Champagne, qui jette beaucoup de gaieté et de mouvement dans l'ouvrage de son rival : du reste, les deux pieces ne peuvent être comparées sous le

rapport du style ; celle de Quinault est écrite avec autant de grace que d'élégance, l'autre n'offre qu'une versification plate et diffuse : d'ailleurs Devisé n'a pas développé son sujet ; il n'en a tiré que trois actes, tandis que l'autre poëte a fait une comédie en cinq actes dont toutes les parties sont parfaitement disposées et assorties.

En cherchant, dans la lecture de ces deux pieces, des traits caractéristiques des mœurs du temps, nous avons trouvé une peinture que fait Devisé de l'état des femmes dans le mariage. Elle prouve qu'à cette époque leurs rapports avec leurs maris étoient un peu différens de ceux qui existent aujourd'hui ; car les vers suivans ne sont pas mis dans la bouche d'un personnage ridicule :

> La femme doit être humble et servir son époux,
> Endurer son chagrin, endurer son courroux :
> Lorsqu'un mari le veut, malgré nous il faut rire,
> Manger sans avoir faim, pleurer quand il soupire,
> Et, par une rigueur pire que le trépas,
> Ne se point ajuster quand il ne lui plaît pas.

La Mere Coquette de Quinault plaira toujours par les peintures gracieuses qui y sont répandues, par la délicatesse des sentimens, et par les situations toujours amenées et traitées agréablement, quoique l'auteur n'en ait pas tiré tout le parti possible. Il est probable qu'elle occupera constamment au théâtre le rang de ces comédies du second ordre, qui offrent aux gens de goût des détails fins et gracieux, et à tous les spectateurs un ensemble où l'intérêt se joint à la vivacité de l'action.

On doit encore rendre à l'auteur cette justice qu'il a su éviter avec beaucoup d'art les scenes entre la mere et la fille ; à peine se trouvent-elles ensemble, et cependant

l'action marche toujours sans qu'on puisse oublier un instant qu'elles soient rivales. Il n'en étoit pas ainsi dans la comédie de Devisé; et nous ne doutons pas que le spectacle d'une mere accablant sa fille, n'ait contribué à dégoûter les honnètes gens de la piece de cet auteur. Sur la fin du dix-huitieme siecle, M. Barthe a fait représenter la *Mere Jalouse*, comédie en trois actes, qui a eu du succès, et que nous ne serions pas étonnés de voir remettre au théâtre. Cependant M. Barthe, moins scrupuleux que Quinault, a montré la jalousie de la mere d'une maniere directe : ce qui est retomber dans le défaut que les amis des mœurs ont reproché à Devisé. L'amour maternel est un sentiment si naturel et si respectable, qu'on doit regarder le sentiment opposé comme une exception affligeante pour l'humanité : c'est sous ce rapport qu'on ne peut trop féliciter Quinault de l'adresse avec laquelle il a su éluder des scenes qui auroient nui au comique de son sujet.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MERE COQUETTE.

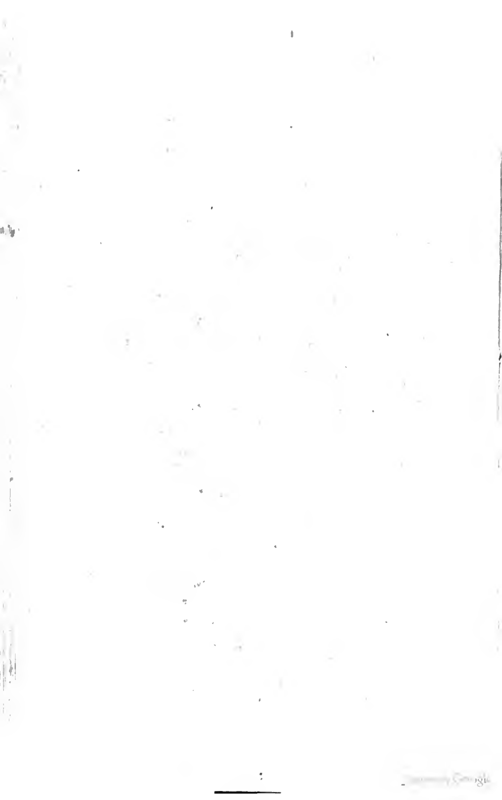
LA FEMME

JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE MONTFLEURY FILS,

Représentée, pour la premiere fois, le 2 mars 1669.



NOTICE

SUR MONTFLEURY.

Antoine-Jacob de Montfleury naquit à Paris en 1640. Son pere, tenant à une famille noble d'Anjou, avoit été, dans sa jeunesse, page du duc de Guise. Fréquentant souvent les spectacles de Paris, à la suite du prince, il prit un goût très vif pour le théâtre : il s'engagea dans une troupe de province, et parcourut ainsi la France pendant deux ans. Revenu à Paris, il entra dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où son talent le fit bientôt remarquer. Le cardinal de Richelieu le protégea, et lui donna des gratifications qui le mirent en état de faire un mariage avantageux.

Il paroît que cet acteur, malgré les succès qu'il avoit obtenus, se dégoûta du théâtre; du moins on ne peut attribuer qu'à ce sentiment les soins qu'il donna à l'éducation de son fils, et le desir qu'il montra de lui faire prendre une autre profession que celle de comédien. Le jeune Montfleury eut beaucoup de succès dans ses études, les termina d'une maniere brillante, et se fit recevoir avocat. Mais comme il est trop vrai que les erreurs des peres

ne sont presque jamais d'aucune utilité pour les enfans, le goût du théâtre s'empara bientôt de lui : la licence des coulisses qu'il fréquentoit, faisoit un contraste trop marqué avec la sévérité de l'état qu'on vouloit lui donner, pour qu'elle ne l'emportât pas dans un jeune homme sur une vocation qui n'étoit pas encore bien décidée. Il quitta donc le barreau pour la scene : à-la-fois auteur et acteur, il donna long-temps la vogue au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qui rivalisoit avec celui de Moliere.

Ses pieces, faites avec beaucoup de rapidité, ne méritent aucun examen littéraire : nous ne les considérerons que dans leurs rapports avec l'art théâtral et les mœurs du temps.

Le Mari sans Femme est la premiere comédie de Montfleury qui ait eu du succès. Le sujet est d'une indécence révoltante : c'est un mari forcé de céder sa femme à celui qui la lui a enlevée. La réussite de cette piece encouragea l'auteur à travailler dans le même genre; presque toutes ses comédies ont quelques rapports avec celle-ci. L'Ecole des Jaloux, qui fut donnée l'année suivante, présente à-peu-près les mêmes objets : un mari imbécile vient à Cadix avec sa femme; un amant, qui s'entend avec elle, fait déguiser en Turcs quelques-uns de ses amis; on attire le mari à une promenade sur la mer; le



vaisseau est attaqué par de prétendus corsaires; il est pris, et l'amant, qui se fait passer pour le grand-turc, use de son autorité pour s'emparer de sa maîtresse; elle feint de s'y refuser; et le mari, menacé du supplice, la force à consentir à ce que l'on exige d'elle. Cette scene, où toutes les convenances sont violées, eut beaucoup de succès; nous en citerons les traits principaux:

LÉONOR.

Ah! quoique de ma foi mon époux me dégage,
Je n'y puis consentir.

SANTILLANE.

Quoi donc! vous aimez mieux...

LE GRAND-TURC.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux;
Qu'on le mene au gibet.

SANTILLANE.

Hélas! que l'on attende!

(*à Léonor.*)

Dites donc oui, morbleu! de peur qu'on ne me pende.

L'Ecole des Filles est très inférieure à celle des Jaloux. L'auteur a cherché à présenter toutes les ruses dont peut s'aviser une jeune fille cachant sa finesse sous les apparences de la naïveté, et s'efforçant de tromper son frere qui veut lui faire épouser un homme qu'elle hait. Ce cadre pouvoit être amusant; et l'Ecole des Femmes de Moliere, qui avoit été jouée

quatre ans auparavant, donnoit l'idée du parti qu'un auteur comique pouvoit tirer de cette situation : on ne trouve dans la piece de Montfleury aucun trait agréable, et le principal personnage est tout-à-fait manqué.

La Femme Juge et Partie fut faite sur une anecdote très répandue alors. Un marquis du Fresne étoit accusé d'avoir vendu sa femme à un corsaire : il paroît que les applications qu'on se permit contribuerent plus que le mérite réel de la piece à lui donner un succès presque sans exemple. Cette piece fut jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne : la même année Moliere représentoit au Palais-Royal un de ses chefs-d'œuvre. Le succès de la comédie de Montfleury, qui, comparée au Tartuffe, n'est qu'une farce indécente, balança celui qu'obtint Moliere : l'auteur se crut un grand homme; et les comédiens de l'hôtel de Bourgogne donnerent à la suite de la piece une critique du Tartuffe, où l'on trouve ces vers que M. de Voltaire a conservés :

> Moliere plaît assez; c'est un bouffon plaisant
> Qui divertit le monde en le contrefaisant :
> Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
> Toutes ses pieces sont d'agréables sottises :
> Il est mauvais poëte et bon comédien;
> Il fait rire, et de vrai c'est ce qu'il fait de bien.

Nous avons admis cette piece dans notre Recueil, parce qu'elle nous a paru mériter d'être préférée aux autres productions de l'auteur, et parce que, seule de toutes les comédies qui lutterent avec les pieces de Moliere, elle est restée au théâtre, où elle a toujours été remise avec succès. La Fille Capitaine soutint la réputation que Montfleury s'étoit acquise: on y trouve du comique de situation; mais les invraisemblances y sont trop fortes.

Trigaudin, ou Martin Braillard, est d'une indécence beaucoup plus révoltante que toutes les autres pieces de Montfleury. Il s'agit d'un mari qui fait passer sa femme pour sa cousine, et qui la veut faire épouser à un riche vieillard dont il a le projet de se débarrasser ensuite par un assassinat. Le Mercure Galant avoit rapporté cette anecdote scandaleuse; et c'étoit là que l'auteur avoit puisé les matériaux de sa piece: nous n'en avons parlé que pour donner une idée de l'état où étoit la comédie françoise avant que Moliere l'eût épurée. Il n'en faudroit pas conclure que les mœurs fussent alors plus corrompues que de nos jours; du moins les poëtes comiques, en offrant aux spectateurs des objets de cette nature, les peignoient dans leur affreuse nudité, et les rendoient par cela même incapables de séduire; au lieu que souvent, dans le dix-huitieme

siecle, on a donné les apparences de la vertu à des actions presque aussi criminelles. Crispin Gentilhomme est une des pieces les moins indécentes de Montfleury. Un paysan s'est chargé du fils d'un homme de qualité, qui le lui a confié au moment d'entreprendre un long voyage; l'enfant est mort, et le paysan craignant le ressentiment du pere, lui présente à son retour un autre enfant que sa femme a eu d'un premier mariage. Les balourdises de Crispin, qui dément la noble origine qu'on lui attribue, font tout le comique de cette piece.

La Dame Médecin, que Montfleury fit représenter l'année même où il quitta le théâtre, est une de ses meilleures comédies. Par un stratagême assez adroit, la fille d'un médecin de Paris, devenue amoureuse d'un jeune homme qui doit épouser une demoiselle de Lyon, parvient à rompre ce mariage en se servant des connoissances qu'elle a pu acquérir dans la société de son pere. On trouve dans cette piece une peinture assez piquante de l'état d'une personne malade à qui tout le monde veut donner des recettes :

> Ma foi, je ne sais point ce que cela veut dire,
> Mais je puis assurer, sans en savoir les noms,
> Que nous en avons vu de toutes les façons.
> Sur ce chapitre-là tout le monde raffine;

Il n'est point de voisin, il n'est point de voisine
Qui, donnant là-dessus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau :
Nous avons vu céans un plumet qui gasconne;
Un abbé qui guérit par les poudres qu'il donne;
Un diseur de grands mots, jadis musicien,
Qui fait un dissolvant qui ne guérit de rien;
Six médecins crasseux qui venoient sur des mules;
Un arracheur de dents qui donne des pillules;
La veuve d'un chimiste et la sœur d'un curé
Qui font, à frais communs, d'un baume coloré;
Un chevalier de Malte, une dévote, un moine;
Le chevalier guérit avec de l'antimoine,
Le moine avec des eaux de diverses façons;
La dévote guérit avec des oraisons :
Que vous dirai-je enfin, monsieur? De chaque espece
Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse :
Chacun à la guérir s'étoit bien attendu;
Cependant, vous voyez, c'est de l'argent perdu.

Il y a de la facilité et de la grace dans cette tirade; mais on voit que l'auteur travailloit trop rapidement : les vers n'ont pas la précision piquante qui doit distinguer le style poétique de la bonne comédie.

On a pu, d'après cet aperçu que nous n'avons pas cru devoir étendre davantage, se former une idée du théâtre de Montfleury. A l'exemple de Thomas Corneille, il avoit puisé une grande partie de ses sujets dans des pieces espagnoles. Nous avons cru inutile

de parler de ses autres comédies, qui n'ont pas même eu de succès dans la nouveauté, telles que les Bêtes Raisonnables, le Nouveau Marié, le Comédien Poëte, etc.

Montfleury, comme son pere, se dégoûta du théâtre lorsqu'il eut passé l'âge de la jeunesse. Colbert, dont il étoit aimé, le chargea d'une mission importante auprès du parlement de Provence: ayant eu le bonheur de s'en acquitter conformément aux vues de ce grand ministre, il alloit être récompensé par une place dans la ferme générale, lorsqu'il mourut à Aix, le 11 octobre 1685.

A MESSIRE
NICOLAS POTIER,

CHEVALIER, SEIGNEUR DE NOVION, etc., COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, CONSEILLER DE SA MAJESTÉ EN TOUS SES CONSEILS, ET PRÉSIDENT A MORTIER AU PARLEMENT DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge et Partie, *que je vous présente, vous a trop d'obligations pour se dispenser de l'hommage qu'elle vous vient rendre : elle n'attribue qu'à vous seul l'avantage qu'elle a eu de plaire et de divertir ; et l'approbation qu'elle a eue est un effet de l'estime que toute la France fait des choses que vous honorez de la vôtre. Oui,* MONSEIGNEUR, *la lecture que j'eus l'honneur de vous*

en faire avant qu'elle fût représentée, et la bonté que vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplu, me firent sortir des bornes que la modestie me devoit prescrire : je ne pus empêcher la joie que j'en avois d'éclater, je le publiai partout; et la suite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous pour oser appeler de vos jugemens, et que l'on a trop déféré au discernement judicieux que l'on sait que vous faites de chaque chose pour examiner les défauts d'une piece où vous avez bien voulu n'en point trouver. Ainsi, MONSEIGNEUR, *après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de se voir honorée d'une protection aussi glorieuse que la vôtre : elle vous regarde comme la merveille du siecle où elle a eu l'honneur de paroître, et comme l'étonnement de ceux qui le suivront; elle voit avec plaisir que l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoissance parfaite que vous avez de toutes choses, que de respect pour les oracles que vous prononcez, et regarde le choix que le plus grand roi du monde a fait de nos jours de votre illustre personne pour rétablir le calme dans l'une de ses provinces comme l'effet d'un mérite très éclatant et d'une vertu tout extraordinaire. Voilà,*

MONSEIGNEUR, *ce qui doit justifier la liberté qu'elle ose prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous que le zele et le respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

BERNADILLE.
JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.
D. LOPE, amant de Constance.
CONSTANCE.
OCTAVE, confident de Julie.
BEATRIX, suivante de Constance.
GUSMAN, valet de Bernadille.
DEUX VALETS de Julie.

La scene est à Faro.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHEVERAS-TU point, babillard éternel ?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel ;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire :
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison ?

GUSMAN.

Quoi ! se remarier !
Peut-il faire jamais de plus grande folie ?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou quand il se remarie?

GUSMAN.

Non; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est n'y devroit pas songer;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre...

BÉATRIX.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé sa misere en pitié,
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et, loin de devenir plus sage à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier; et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi franchement
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer! et que le mariage
Est doux lorsque l'on sait en faire un bon usage!

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point...

BÉATRIX.

Quoi?

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne lui fasse le tour que lui fit la premiere?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande; elle n'en fit jamais.
Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix :
Personne mieux que moi ne sut son innocence,
Car je servois Julie avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai; mais il n'en étoit rien :
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors, il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un soin extrême :
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser;
Et quand l'occasion m'en pouvoit être offerte
Je laissois du jardin une porte entr'ouverte:
C'étoit notre signal; et de cette façon
Nous nous voyions les soirs sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir où tout en apparence
Sembloit contribuer à notre intelligence:
Bernadille soupoit chez un de ses amis
Dont la maison étoit assez loin du logis;

Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva pour ce coup d'une longueur honnête :
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le jardin ;
Il en étoit, je pense, à dix pas sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,
Qui s'étant aperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, et la vue égarée,
Entre et vient droit à moi : « Ta perte est assurée,
« Me dit-il, tu mourras si tu déguises rien :
« Apprends-moi mon malheur pour éviter le tien.
« Cet homme que j'ai vu sortoit d'avec ma femme :
« Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame. »
Interdite, et craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien ?

BÉATRIX.

Oui ; sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté ;
Et craignant de mourir disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie ?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis.

BÉATRIX.

Tant pis! Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et quoique dans l'instant il n'en fît rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN.

Mais je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas : aussi-bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois celer que c'est toi...

BÉATRIX.

Parle bas :
J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai si tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.
(*Béatrix sort.*)

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi! monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Male-peste! j'ai bien des choses dans la tête;
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme on est bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE.

Si par malheur pour moi ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour à point nommé
Elle revînt après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, monsieur, eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame
Malgré nous et nos dents d'une illicite flamme;
Et qu'enfin m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats...

BERNADILLE.

Instruit de mon offense
Je fis vœu d'être veuf, et le suis que je pense:
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et, pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai par argent le patron d'une barque,
Qui m'engagea dès-lors sa parole et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie:
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours:
On prend une autre route et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une isle inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux
Elle crioit: « Mon cher! pourquoi me quittez-vous »?
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles
Je lui tournois le dos et bouchois mes oreilles;
Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.

Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fievre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jeter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc je jouai si bien mon personnage,
Qu'on ne se douta point...

GUSMAN.

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, monsieur, que vous étant vengé
Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine...
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps?

BERNADILLE.

Rien du tout: cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette isle déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf, et sans doute, monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui ; ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement:
Le drôle sans façon s'introduit chez Constance;
Il lui dit de grands mots, et même en ma présence;
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot n'étoit la conséquence;
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Etant époux, viendra chez moi tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher...

BERNADILLE.

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui doit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond : « Ma foi,
« Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi;
« Ne me connois-tu pas? La bévue est fort bonne!
« C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en marquis, et fait une galanterie

Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point don Lope?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiete pas. Je viens avec la mere
Pour demain sur le soir de conclure l'affaire:
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

(*Il sort avec Gusman.*)

SCENE III.

JULIE, *en homme sous le nom de Frédéric*, OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien!

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,

Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains... il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites...

JULIE.

Tais-toi;
Une telle vengeance est indigne de moi.
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE.

Madame, de vos maux je sais une partie,
Et sans des importuns qui sont venus vous voir
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zele, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une isle déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis, sur le soir, un vaisseau : par mes cris
Qui s'y firent entendre, un pilote surpris
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Etant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre

Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi je les priai tant de m'en dispenser,
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi;
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer ou les suivre.
La crainte de la mort et le desir de vivre
Font que sans balancer d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes : notre vie...

JULIE.

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où, voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée :
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le duc sur le port de Venise

Qui, comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le duc de Médine
Est seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent;
Ainsi je le connus assez facilement,
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois; et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon pays.
Le duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit de cette sorte
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte,
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour au plus tard dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après, pour son retour, il feroit diligence.
Sa priere et l'espoir de m'en faire un appui
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait si le duc, dans ce temps,
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux;
J'affecte dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez:
En voyant son dépit mon chagrin se dissipe;
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat;
A son humeur ainsi la mienne s'accommode:
Je cajole à propos, je badine à la mode,
Je lui serre les doigts, je lui baise la main,
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,

Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître, à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point don Lope?

JULIE.

Tout de même:
Il s'en flatte en secret, et croit fort qu'elle l'aime;
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part.*

Allons voir si Constance est enfin résolue...
(*apercevant Julie.*)
Quoi! toujours cet objet me choquera la vue?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, monsieur,

Comment vous vous portez aujourd'hui?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!

(*à part.*)

Je me porte fort bien... Ah! le sot personnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage;
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des momens si doux.
Qu'en dites-vous, monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurois de plaisir à vous voir une femme
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras!
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guere mieux, que je pense.

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui; j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie et les douceurs que vous aurez ensemble,
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié :
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins par les siens secondés...

BERNADILLE.

Halte-là, je vois bien ce que vous prétendez :
Vous vous expliquez bien, monsieur, et la maniere
En est intelligible et même familiere;
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?

Et sans mettre vos feux ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds...

BERNADILLE.

Enfin que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non; je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse et l'heure du berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin, devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit de temps en temps?
Hein?

JULIE, *en riant.*

Eh!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends;
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre?
Et, si vous prétendez y venir coqueter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grace!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme...

BERNADILLE.

Brisons là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie on n'est pas sans affaire;
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,

Une maîtresse à voir qui brûle d'être nôtre,
Des parens à prier tant d'un côté que d'autre ;
Et vous n'avez plus rien à me faire savoir :
C'est pourquoi je vous dis serviteur et bonsoir.
(Il sort.)

SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche...
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui ; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer en me faisant connoître...
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours sans hasarder les siens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Ah! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir!

GUSMAN.

Tant mieux; mais quelle est-elle?
Peut-on la demander et l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots:
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur et ma vie...
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons-nous enfin...

BERNADILLE.

Tu sais bien que Mizante
Etoit ici prévôt?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment! seroit-il mort?

BERNADILLE.

Non; mais enfin le roi,
Par le moyen du duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez...

BERNADILLE.

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois?

GUSMAN.

Non; qu'en espérez-vous?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilege...

GUSMAN.

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siege?

BERNADILLE.

Maraud! de temps en temps vous vous émancipez!

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, monsieur, vous vous trompez;
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléeront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point; vous savez qu'aujourd'hui
C'est le duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul...

BERNADILLE.

Ta raison n'est pas forte;
Le mérite est un sot si l'argent ne l'escorte:
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne:
Cinquante faussetés ne me coûteront rien
Pour servir mes amis, si l'on en use bien;
Je sais tenir long-temps un procès dans sa source,

Et juridiquement pressurer une bourse;
Je sais lire par-tout, belle écriture ou non,
Et, bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la bouche;
Etre fort âpre au gain, et guere scrupuleux,
Et juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la fortune...

BERNADILLE.

Dis que j'ai des raisons : je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou du moins se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter;
Tout se sait tôt ou tard : mais quand je serai juge,
Ma charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer et l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du duc de Médine;
Pour me la procurer c'est lui que je destine :
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir à la charge d'autant;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance :
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCENE II.

BERNADILLE, JULIE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Qu'il est rêveur !.... N'importe, il le faut approcher.
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *sans l'entendre.*

Faut-il me découvrir, sans savoir la maniere...

BERNADILLE.

Monsieur, j'allois chez vous vous faire une priere.

JULIE, *sans l'entendre.*

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur...

BERNADILLE.

J'allois vous demander une grace.

JULIE.

Ah! monsieur!
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile;
Que mon bonheur est grand si je vous suis utile!
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux,
Que jamais...

BERNADILLE.

Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.

Ah! si j'ose à mon tour vous faire une priere,
C'est d'en user toujours de la même maniere...
Mais sachons quel motif vous amene vers moi.

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du duc un emploi.

JULIE.

Quel?

BERNADILLE.

Celui de prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté...

JULIE.

Oui; j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté,
Et je ne pense pas que le duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment;
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.

Non; je ne veux de vous rien que de l'amitié:
Si vous m'en promettez je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource:
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse;
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content!

BERNADILLE, *à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant.
(*à Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grace, finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?

Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!
Mon cœur sur votre aveu se flatte de cela :
Vous me la promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez; de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas près du duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

(Il sort avec Gusman.)

SCENE III.

JULIE.

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du duc me sera nécessaire :
Je passerai le jour fort agréablement
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît : touchant mon infidele
Je me veux un moment égayer avec elle;
Je songe à l'engager.

SCENE IV.

JULIE, CONSTANCE, BEATRIX.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit,
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende:
Avecquè tant d'amour verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non; que sur ce sujet votre esprit se rassure:
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien : pouvez-vous espérer...

JULIE.

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle!
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux!
Après cela, madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise; il est riche et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi;
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous je travaille pour moi:
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme.

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous cet hymen...

JULIE.

Quoi! madame,
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lis? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée,
Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre ame
Par ce jaloux transport marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous,
Que, quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal aisé...

JULIE.

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi;
Mais un défaut, pour vous de très mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler:

Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait aisément on devine...

JULIE.

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout...

JULIE.

J'ai de l'extérieur, madame; mais c'est tout:
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi! vous pourrez m'aimer étant ce que je suis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter après ce que je dis?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE.

Eh quoi! pour un baiser vous vous effarouchez!
Je veux pourtant régler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres;
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre votre amour.

CONSTANCE.

Je crois qu'il perd l'esprit... Frédéric, si votre ame
Prétend que mon aveu m'engage...

JULIE.

Non, madame:
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire;
Et la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Aussi par le respect et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point:
Je chérirois vos soins; votre entretien, vos plaintes
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai, mais je n'en suis pas cause:
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut...

CONSTANCE.

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cede.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remede,
Et, pour l'amour de vous j'en suis au désespoir!...

Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que, dans cette journée,
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée :
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous du moins
Que mon repos dépend du succès de vos soins ;
Et que, si vous m'aimez...

JULIE.

Ah! vous aurez, madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme ;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

CONSTANCE, BEATRIX.

CONSTANCE.

Hélas! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen...

BÉATRIX.

Quoi donc! ce marmouset,
Avec son beau langage et son ton de fausset,
Avec son poil blondin transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à don Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,

Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'est la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, et très mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur:
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Eh bien! qu'en veux-tu dire?

BÉATRIX.

Que don Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire...
Mais Frédéric en tout me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais don Lope, madame, est galant, libéral;
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi... Le voici qui s'avance:
Son courroux contre moi va d'abord éclater;
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BEATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

Madame, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il sans murmurer que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Don Lope, on me l'ordonne : il faut que j'obéisse.
Ma mere, en sa faveur, dispose de ma foi;
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi :
Je dois par son aveu...

D. LOPE.

Dites plutôt, madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre ame;
Qu'au défaut de l'amour qui vous est odieux,
L'argent pour un brutal vous fait ouvrir les yeux;
Que mon ame, pour vous trop facile à surprendre,
Du piege où j'ai donné devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien...

CONSTANCE.

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien;
Il faut à nos plaisirs, quand le malheur succede,

Se payer de raison quand il est sans remede.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous : je vous aimois aussi;
Vos yeux, qui me cherchoient avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir : je vous ai vu de même;
Mon cœur, d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressemens a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à tout autre,
Mon cœur jusqu'à présent s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon ame se résout,
Changez à mon exemple, et m'imitez en tout :
Si, pour un riche époux, je vous suis infidelle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'un amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre et qui l'achete!
Je vois trop qu'un objet, sans amour et sans foi,
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre...
Mais l'amour et le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.

J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne;
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne:
Oui, ce cœur méprisé ne désespere pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive...

CONSTANCE.

Adieu : je vous croirai si tout cela m'arrive.

SCENE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Eh bien!

D. LOPE.

Epouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose :
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose.

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh! de grace, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi;
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appât ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion.

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais... Voici ma caution...
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant.*

Monsieur...

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX.

Mais, monsieur...

D. LOPE.

Prends : je sais connoître qui m'oblige.
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit, et de plus il la flatte
De rompre son hymen et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fiere pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé qu'une ame si volage?...

BÉATRIX.

Adieu : je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis elle se doutera...

D. LOPE.

Au moins...

BÉATRIX.

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme en ta faveur sera reconnoissante,
Et je prétends...

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.

SCENE VIII.

D. LOPE.

L'amour de Frédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser !... je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BEATRIX.

BÉATRIX.

MAUDIT soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour;
A peine de dormir ai-je quelque espérance
Que, pour m'en empêcher, votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur, gros d'espoir,
Fait dépense en soupirs du matin jusqu'au soir:
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse!

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Le transport d'un amour caché jusques ici
Eclatera...

BÉATRIX.

Tout doux, madame; le voici...
Rengaînez... il vous faut jouer un autre rôle.

SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BEATRIX.

BERNADILLE.

Voyons si Frédéric est homme de parole...
Mais j'aperçois Constance; il la faut approcher...
Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bonjour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien!

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille
Avec qui vous perdrez la qualité de fille;
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire:
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on? Il faut qu'un homme veuf...

BERNADILLE.

A quoi bon des habits? Le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne!

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit...

BERNADILLE.

Mais il est à la mienne:
Je ne suis pas d'avis, n'étant pas courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du temps faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit... Mais du moins il vous faut des rabats:
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? N'en ai-je pas?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense:
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien:
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que, depuis quatorze ans, ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? On est mille fois mieux

(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content :
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.
Chacun dedans ce temps à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps sied très mal à la bourse;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez... Fera-t-on le festin chez ma mere?
Avez-vous donné l'ordre?

BERNADILLE.

Un festin! Pourquoi faire?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat
Sans façon : c'est agir prudemment, ce me semble;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait et qu'il soit bassiné...
Vous riez, et m'allez encor citer la mode?
A ce que je puis voir vous daubez ma méthode.

Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour;
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font de loin montrer tout ce qu'ils portent :
Quoi! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux? et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut suivre leur piste; et pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais temps?
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article est réglé:
Ce n'est point mon avis; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort; vous en êtes le maître:
Je souscris à tout... Mais je vois quelqu'un paroître.
C'est Frédéric... Adieu; de peur de vous troubler...

BERNADILLE.

C'est bien fait, aussi-bien je voulois lui parler.

SCENE III.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Je viens de voir le duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!

Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point!

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, sévere, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Eh bien?

JULIE.

Il a très bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots : « Je connois Bernadille,
« J'estime sa personne, et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit :
Qu'a-t-il dit sur la charge ? Hein ?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux ! Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le duc cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui, pour votre intérêt, me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le duc a besoin de monnoie ?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever.
Quelle condition veut-il faire observer ?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi...

Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile;
« Que mon bonheur est grand si je vous suis utile! »
En effet j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est:
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager; il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne peut me fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible;
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible :
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Etes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présent nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfere à tout autre.

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre :
Pour des gens comme vous gardez votre présent.

SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil!

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant je suis juge, et je veux...

OCTAVE.

Mais, madame,

Vous m'avez toujours dit...

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme.

JULIE.

Je le suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu

De femme Juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu...

JULIE.

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée :
Pour tout autre le duc me l'auroit accordée,

Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois...

JULIE.

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, et son crime caché
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché :
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette isle déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai su briguer la qualité :
De ma demande au duc voilà la seule cause;
Et je prétends enfin pousser si loin la chose,
Qu'il en prenne l'alarme; et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amene chez moi; ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le duc quelqu'un pour t'escorter;
Que ce soit toutefois sans beaucoup éclater :
Je lui veux faire peur et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amene dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu!

SCENE V.

JULIE.

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance!
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur...
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort qu'il me mit de la mienne...
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion:
D'accord... mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte...
Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste du moins qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens comme il rioit aux miens...
Rentrons. Don Lope vient... il faut que je dispose...

SCENE VI.

JULIE, D. LOPE.

D. LOPE.

Frédéric, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi...

D. LOPE.

Certain bruit depuis hier est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez de plus de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est dès à présent rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire :
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire;
Le mien vous est connu : voyons qui de nous deux
En attendant son choix la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi ! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Treve de raillerie!
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah ! tout doux, je vous prie :
Vous vous repentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de temps, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause;
Triompher et combattre est pour moi même chose :
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne...
(*à part.*)
Pour m'en débarrasser ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée... Ah ! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron pour être si galant.
Ah ! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre!

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci.

D. LOPE.

Il est vrai ; mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience.

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense!
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux...

JULIE.

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colere?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guere!

JULIE.

Pour vous le témoigner je vais dans ce moment
Terminer votre erreur et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle et pour moi cet hymen impossible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout;
Auprès d'elle pour vous je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'apaiser la peur vous porte à feindre:
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non; vous épouserez Constance dès ce soir:
Je vous sers l'un et l'autre, et c'est à sa priere;
Je prétends vous unir, et j'en sais la maniere.
L'occasion est belle et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter:
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir...

JULIE.

Non; puissé-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi, nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

SCENE VII.

D. LOPE.

J'épouserois Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrete...
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrete,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger au besoin me console;
Il mourra de ma main s'il manque de parole,
Et si pour cet hymen je fais un vain effort...
Mais rentrons : j'aperçois Bernadille qui sort.

SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

De grace! finissez et ma peine et la vôtre,

Messieurs; vous me prenez sans doute pour un autre :
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui!
J'incague le prévôt, et n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant il vous veut parler et tout à l'heure.

BERNADILLE.

Eh! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure...
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément:
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement...
Vous riez! cependant cette bévue est grande.

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Eh bien! que nous veut-on?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah! monsieur l'alguazil, vous faites le discret!

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret je n'en veux rien apprendre;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal...
Je vois bien ce que c'est : le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,
Et veut pour l'empêcher me jouer quelque tour ;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pese ma main
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre,

L'AUTRE VALET.

Allons, monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre ;
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte; il les assommera.

BERNADILLE.

Et vous, monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre...
(*Ils l'enlevent et l'emportent tous les trois.*)
Ah! morbleu! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Eh bien ! à le chercher as-tu perdu ton temps ?
Et Bernadille enfin...

OCTAVE.

Madame, il est céans ;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine :
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer ;
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir voulez-vous qu'il avance ?

JULIE.

Oui, qu'il vienne ; il est temps que sa peine commence.
Le piege est bien adroit ; il ne peut l'éviter.
Le temps m'est précieux ; et pour en profiter
Un peu de gravité me sera nécessaire...
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCENE II.

JULIE, BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE, *à Octave.*

Eh bien! monsieur l'exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier!

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de bal est fier.

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste:
Apprenez...

BERNADILLE.

Quel endroit du code, ou du digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que de force ou de gré l'on doit vous venir voir?
Est-ce une loi pour nous ancienne ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez...

BERNADILLE.

Taisez-vous, suffragant subalterne.
Si vous y revenez!...

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien celer.
Vous riez et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut pour le savoir parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite...

JULIE.

Non, il faut demeurer; vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier.

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélérat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprenti magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein; avec moi cette belle
Passeroit mal le temps, et moi mal avec elle;

Avant la fin du jour vous pourrez le savoir.
Cependant répondez et sans vous émouvoir :
Vous aviez une femme ?

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! demande fâcheuse !

(*à Julie.*)
Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse ?

BERNADILLE.

(*à part.*)
On le dit... Ce discours me devient bien suspect !

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait ?

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! je tremble dans l'âme...

(*à Julie.*)
J'en ai fait...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme ?...

(*à part.*)
Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout ;
Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte :
Qu'est-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte?

De quoi? Car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté...

BERNADILLE.

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste.

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut

En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes;
Et si vous me fâchez...

BERNADILLE.

Et moi de vos demandes;

Franchement j'en suis las si jamais je le fus.

Ne me demandez rien; je ne répondrai plus :
Ne renouvelez point ma douleur dans mon ame
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux; épargnons ce récit :
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une isle déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti :
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! hélas! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens;
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modele,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette isle inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée;

Que l'on la mit à terre, et, sitôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre sans doute on me fait cette injure :
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture ;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire ;
Et je sais à quel point Constance vous est chere,
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps,
Que ce temps vous est cher : c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE.

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir...

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle!

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais...

BERNADILLE.

Je vois bien que vous êtes un drôle ;

Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire...
(*appelant.*)
Holà!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question!... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez.

BERNADILLE.

(*à Julie.*)

Encore un mot. Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,

Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...

(*à part.*)

Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde;
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur...

(*à Julie.*)

Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh bien! épousez-la; je cede sa personne...
Vous secouez la tête?... Et de plus je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler françois.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance!
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis...

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir!...

(*à Julie.*)

Quoi! me mettre à la gêne, et que je sois la proie...

JULIE.

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie...
Que l'on nous laisse seuls.

(*Octave et les deux valets sortent.*)

SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

Ta vie est en ma main :
Ton crime m'est connu ; tu t'en défends en vain :
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver... Mais ta perte me touche ;
Ton sort me fait pitié ; je te veux secourir :
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux dès à présent prononcer ton arrêt ;
Les témoins, le supplice, en un mot tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi...

BERNADILLE, *se jetant à genoux.*

Hélas! monsieur le juge, ayez pitié de moi!
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant on en dit tant de bien.

BERNADILLE.

La bonne ame!
Je la menai par force en l'isle où je la mis ;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis!

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir : pour commettre un tel crime



Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh bien! vous saurez donc que ladite donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau,
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde et des honnêtes gens;
La scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais en sortant du lit il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux;
Elle avoit malgré moi dedans une cassette
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, opiat, essences et parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédiens à-peu-près de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés!

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le sexe une nécessité;
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté:
Ce soin n'est pas blâmable; et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien sans lui de beau ni de parfait:
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait:
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une levre en corail;
Il embellit la fille et rajeunit la mere;
Quand un œil est unique il lui fournit un frere,
Des beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,

Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? Est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Eh! qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie
Je ne te réponds pas de te sauver la vie,
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage?
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et pour vous contenter faut-il spécifier?...

JULIE.

Oui, du moins si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres lois,
Et faisoit en un mot trop grand feu de mon bois;
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et dissipant mon bien pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus plaisirs;
Je savois son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étois... j'étois cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose:
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette isle inhabitée où vous mîtes la vôtre
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre:
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort : n'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle;
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue...

JULIE.

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue
Je serois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte...

BERNADILLE.

Si j'en voulois jurer que le diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entiere assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir...

JULIE.

Eh bien! pour te montrer que je te veux servir,
Si tu peux me prouver qu'elle fut infidelle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur:
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver, demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins:
Profite bien du temps, et cherche des témoins.

SCENE IV.

BERNADILLE, OCTAVE, LES DEUX VALETS.

BERNADILLE.

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui, sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule et sans dire pourquoi
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi,
Et qui vous consolez quand vous êtes ensemble
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins,
Et vos ressentimens se prescrivant des bornes
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien!...
Ah! morbleu! c'est bien fait; je le mérite bien:
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire pour me venger des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur quand je n'en avois plus?
(*à Octave.*)
Pourquoi, sot que j'étois... Mais il faut me résoudre;
Et puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,

Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amene ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amene...
(*Aux deux valets.*)
Cependant remenez-le en la chambre prochaine.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

RIEN ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille:
Vous savez quel malheur menace Bernadille;
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état:
Vous me le préfériez, madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse en ma faveur de vous unir tous deux.
Pourrois-je me flatter par le malheur d'un autre
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit: si j'en crois son aveu...

CONSTANCE.

Eh bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit ?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniere
De nous unir tous deux, et qu'à votre priere
Il rompoit un hymen à votre amour fatal ;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse ;
Aussi-bien de l'amour l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret ;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu vous en veut faire un autre :
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux ;
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi ?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire ?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison ?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire;
Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien

Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance
Sur un pareil sujet me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi sur ce point vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du ciel en naissant il eut quelque disgrace,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCENE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de sermens, don Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;

Et mon cœur, qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié :
Le ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois quand de justes souhaits...

JULIE.

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais :
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre :
Je ne puis rien pour vous ; j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi ?

JULIE.

Ce n'est plus un secret;
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis...

CONSTANCE.

Quoi! traître!
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous le vouliez bien être :
Est-ce un crime si grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier ?

JULIE.

Je l'avois oublié...
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses lois en est-on moins aimable ?
L'amour a des douceurs que ce lien permet :
Il n'est pas si sévere; et quand on s'y soumet

S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solennel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen...

JULIE.

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie...
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement:

Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez... Il paroît, suivez-moi.

SCENE III.

BERNADILLE.

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point d'honneur :
Le gibet me fait trop de peur;
Il faut que nous rompions la paille.
Aussi-bien vainement je voudrois m'en piquer :
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près; il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.

Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor, dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve.
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun
Trouveroient cent témoins pour un :
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine;
Leur honte les fait vivre; et plusieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.

En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie à haute voix
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir:
La peur, qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie;
Ecoutons toujours cette peur;
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'allonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix;
Mais je ne le suis qu'une fois,
Et je le serois deux si je me laissois pendre...
Ne balançons donc plus; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCENE IV.

BERNADILLE, BEATRIX, OCTAVE.

BERNADILLE.

J'aperçois Béatrix; sa présence me flatte...
(*à Octave.*)
Monsieur, cette matiere est un peu délicate;
Que l'on nous laisse seuls.

SCENE V.

BERNADILLE, BEATRIX.

BÉATRIX.

Que voulez-vous de moi?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, monsieur?

BERNADILLE.

De toi.

Il y va de ma vie, et la chose me touche :
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance,
Je suis hors de danger et j'en suis convaincu.
Eh bien! tu diras donc...

BÉATRIX.

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu :
Ce sont là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, monsieur, et me voulez surprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, monsieur; l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Quoi! vous pendre?... et la cause?

BERNADILLE.

Ah! discours superflus!
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais de grace, monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre une raison trop forte :

L'homme n'est plus cocu lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE.

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE.

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parens, monsieur, et vos amis...

BERNADILLE.

Encore?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore,
Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve. Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends...

BERNADILLE.

Tu veux donc le savoir? C'est quand en même temps
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai!
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colere est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX.

Un poignard à la main vous me le fîtes dire;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu.
Ah! langue de serpent, Mégere abominable,
Ecume de l'enfer, organe du grand diable,

Je crus trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort!
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte:
Mon amour en fureur précipita sa perte,
Croyant de son forfait être assez convaincu;
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu!
Enfin de son trépas tu fus la seule cause.
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose:
Je te pardonne tout; mais dans un tel besoin,
Par grace ou par pitié, sers-moi de faux témoin;
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux: j'en aurai de la joie;
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu je serai ton bourreau.

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCENE VI.

BERNADILLE, BEATRIX, OCTAVE.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi qui jouois de mon reste.
(*montrant Béatrix.*)
Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait
Qui veut être cocu malgré que l'on en ait.

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.

SCENE VII.

BERNADILLE, OCTAVE.

OCTAVE, *à part.*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale;
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir:
Cet injuste trépas demande une victime;
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime;
Le désordre où j'en suis ne peut s'imaginer...
Mais je vois Frédéric qui va me condamner:
Je pense en le voyant voir devant moi ma femme;
Le frisson de la mort m'a déja saisi l'ame.

SCENE VIII.

JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

JULIE, *à Bernadille.*

Eh bien! votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir!

JULIE.

Tu vois par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir; vous le pouvez connoître;
Les pleurs que je répands vous disent...

JULIE.

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi...

BERNADILLE.

Plût au ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie;
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainsi sur ce sujet tu n'as plus de ressource?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer...

BERNADILLE.

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait:
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh! que m'importe enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse?

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh bien! s'il faut mourir, faute d'être cocu,
Que, deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content...

(*à Octave.*)

Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déja prêt.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

Miséricorde! hélas! modérez cet arrêt...
Ah! monsieur le prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent avec l'honneur rétablir mon espoir!

SCENE X.

JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

OCTAVE, *à Julie.*

Don Lope avec Constance...

JULIE.

Eh bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois...

OCTAVE.

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps. Qu'ils avancent, n'importe.

SCENE XI.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Pouvons-nous espérer une grace de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, madame, m'est trop doux:
Pour vous la refuser, j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Eh bien! s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici:
Je demande sa grace; il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;

Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE.

Vous me refusez? Avant que de partir...

JULIE.

Puisque vous le voulez il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, madame,

Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat! ce sera moi...

La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie?... Ah! comble d'allégresse!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir...

JULIE.

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de prévôt dedans cette journée
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée:
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain...

BERNADILLE.

(*à Constance.*)

Il suffit... Recevez don Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveler le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge et Partie a fait ce qu'il a dû.

FIN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

EXAMEN

DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

Nous avons rappelé dans la notice sur Montfleury que cette comédie avoit balancé le succès du Tartuffe. On ne peut attribuer cette erreur de goût de la part d'un public déja familiarisé avec des chefs-d'œuvre, qu'à l'évènement très extraordinaire qui avoit fourni à l'auteur le sujet de sa piece. On s'occupoit beaucoup de l'affaire du marquis de Fresnes, accusé d'avoir vendu sa femme à un corsaire, et l'on ne pouvoit lui supposer d'autre excuse que celle qu'il trouveroit dans la conduite d'une épouse infidele. La situation d'un mari obligé d'affoiblir l'horreur d'une action criminelle en cherchant des preuves de son déshonneur, offroit, pour peu qu'on lui supposât de délicatesse sur cet article, une de ces alternatives qui, prises du côté comique, peuvent avoir de l'effet au théâtre. Montfleury sut tirer parti de ce moyen en faisant de Bernadille un composé très original d'avarice, de grossièreté, de passion et de poltronnerie. Le spectateur, averti, dès le commencement de la piece, que sa femme existe encore et le surveille, voit avec plaisir ce personnage faire les apprêts d'un nouveau mariage : son projet de solliciter une place de juge, pour éviter à l'avenir les poursuites de la justice, est très plaisant; et la curiosité s'éveille quand on voit que c'est sa femme, habillée en homme, qui, par des circonstances singulières, est revêtue de cette dignité : l'interrogatoire qu'elle lui fait subir, le choix qu'elle lui donne ou de prouver que sa première femme l'a trahi, ou d'être pendu, le monologue

dans lequel Bernadille parodie les stances du Cid, toutes ces scenes animées par une gaieté vraie, produisent de l'effet au théâtre : si l'on réunit à ces avantages celui de la circonstance, on s'étonnera moins que la piece de Montfleury ait, dans la nouveauté, attiré une aussi grande affluence que le Tartuffe.

La Femme Juge et Partie présente dans son plan des défauts essentiels : il est impossible de se prêter à la supposition que Bernadille, époux de Julie, et Béatrix sa suivante, ne la reconnoissent pas après une absence de trois ans; la nécessité où est l'auteur de voiler cette invraisemblance choquante le force à faire une exposition longue et triste. Les premiers actes sont froids; l'amour que feint la femme déguisée en homme pour la maîtresse de son mari, ne donne lieu à aucune situation comique, et ne produit que des méprises indécentes; le caractere de D. Lope est sans physionomie, et la comédie ne commence réellement qu'au quatrieme acte, où Bernadille est amené devant sa femme.

Le style de cette piece est vif et licencieux; l'indécence de l'expression s'y fait plus remarquer que dans les pieces du même temps. On en a conclu mal-à-propos qu'à cette époque le ton général de la société étoit moins mesuré que de nos jours. Les mémoires contemporains, et surtout les Lettres de madame de Sévigné, suffiroient pour prouver la fausseté de cette conjecture : mais on trouve un témoignage encore plus authentique de l'extrême décence que l'on observoit alors, dans un ouvrage de MM. de Port-Royal, où ils donnent leur opinion sur la réserve que l'on doit garder dans le langage. Nous croyons devoir citer ce morceau précieux et peu connu, parce qu'il réfute en même temps le cynisme de quelques philosophes mo-

dernes qui ont voulu prouver qu'il n'y avoit point d'indécence dans les mots. « Les Stoïciens prétendent (disent « les auteurs de la Logique) qu'il n'y a point de paroles « sales ni honteuses; car, ou l'infamie, disent-ils, vient « des choses, ou elle est dans les paroles : elle ne vient « pas simplement des choses, puisqu'il est permis de les « exprimer en d'autres paroles qui ne passent pas pour « déshonnêtes; elle n'est pas aussi dans les paroles consi- « dérées comme sons, puisqu'il arrive souvent qu'un « même son signifiant diverses choses, et étant estimé « déshonnête dans une signification, ne l'est pas en une « autre. Mais tout cela n'est qu'une subtilité qui ne naît « que de ce que les philosophes n'ont pas assez considéré « ces idées accessoires que l'esprit joint aux idées princi- « pales des choses : car il arrive de là qu'une même chose « peut être exprimée honnêtement par un son, et dés- « honnêtement par un autre, si l'un de ces sons y joint « quelque autre idée qui en couvre l'infamie, et si l'autre « au contraire la présente à l'esprit d'une maniere indé- « cente. Ainsi les mots d'adultere, d'inceste, ne sont pas « infâmes quoiqu'ils représentent des actions très infâmes, « parce qu'ils ne les représentent que couvertes d'un « voile d'horreur qui fait qu'on ne les regarde que comme « des crimes, de sorte que ces mots signifient plutôt le « crime de ces actions que les actions mêmes ; au lieu qu'il « y a de certains mots qui les expriment sans en donner « de l'horreur, et plutôt comme plaisantes que comme « criminelles, et qui y joignent même une idée d'impu- « dence et d'effronterie ; et ce sont ces mots-là qu'on ap- « pelle déshonnêtes. »

Montfleury emploie trop souvent ces mots grossiers ou à double entente que veulent désigner ici MM. de Port-

Royal : on les souffroit sur le théâtre, où la grande majorité de la bourgeoisie n'alloit alors que rarement, que la jeunesse fréquentoit peu, et où l'on n'étoit pas difficile sur l'espece de gaieté que l'on vouloit éprouver. Moliere qui, dans ses premieres pieces, sacrifia malgré lui à un goût vicieux, épura ensuite la scene et en bannit toutes les expressions de ce genre.

Il est assez singulier que Montfleury, dans la piece même dont nous parlons, ait insisté sur la décence qui doit régner sur la scene. Julie dit les vers suivans :

La scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve :
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon ;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

Plusieurs scenes de la Femme Juge et Partie démentent l'opinion que l'auteur veut donner de son art.

Nous avons expliqué, dans le commencement de l'examen, les causes du grand succès que cette piece obtint lorsqu'elle fut jouée pour la premiere fois, et de l'effet qu'elle produit quand elle reparoît sur la scene de loin en loin. Nous l'avons vu reprendre avec beaucoup de succès en 1794.

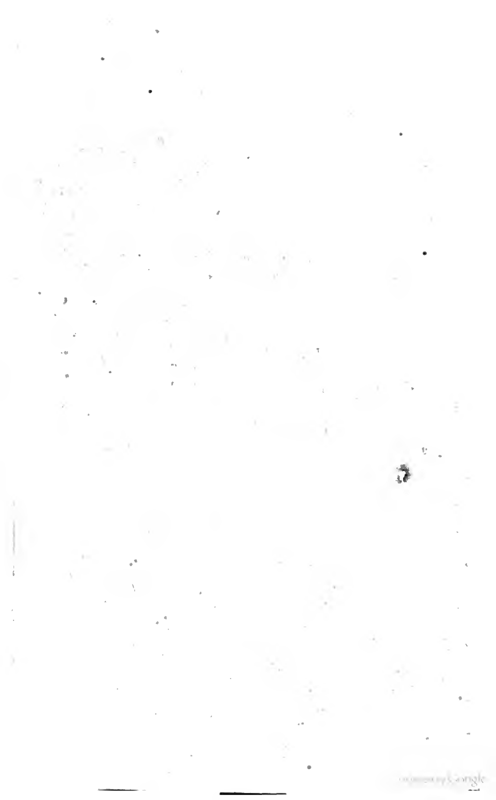
FIN DE L'EXAMEN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE T. CORNEILLE,

Représentée, pour la premiere fois, le 22 février 1677.



NOTICE

SUR T. CORNEILLE.

Thomas Corneille naquit à Rouen le 20 août 1625. Cette année-là même, Pierre Corneille son frere entroit dans la carriere dramatique; et la comédie de Mélite, production foible si on la compare aux chefs-d'œuvre qui la suivirent, mais étonnante pour le temps où elle fut composée, fixoit sur l'homme qui devoit être le pere de notre théâtre l'attention du cardinal de Richelieu: on voit qu'il y avoit entre les deux freres une grande disproportion d'âge. Pendant son enfance Thomas Corneille fut continuellement entretenu des triomphes de son frere: il avoit douze ans lorsque le Cid fut représenté; et l'on peut concevoir quel effet un succès qui retentit dans toute l'Europe, dut produire sur l'imagination d'un enfant doué des plus grandes dispositions. Il étoit alors dans le college des jésuites de Rouen; et presque à la même époque il composa une piece de théâtre en vers latins qui fut représentée à une distribution de prix. Pierre Corneille, qui assista à cette intéressante cérémonie, prodigua les plus tendres encouragemens à son frere, et quelques rayons de la

gloire de l'auteur du Cid ennoblirent les premiers succès du jeune éleve.

Cette amitié qui se forma sous des auspices si heureux, s'accrut lorsque la différence d'âge commença à se faire moins sentir. Pendant long-temps Pierre Corneille eut pour son frere cette sorte d'attachement qui tient aux sentimens paternels, et qui se marque plutôt par une protection éclairée et par d'utiles conseils que par une douce familiarité. Aussitôt que les années eurent fait disparoître ces rapports, une conformité étonnante de goût, de caractere et de vertus les rendirent inséparables. Appelés à parcourir la même carriere, ils s'aiderent de leurs lumieres et de leur expérience; dans les chagrins qui accompagnent le défaut d'aisance, leur union les consola. « Une estime réciproque, dit un auteur du « temps, des inclinations et des travaux à-peu-près « semblables, les engagemens de la fortune, ceux « même du hasard, tout sembloit avoir concouru à « les unir. Nous en rapporterons un exemple qui « paroîtra peut-être singulier : ils avoient épousé les « deux sœurs en qui il se trouvoit la même différence « d'âge qui étoit entre eux ; il y avoit des enfans de « part et d'autre en pareil nombre ; ce n'étoit qu'une « même maison, qu'un même domestique : enfin, « après plus de vingt-cinq ans de mariage, les

« deux freres n'avoient pas encore songé à faire le
« partage des biens de leurs femmes, biens situés en
« Normandie dont elles étoient originaires comme
« eux; et ce partage ne fut fait que par une nécessité
« indispensable à la mort de Pierre Corneille. »

Thomas Corneille avoit vingt-deux ans lorsqu'il entra dans la carriere dramatique. Ordinairement les jeunes gens, plus susceptibles d'éprouver des émotions fortes que de combiner des situations comiques, débutent par des tragédies. Le poëte dont nous parlons n'avoit pas une imagination exaltée; son esprit étoit plus propre aux calculs des effets de théâtre qu'à la peinture des passions : suivant cette impulsion, il fit la comédie des Engagemens du hasard, piece imitée d'un ouvrage de Calderon, intitulé : *Los empenos de un a caso*. On y remarqua une grande facilité de versification; l'intrigue parut habilement conçue; et, selon les critiques du temps, « cette comédie eut un succès qui devint pour l'au-« teur un engagement réel de continuer cette car-« riere. » A une époque où la comédie n'étoit point parvenue à ce degré de perfection où Moliere la porta plusieurs années après, les incidens extraordinaires, les méprises, les combats étoient les principaux moyens de plaire au public : le grand Corneille seul avoit donné dans le Menteur l'idée du parti

que l'on pouvoit tirer de la peinture des caracteres, des mœurs et des ridicules. Le succès facile qu'obtint Thomas Corneille en suivant la route tracée, l'aveugla sur les défauts du genre qu'il avoit adopté, et n'influa que trop sur ses autres ouvrages. Il donna successivement plusieurs comédies imitées de l'espagnol, qui réussirent comme sa premiere piece, mais qui ne purent se soutenir au théâtre lorsque l'art eut fait des progrès. On ne distingue, parmi ces ouvrages presque oubliés, que le Geolier de soi-même et les Illustres Ennemis. Le premier est fondé sur une situation qui a été reproduite plusieurs fois, et qui est une source inépuisable de comique : il s'agit d'un homme du peuple qui, par des circonstances singulieres, passe pour un prince, jouit d'abord avec délices des avantages de son nouvel état, et bientôt, fatigué des désagrémens attachés aux richesses et aux grandeurs, regrette son ancienne obscurité. Les Illustres Ennemis offrent plusieurs traits de générosité; la fable en est fort intéressante, et l'intrigue est liée avec beaucoup d'art.

Encouragé par tant de succès, Thomas Corneille essaya enfin de faire une tragédie. Il pensa que les mêmes moyens qui lui avoient réussi dans la comédie, lui seroient utiles pour le genre de tragédie qu'il avoit conçu : négligeant donc toutes les res-

sources que pouvoient lui fournir les différentes époques historiques, les mœurs des peuples, et les grandes révolutions, il se borna à combiner les ressorts d'une action compliquée; les surprises, les coups de théâtre remplacerent en général les beautés du premier ordre dont le grand Corneille avoit enrichi la tragédie. Timocrate, qui fut le coup d'essai de Thomas Corneille dans ce genre, est un roman dont les évènemens extraordinaires sont présentés avec assez de vraisemblance; le héros se trouve souvent dans des situations embarrassantes, ce qui augmente la curiosité qu'il excite. Le succès presque sans exemple de cette piece ne doit donc pas tout-à-fait être attribué au mauvais goût du temps et à une sorte de vertige: Timocrate est d'une espece particuliere; s'il ne peut être comparé par les bons esprits aux chefs-d'œuvre de notre théâtre, il offre de savantes combinaisons dramatiques dont l'effet est toujours certain sur la majorité des spectateurs. Le dénouement de cette tragédie a quelque rapport avec celui de Venceslas: la reine d'Argos a juré la mort de Timocrate; comme elle l'aime, elle ne trouve d'autre moyen de ne pas manquer à son serment que de se démettre de la couronne en sa faveur.

Ah! prince, voyez mieux où vous m'engageriez.

Contrainte à redouter la colere céleste,
Cet hommage accepté vous deviendroit funeste.
Les dieux ont attaché ma vengeance à mon rang;
Et, reine, mes sermens leur devroient votre sang.
Prenez donc ma couronne, elle est votre conquête;
Par son nouvel éclat assurez votre tête;
En me laissant sujette, affranchissez mon sort
De la nécessité de vouloir votre mort.

On sent quelle différence se trouve entre cette abdication et celle de Venceslas. La derniere soulage le spectateur de l'émotion que lui donne la situation d'un pere obligé de condamner son fils; l'autre n'est que le dénouement imprévu d'une intrigue amoureuse.

Toutes les tragédies de Thomas Corneille, à l'exception de ses deux chefs-d'œuvre, tiennent plus ou moins à ce genre romanesque qui n'a eu que trop d'imitateurs. La foiblesse du style, qui ne s'apercevoit point à la représentation, en a rendu la lecture pénible pour tous ceux qui ont voulu les connoître depuis qu'elles sont retirées du théâtre. Ne devant les considérer que sous le rapport littéraire, nous ne nous étendrons pas sur une multitude de pieces qui présentent les mêmes conceptions, les mêmes ressorts et les mêmes défauts : nous ne parlerons que de celles qui, par des beautés tragiques

ou des combinaisons neuves, doivent être distinguées. Stilicon étoit un sujet très-heureux : la décadence de l'empire romain, la dégradation d'un peuple autrefois habitué à vaincre, et n'opposant alors que l'apathie de la corruption et de la lâcheté au courage féroce des barbares, les derniers efforts du guerrier qui soutint pendant quelque temps le trône chancelant du foible Honorius, présentoient à l'auteur des tableaux aussi favorables à la poésie qu'à l'effet théâtral : Thomas Corneille ne sut pas profiter de toutes les richesses de ce sujet; loin de peindre le principal personnage sous les traits que lui attribuent les historiens, il n'en fait qu'un intrigant subalterne qui toujours ayant le mensonge sur les lèvres, n'ennoblit pas ses projets d'usurpation par une grande force de caractere. Claudien en quelques mots donne une idée de Stilicon :

> Si temnis olympum,
> A magno Stilicone cave, qui semper iniquos,
> Fortunâ famulante, premit.

Thomas Corneille le caractérise ainsi :

> Des plus sacrés devoirs étouffer le murmure,
> C'est à ses passions asservir la nature;
> Cet effort ne part point d'un courage abattu,
> Et pour faire un grand crime il faut de la vertu.

Ce n'étoit pas ainsi que devoit conspirer Stilicon irrité par d'injustes préférences, et voulant donner à son fils un trône qu'il avoit seul soutenu. Le caractere d'Honorius est celui qui dans cette piece est le mieux tracé. Se confiant sans réserve à celui qui veut le perdre, ne s'en rapportant pas aux bruits répandus contre l'homme auquel il doit l'empire, il excite, quoique foible, une sorte d'intérêt dont il y a peu d'exemples au théâtre.

C'est dans la tragédie de Camma que Thomas Corneille a réuni le plus d'effets dramatiques : le troisieme acte sur-tout présente une situation que M. de Belloy a employée dans Zelmire. L'usurpateur du trône de Galatie veut épouser la femme du roi qu'il a fait périr : cette reine surprend le tyran lorsqu'il est seul, elle leve le poignard sur lui ; à l'instant arrive un ami de ce prince qui arrête le coup ; le poignard tombe, et l'usurpateur ne sait s'il doit accuser un ami qu'il a comblé de bienfaits, ou la femme qu'il doit épouser : cette situation, qui donne lieu à des indécisions semblables à celles de Phocas dans Héraclius, a été justement critiquée, et dans Thomas Corneille, et dans le poëte plus moderne qui en a profité. Il faut pour qu'une situation de ce genre ait quelque vraisemblance, tant d'ensemble et tant d'adresse dans l'exécution qu'elle paroît peu propre

à la scene. D'ailleurs le spectateur, séduit d'abord, s'aperçoit bientôt que ces coups de théâtre calculés ne sont qu'une partie très-secondaire de l'art dramatique.

La tragi-comédie d'Antiochus est plus simple que les pieces dont nous venons de parler : elle n'offre que la situation d'un fils respectueux qui aime mieux mourir que d'avouer à son pere un amour coupable. Thomas Corneille, par respect pour nos mœurs, suppose que Stratonice n'a point épousé Séleucus; il s'excuse très-gaiement d'avoir par cette combinaison affoibli l'effet de la situation principale; « du moins, « ajoute-t-il, ceux qui n'ont qu'une médiocre ferveur « pour le sacrement, n'auront point à m'opposer que « la résolution de se défaire de sa femme n'est pas « la matiere d'un grand triomphe ». Le titre de tragi-comédie peut seul justifier dans cette piece la singuliere idée de l'échange d'un portrait qui est l'unique nœud de l'intrigue. Le rôle d'Antiochus est tendre et mélancolique; parmi plusieurs galanteries déplacées on y trouve quelquefois des sentimens bien exprimés. On propose un trône au jeune prince; il répond:

> Quoiqu'aux plus vertueux la couronne soit chere,
> J'aime à la voir briller sur la tête d'un pere;

Et l'orgueil de mes vœux ne s'est jamais porté
Jusqu'à ce grand partage où penche sa bonté.
De quel front accepter les droits du diadême,
Si je n'ai pas appris à régner sur moi-même?

Cette derniere réflexion se trouve dans Phedre, où Racine lui a donné bien plus de développemens et bien plus de force. Œnone conseille à cette malheureuse princesse de chercher des distractions dans les soins du gouvernement; Phedre lui répond:

Moi régner! moi ranger un état sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi!
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand, sous un joug honteux, à peine je respire!
Quand je me meurs!

Ariane, tragédie restée au théâtre, est trop connue pour que nous en parlions avec détail: nous observerons seulement qu'elle suivit Andromaque de quelques années, et que l'auteur imita l'exemple que Racine avoit donné de peindre les orages des passions et leurs nuances les plus délicates. Thomas Corneille, quoiqu'ayant passé l'âge de la jeunesse, l'emporta sur tous les poëtes de la nouvelle école. Son Style, toujours un peu négligé, prit alternativement la douceur et l'impétuosité de la passion qu'il vouloit exprimer; les mouvemens en furent

variés ; et quelquefois il approcha de la chaleur et de l'éloquence entraînante du modele. Le comte d'Essex, inférieur à la tragédie d'Ariane, s'est soutenu par un plan sagement conçu, par des situations touchantes et bien amenées, et par une espece d'héroïsme quelquefois exalté, mais toujours propre à la perspective théâtrale.

Thomas Corneille écrivit beaucoup mieux la comédie que la tragédie. Ses vers comiques ont toute la précision que l'on exige dans ce genre; le tour en est facile et piquant; jamais la plaisanterie n'est altérée par les difficultés des regles poétiques : il entend aussi très bien l'art du dialogue : le Festin de Pierre, de Molière, qu'il a mis en vers, et qui fait partie de ce recueil, suffit pour prouver qu'il possédoit à un très haut degré cette sorte de talent. Une comédie retirée du théâtre depuis long-temps n'offre pas moins de grace et de facilité dans le style; le sujet de l'Inconnu ne fournit pas des peintures de mœurs et de caracteres : c'est un amant magnifique qui, dans l'impossibilité de fixer une femme un peu coquette, lui donne, sous le voile de l'anonyme, les fêtes les plus brillantes; il excite d'abord sa curiosité, ensuite son intérêt : bientôt elle est touchée par les allégories ingénieuses que l'on offre à ses regards; et quand elle reconnoît qu'elle les doit à l'amant dont

elle a jusqu'alors négligé les soins, son indifférence fait place à un sentiment plus tendre. Le style de cette piece est embelli par une galanterie délicate; le meilleur ton y regne; et l'on sent qu'elle a dû plaire à une cour aussi polie que celle de Louis XIV. Nous citerons quelques passages de cette piece trop peu connue; la comtesse cherche à justifier sa coquetterie :

Notre sexe par-tout fait des adorateurs;
Et fût-ce la plus laide, on lui dit des douceurs.
Pour moi qu'aucun aveu sur l'amour n'effarouche,
A personne jamais je ne ferme la bouche;
Et, grossissant ma cour d'esclaves différens,
J'écoute les soupirs, et ris des soupirans.
Ce n'est pas, après tout, leur faire grande injure;
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
Tous ces empressemens de belles passions
Souvent sont moins amour que conversations;
Et le plus languissant, alors qu'il nous proteste,
A tout près d'expirer de la santé de reste.
Si sur nous quelquefois le murmure s'étend,
C'est pour ce que l'on fait, non pour ce qu'on entend;
Et ces miroirs d'honneur, ces prudes consommées,
Qui du seul nom d'amour se trouvent alarmées,
Succomberoient bientôt à la tentation,
Puisqu'un mot sur leurs cœurs fait tant d'impression.
. . . .
Il n'est pas jusqu'aux sots qui ne me divertissent,

Et dont le ridicule à pousser des soupirs
Ne me soit quelquefois un sujet de plaisirs.
Quoique veuve, je suis peut-être encor d'un âge
A suivre l'humeur gaie où mon penchant m'engage;
Je veux jouir : jamais je n'aurai meilleur temps;
J'ai du bien, des maisons à Paris comme aux champs;
Ma personne a de quoi ne pas déplaire : on m'aime;
Et tant que je voudrai me garder à moi-même,
Ne point prendre de maître en prenant un époux,
Mon sort égalera le destin le plus doux.

Une amie de la comtesse répond d'une maniere aussi spirituelle que piquante à un amant qui lui exagere sa passion :

Je l'avoue, elle est forte :
Vos feux, par tous vos soins, m'ont été confirmés;
Mais, de grace, est-ce vous ou moi que vous aimez?
Je parois à vos yeux bien faite, belle, aimable,
Vous me cherchez; de quoi vous suis-je redevable?
Forcez-vous en cela votre inclination?
Et quand vous me parlez d'ardeur, de passion,
Si le secret penchant qui pour moi vous inspire
Ne vous attiroit pas autant qu'il vous attire,
Ne trouvant rien en moi qui vous pût enflammer,
Pour mes seuls intérêts me pourriez-vous aimer?
De vos prétentions voyez l'abus extrême;
Parce que je vous plais il faut que je vous aime,
Et je dois vous payer de la nécessité
Qui vous tient malgré vous dans mes fers arrêté.

Tâchez de les briser si leur poids vous étonne;
Sinon mon cœur est libre, attendez qu'il se donne;
Et quoi qu'enfin pour vous sa conquête ait d'appas,
N'exigez point de lui ce qu'il ne vous doit pas.

Cette derniere tirade est pleine de mouvement; elle est d'autant plus remarquable qu'elle critique les sentimens romanesques que Thomas Corneille employa trop souvent dans ses autres pieces. Cette comédie, restée long-temps au théâtre, fut reprise pour la derniere fois aux fêtes que l'on donna lors de l'arrivée de la dauphine, femme de Louis XVI.

Thomas Corneille remplaça son illustre frere à l'académie françoise : il n'affecta point une douleur fastueuse; son discours de réception porta le caractere d'une tristesse qui se renferme en elle-même, et qui craint, pour ainsi dire, de diminuer en se communiquant : celui qui rend le public confident de ses regrets n'est jamais profondément affligé; en se donnant en spectacle, il cherche des ornemens oratoires qui ne se concilient pas avec le véritable chagrin : ce sera si l'on veut un bon comédien; mais l'illusion cessera aussitôt que le rôle sera achevé. On sent que cette réflexion ne saurait s'appliquer aux oraisons funebres dont les auteurs remplissent un ministere sacré; elle regarde spécialement les écrivains modernes qui, étalant une sensibilité orgueil-

leuse, entretiennent sans cesse le lecteur de leurs affections particulieres.

Le nouvel académicien s'imposa de grands travaux : il ajouta des notes aux remarques de Vaugelas sur la langue françoise; et cet ouvrage devint classique. Comme l'académie avoit décidé que les mots de sciences et d'arts n'entreroient pas dans le dictionnaire, Thomas Corneille y suppléa par un dictionnaire particulier où il donna la définition de tous ces mots. Il fit aussi un dictionnaire géographique. Ces deux derniers ouvrages, qu'il entreprit à un âge avancé, forment cinq volumes in-folio. Ce laborieux écrivain devint aveugle dans sa vieillesse; cette infirmité ne changea point son caractere plein de douceur et d'aménité, et ne diminua point son aptitude au travail : la derniere année de sa vie il corrigeoit encore son dictionnaire géographique. Il mourut à Andeli, où il s'étoit retiré, le 9 décembre 1709, âgé de 84 ans.

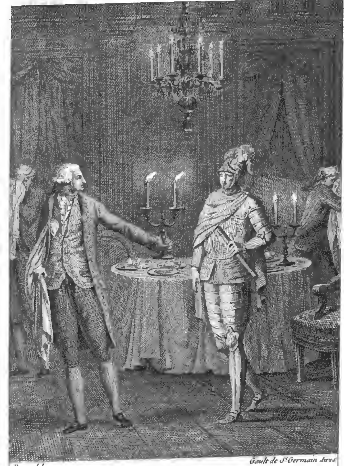
ACTEURS.

D. LOUIS, pere de D. Juan.
D. JUAN.
ELVIRE, ayant épousé D. Juan.
D. CARLOS, frere d'Elvire.
ALONSE, ami de D. Carlos.
THERESE, tante de Léonor.
LEONOR, demoiselle de campagne.
PASCALE, nourrice de Léonor.
CHARLOTTE, paysanne.
MATHURINE, autre paysanne.
PIERROT, paysan.
M. DIMANCHE, marchand.
LA RAMEE, valet-de-chambre de D. Juan.
GUSMAN, domestique d'Elvire.
SGANARELLE, valet de D. Juan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, laquais.

La scene est en Espagne.



LE FESTIN DE PIERRE.



Perin del. Gault de S.t Germain direx.

Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.

Acte IV Sc. XII.

FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.



LE FESTIN DE PIERRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéans, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire? on prend la tabatiere,
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derriere,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part sont les très bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remede nouveau:

Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.
O tabac! ô tabac! mes plus cheres amours!...
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire, ta maîtresse,
Pour don Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne et courir après lui?
Le soin de le chercher est obligeant sans doute;
C'est aimer fortement : mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur?
Qui d'un départ si prompt...

SGANARELLE.

Je n'en sais point les causes:
Mais, Gusman, à-peu-près je vois le train des choses;
Et sans que don Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper; mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi? ton maître feroit cette tache à sa gloire?
Il trahiroit Elvire, et d'un crime si bas...

SGANARELLE.

Il est trop jeune encore, il n'oseroit!

GUSMAN.

Hélas!
Ni d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité...

SGANARELLE.

La raison en est belle,
Sa qualité! c'est là ce qui l'arrêteroit?

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'est trop chaud, ni trop froid:
Vœux, sermens; sans scrupule il met tout en usage.

GUSMAN.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage?
Croit-il le pouvoir rompre?

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman,
Tu ne sais pas encor quel homme est don Juan.

GUSMAN.

S'il est ce que tu dis, le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand, le plus traître?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens,
Tant de transports d'amour, d'ardeur, d'empressemens,
De protestations des plus passionnées,
De larmes, de soupirs, d'assurances données,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent,
A venir l'épouser, et tout cela, du vent?

SGANARELLE.

Il s'embarrasse peu de pareilles affaires:
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires;

Et si tu connoissois le pélerin, crois-moi,
Tu ferois peu de fonds sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache, avec pleine assurance,
Que déja pour Elvire il soit ce que je pense.
Pour un dessein secret en ces lieux appelé,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé;
Mais par précaution je puis ici te dire
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire;
Que c'est un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un Turc, un enragé;
Qu'il n'a ni foi, ni loi; que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi! le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante?

SGANARELLE.

Bon! parlez-lui du ciel, il répond d'un souris:
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis;
Et parce qu'il est jeune il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu:
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu;
Et ne refusant rien à madame nature,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure.
Ainsi ne me dis point sur sa légèreté
Qu'Elvire par l'hymen se trouve en sûreté:
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme;
Pour en venir à bout, et contenter sa flamme;
Avec elle, au besoin, par ce même contrat,
Il auroit épousé toi, son chien, et son chat.
C'est un piege qu'il tend par-tout à chaque belle:
Paysanne, bourgeoise, et dame, et demoiselle,

Tout le charme; et d'abord pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui semble une chanson.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes;
Et si je te disois combien il a de femmes,
Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme!

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable:
Il se moque de tout, ne craint ni dieu ni diable;
Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour:
Il le mérite bien; et, s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vu tant d'horreurs que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu?

SGANARELLE.

Le quitter! Comment faire?
Un grand seigneur méchant est une étrange affaire!
Vois-tu? Si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
La crainte me retient; et ce qui me désole,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
Louer ce qu'on déteste, et, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait, et chanter sur son ton...
Je crois dans ce palais le voir qui se promene...
C'est lui. Prends garde, au moins!

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement;
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

GUSMAN, *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Avec qui parlois-tu! Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman? J'ai cru le reconnoître.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru, c'étoit lui-même.

D. JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient?

SGANARELLE.

Il est un peu surpris de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt?

SGANARELLE.

Moi?
Rien du tout; ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais, toi,
Qu'en penses-tu?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi! tu crois juste; et mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu! j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été:
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Eh! monsieur...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Sans doute; il est aisé de voir...
Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

D. JUAN.

Eh! bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas je vous dis très-sérieusement
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. JUAN.

Quoi! si d'un bel objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché?
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde?
Le rare et doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse!
Va, crois-moi, la constance étoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis;
Mais à présent on suit des lois plus naturelles :
On aime sans façon tout ce qu'on voit de belles;
Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurois faire l'inexorable,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele,
J'ai des yeux pour une autre aussi bien que pour elle;
Et dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur :
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups,

Et si j'en avois cent je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral!

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement;
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais, quand on a vaincu, la passion expire:
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté,
Et nous nous endormons dans sa tranquillité
Si quelque objet nouveau, par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai, sur ce sujet, l'ardeur des conquérans,
Qui, sans cesse courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté;
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,

Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi! je vous admire!
Votre langue...

D. JUAN.

Qu'as-tu là dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire? moi! j'ai... Mais, que dirois-je? rien;
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit...
Je veux une autre fois les mettre par écrit.
Avec vous sans cela je n'aurois qu'à me taire;
Vous me brouilleriez tout.

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, monsieur, par hasard me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

D. JUAN.

Le fat! Et quelle vie est-ce donc que je mene?

SGANARELLE.

Fort bonne, assurément. Mais, enfin... quelquefois...
Par exemple, vous voir marier tous les mois!

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux? rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable;
Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
Un divertissement que je voudrois avoir.
Mais sans aucun respect pour les plus saints mysteres...

D. JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel; et jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais la remontrance; et quand on s'y hasarde...

SGANARELLE.

Oh! ce n'est pas à vous que j'en fais! Dieu m'en garde!
J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons;
Et quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela! Mais il est certains impertinens,
A droit de forts esprits, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules;
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître : « Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
« Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens?
« Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
« Au ciel impunément croit déclarer la guerre?

« Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit !
« C'est bien à vous... (Je parle au maître que j'ai dit)
« A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
« A secouer le joug des plus louables craintes.
« Pour avoir de grands biens et de la qualité,
« Une perruque blonde, être propre, ajusté,
« Tout en couleur de feu, pensez-vous...(Prenez garde,
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.)
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
« Contre les vérités dont vous osez douter ?
« De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
« Qu'en vain les libertins de tout font raillerie,
« Que le ciel tôt ou tard pour leur punition... »

D. JUAN.

Paix !

SGANARELLE.

Çà, voyons : de quoi seroit-il question ?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle,
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce commandeur mort ?

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué ! chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord :
On ne peut rien de mieux, et s'il osoit s'en plaindre,
Il auroit tort ; mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laissons là tes frayeurs, et songeons seulement
A ce qui me peut faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle
Est une fiancée, aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux à qui sont destinés tant d'appas.
Je la vis par hasard, et j'eus cet avantage
Dans le temps qu'ils songeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer : jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'ai vu deux amans se montrer tant d'amour ;
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible
Me frappant tout-à-coup, rendit le mien sensible ;
Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir, sans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimassent autant que l'un et l'autre s'aime :
Ce bizarre chagrin alluma mes desirs ;
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse :
Sans t'en avoir rien dit, j'ai, dans mes intérêts,
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tout prêts ;
Ils auront une barque, où la belle enlevée

Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! monsieur...

D. JUAN, *avec hauteur.*

Hein?...

SGANARELLE.

C'est là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise! il n'est rien tel que de se satisfaire.
(*à part.*)
La méchante ame!

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.
Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est ceci?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici?

SGANARELLE.

Savois-je que sitôt vous la verriez paroître?

SCENE III.

D. JUAN, ELVIRE, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnoître?
Et puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris;

Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse et l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejetois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux;
Mais un accueil si froid et si plein de surprise
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise:
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait sans rien dire obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, et sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidele,
J'ai mes raisons, madame; et voilà Sganarelle
Qui vous dira pourquoi...

SGANARELLE.

Je le dirai ?... Fort bien!

D. JUAN.

Il sait...

SGANARELLE, *bas.*

Moi?... S'il vous plaît, monsieur, je n'en sais rien.

ELVIRE.

Eh bien! qu'il parle : il faut souffrir tout pour vous plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à madame; il ne faut point se taire.

SGANARELLE, *bas.*

Vous vous moquez, monsieur.

ELVIRE, *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,

Approchez, et voyons ce mystere éclairci...
Quoi! tous deux interdits? Est-ce là pour confondre...

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE, *bas.*

Je n'ai rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je?

SGANARELLE.

Eh bien! allons, tout doux.

Madame...

ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Monsieur...

D. JUAN.

Redoute mon courroux!

SGANARELLE.

Madame, un autre monde...avec quelque autre chose...
Comme les conquérans... Alexandre... est la cause
Qui nous a fait en hâte, et sans vous dire adieu,
Décamper l'un et l'autre, et venir en ce lieu.
(*à D. Juan.*)
Voilà pour vous, monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, don Juan, m'éclaircir ce mystere?

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

ELVIRE.

Ah! que vous savez peu l'art de vous déguiser!
Pour un homme de cour qui doit avec étude
De feindre, de tromper avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même,
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante?
Que si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser?
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter et vous aller attendre?
Que vous me rejoindrez avec l'empressement

Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant?
Et qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame?
Voilà par où du moins vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressemens
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que loin de vos yeux ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.
Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter:
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame, a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,
Je ne puis sans péché demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que pour vous épouser
Moi-même trop long-temps j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre en ma faveur une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris:
Sur ces réflexions un repentir sincere
M'a fait appréhender la céleste colere;
J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,

Et que je ne pouvois en éviter les peines
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chaînes.
N'en doutez point, voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, et pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez-vous, madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,
Et qu'en vous retenant j'attirasse sur nous
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

ELVIRE.

Ah! scélérat! ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et, ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus temps.
Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel dont tu t'oses railler
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE.

Se peut-il qu'il résiste, et que rien ne l'étonne?
Monsieur...

D. JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne;
Mais, madame...

ELVIRE.

Il suffit: je t'ai trop écouté;
En ouïr davantage est une lâcheté;
Et quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler;

Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi
Punira tôt ou tard ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée!

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *à part.*
Il ne dit mot, il rêve, et les yeux sur les siens...
Hélas! si le remords le pouvoit prendre!

D. JUAN.
Viens:
Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise;
Suis-moi.

SGANARELLE.
Le détestable!... A quel maître maudit
Malgré moi si long-temps mon malheur m'asservit!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE! Piarrot, pour les tirer de peine
Tu t'es là rencontré bian à point!

PIERROT.

Oh! morguenne!
Sans nous c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le crois bian.

PIERROT.

Vois-tu?
Il ne s'en falloit pas l'épaisseur d'un fétu;
Tous deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'à matin?

PIERROT.

Aga! quien, sans feintise,
Je te vas tout fin drait conter par le menu
Comme en n'y pensant pas le hasard est venu.

Ils aviont bian besoin d'un œil comme le nôtre
Qui les vît de tout loin; car c'est moi, comm' c'dit l'autre,
Qui les ai le premier avisés. Tanquia don
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jetoit une motte
Tout en batifolant; car, comm' tu sais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne charche qu'où;
Et moi par fois aussi je batifole itou:
En batifolant don j'ai fait l'apercevance
D'un grouillement su gl'ieau, sans voir la différence
De c'qui pouvoit grouiller; ça grouilloit à tous coups,
Et grouillant par secousse alloit comme envars nous.
J'étois embarrassé; c'n'étoit point stratagême,
Et tout comm' je te vois je voyois ça de même
Aussi fixiblement; et pis, tout d'un coup, quian,
Je voyois qu'après ça je ne voyois plus rian.
Eh! Gros-Jean (ç'ai-je fait), c'tapendant que je sommes
A niaiser parmi nous, je pens' que v'la de zommes
Qui nagiônt tout-là-bas!... Bon! (ç'm'a-ti fait) vrament
T'auras de quelque chat vu le trépassement;
T'as la veu' trouble... Oh bian! (ç'ai-je fait) t'as bieau dire,
Je n'ai point la veu' trouble, et c'n'est point jeu pour rire;
C'est là de zommes... Point (ç'm'a-ti fait), c'n'en est pas,
Piarrot: t'as la barlue... Oh! j'ai c' que tu vouras
(C'ai-je fait); mais gageons que j'n'ai point la barlue,
Et qu'ça qu'on voit là-bas (ç'ai-je fait), qui remue,
C'est de zommes, voi-tu, qui nageont vars ici...
Gag' que non (ç'm'a-ti fait)... Oh! morgué! gag' que si,
Dix sous... Oh! (c'm'a-ti fait) je le veux bian, morguienne!
Quian, mets zargent su jeu; v'là le mien. Palsanguienne!

Je n'ai fait aussitôt l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mes dix sou,
Quatre piece tapée, et le restant en double.
Jarnigué! je varrons si j'avons la veu' trouble
(Ç'ai-je fait), les boutant plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin;
Car je sis hasardeux, moi; qu'an m'mette en boutade,
Je vas sans tant d' raisons tout à la débandade.
Je savois bian pourtant c'que j'faisois d'en par-là :
Queuque gniais! enfin don j'non pas plutôt mis, vlà
Que j'voyon tout à plein comm' deux zomm' à la nage
Nous faisian signe; et moi, sans rian dir' davantage,
De prendre les zenjeux : Allon, Gros-Jean, allon
(Ç'ai-je fait), vois-tu pas comm' y nous zappelon?
Y vont s'nayer... Tant mieux (ç'm'a-ti-fait), je m'en gausse!
Y m'an fait pardre. Adon le tirant par la chausse,
J'l'ai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux
J'avons dans une barque avironné tous deux;
Et pis, cahin, caha, j'ons tant fait que je somme
Venus tout contre; et pis j'les avons tirés comme
Ils avriont quasi bu déja pus que de jeu :
Et pis j'les zon cheu nous menés zauprès du feu,
Où je l'zons vus tous deux nus sécher leu zoup'lande;
Et pis il en est v'nu deux autres de leu bande
Qui séquion, vois-tu bian, sauvés tout seuls; et pis
Mathurine est venue à voir leus biaux zhabits;
Et pis il liont conté qu'all' n'étoit pas tant sotte,
Qu'all' avoit du malin dans l'œil : et pis, Charlotte,
V'là tout comm'ça s'est fait, pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glian avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pu mieux fait que tretous?

PIERROT.

C'est le maître,
Queuque bian gros monsieu, des pus gros qui puisse être,
Car il n'a que du d'or par ilà, par ici;
Et ceux qui le sarvont sont des monsieus zaussi.
C'tapandant, si je n'eûme été là, palsanguienne!
Il en tenoit!

CHARLOTTE.

Ardez un peu!

PIERROT.

Jamais, morguienne!
Tout gros monsieu qu'il est, il n'en fût revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, dis, Piarrot, est-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannin! tout devant nous, qui les regardions faire,
Il l'avont r'habillé. Monguieu! combian d'affaire!
J'n'avois vu s'habiller jamais de courtisans,
Ni leu zangingorniaux; je me pardrois dedans:
Pour les z'y faire entrer comme n'an les balotte!
J'étois tout ébobi de voir ça. Quian, Charlotte,
Quand ils sont zabillés, ils vous ont tout à point
De grands cheveux touffus, mais qui ne tenont point
A leu tête; et pis v'là tout d'un coup qui l'y passe;
Ils boutont ça tout comme un bonnet de filasse:
Leu chemise qu'à voir j'étois tout étourdi,
Ant des manche où tous deux j'entrerions tout brandi.

Englieu de haut de chausse ils zant çartaine histoire
(*montrant son genou.*)
Qui ne leu viant que là. J'aurois bian de quoi boire
Si j'avois tout l'argent des lisets de dessus;
Glien a tant, glien a tant qu'an n'an saroit voir pus:
Y n'ant jusqu'au colet, qui n'va point en darrière,
Et qui leu pend devant, bâti d'une magniere
Que je n'te l'sarais dire, et si j'l'ai vu de près:
Il ant au bout des bras d'autres petits colets,
Avec des passemens faits de dentalles blanches,
Qui veniant par le bout, faisant le tour des manches.

CHARLOTTE.

Y faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

Oh! s'y te plaît,
J'ai qu'euqu'chose à te dire....

CHARLOTTE.

Eh bian! dis, qu'est c'que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, y faut qu'avec toi, com'c'dit l'autre,
Je débonde mon cœur: il iroit trop du nôtre,
Quand je sommes pour être à nous deux tout de bon,
Si je n'me plaignois pas.

CHARLOTTE.

Quement! qu'est-qu'yglia don?

PIERROT.

Yglia que franchement tu me chagraines l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où viant?

PIERROT.

Tatigué! tu doi t'être ma femme,
Et tu ne m'aimes pas!

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Non, c'n'est qu'ça; c'tapandant c'est bian assez. Vian ça...

CHARLOTTE.

Monguieu! toujou, Piarrot, tu m'dis la même chose!

PIERROT.

Si j'te la dis toujou, c'est toi qu'en es la cause;
Et si tu me faisois queuquefois autrement,
J'te dirois autre chose.

CHARLOTTE.

Apprends-moi donc quement
Tu vourois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh! je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Est-c'que je n't'aime pas?

PIERROT.

Non; tu fais tout de même
Que si j'navions point fait no zacordaille, et si
J'n'ai rian à me r'procher là-dessus, Dieu marci!
Drès qu'y passe un marcier, tout aussitôt j'tajette
Les pus jolis lacets qui soient dans sa bannette;
Pour t'aller dénicher des marles, j' ne sais zoù,
Tous les jours je m'hasarde à me rompre le cou;
Je fais jouer pour toi le vieilleu zà ta fête;
Et tout ça contre un mur c'est me battre la tête:

J'n'y gagne rian. Vois-tu, ça n'est ni biau ni bon
De n'vouloir pas zaimer les gens qui nou zaimon.

CHARLOTTE.

Monguieu! je t'aime aussi; de quoi te mettre en peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aimes, mais c'est d'une belle déguaine!

CHARLOTTE.

Qu'est-c'don qu'tu veux qu'an fasse?

PIERROT.

Oh! je veux que tout haût
L'an fasse ce qu'an fait pour aimer comme il faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme il faut : pourquoi don qu'tu t'étonne?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est; et toujou zaux parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, an leu fait zen passant
Mill' p'tite singerie. Et sis-je un innocent?
Morgué! je n'veux que voir comm' la grosse Thomasse
Fait zau jeune Robin : all' n'tian jamais en place,
Tant all' n'est zassotée, et drès qu'all' l'voit passer,
All' n'attend point qu'y vienne, all' s'en court l'agacer;
Ly jett' son chapiau bas, et toujou, sans reproche,
Ly fait exprès queuq'niche, ou baille une taloche.
Darnairement encor que su zun escabiau
Y regardoit danser, all' s'en fut bian et biau
Ly tirer de dessous, et l'mit à la renvarse :
Jarny! v'la c'qu'c'est qu'aimer! mais, morgué! l'an mebarse
Quand drait comme un piquet j'vois qu'tu vians te parcher.
Tu n'me dis jamais mot; et j'ai biau t'entincher,
En glieu de m'fair' présent d'un' bonne égratignure,

De m'bailler queuque coup, ou d'voir par avanture
Si j'sis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou comme un' vrai' souche de bois.
T'es trop fraide, vois-tu; ventregué! ça me choque!

CHARLOTTE.

C'est mon ymeur. Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque!
Quand l'an aime les gens l'an en baille toujou
Queuqu'petit' signifiance.

CHARLOTTE.

Oh! charche don par où!
S'tu pense qu'à t'aimer queuqu'autre soit pu prompte,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Eh bian! v'la pas mon compte!
Tatigué! s'tu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit?

PIERROT.

Dis-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça vienra peut-être:
Ne me presse point tant, et laisse faire.

PIERROT.

Eh bian!
Touche donc là, Charlotte, et d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Eh bian ! quian.

PIERROT.

Promets qu'tu tâchera za m'aimer davantage?

CHARLOTTE, *apercevant D. Juan.*

Est-ce là ce monsieu?

PIERROT.

Oui, le v'la.

CHARLOTTE.

Queu dommage

Qu'il eût été nayé! qu'il est genti!

PIERROT.

Je vas

Boire chopaine : aguieu; je ne tarderai pas.

(Il sort.)

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN, *sans voir d'abord Charlotte.*

Il n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle :
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déja par cent douceurs j'ai jeté dans son ame

Des dispositions à bien traiter ma flamme;
On se plaît à m'entendre, et je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-temps à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, je frémis à vous entendre dire :
Quoi! des bras de la mort quand le ciel nous retire,
Au lieu de mériter, par quelque amendement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déja tant de fois... Paix! coquin que vous êtes!
Monsieur sait ce qu'il fait, et vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN, *apercevant Charlotte.*

Ah! que vois-je auprès de nous?

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

D. JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, et condamne
La surprise où me met cette autre paysanne...
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-ci vaut bien l'autre, et mieux.

SGANARELLE, *la regardant.*

Assurément.

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE, *à part.*

Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux

Sous cet habit rustique un chef-d'œuvre des cieux?

CHARLOTTE.

Eh! monsieu!

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieu...

D. JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

D. JUAN.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous sarvir,

Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah! je me sens ravir!

Qu'elle est belle, et qu'au cœur sa vue est dangereuse!

Pour moi...

CHARLOTTE.

Vous me rendez, monsieu, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse d'ouïr dire ici vos vérités?

Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés?

Tournez-vous, s'il vous plaît... Que sa taille est mignonne!

Haussez un peu la tête... Ah! l'aimable personne!

Cette bouche, ces yeux... Ouvrez-les tout-à-fait...

Qu'ils sont beaux! Et vos dents? il n'est rien si parfait!

Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire;

J'en suis charmé!

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire;
Et je ne sais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous! Non, j'ai trop de bonne foi.
(*à Sganarelle.*)
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle, peut-on...

CHARLOTTE.

Fi! monsieu, all' est noire
Tout comm' je ne sais quoi!

D. JUAN.

Laissez-la-moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi: j'n'os'rois vous refuser;
Mais si j'eu su tout ça devant votre arrivée
Exprès aveu du son je m'la serois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh! non pas;
Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas:
Y se nomme Piarrot; c'est ma tante Phlipote
Qui nous fait marier.

D. JUAN.

Quoi! vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme! non,
Il vous faut autre chose, et je crois tout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village.

Pour rompre cet injuste et honteux mariage;
Car enfin je vous aime; et, malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai; mais quoi!
Vos beautés tout-d'un-coup ont triomphé de moi,
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart-d'heure
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Oui?

D. JUAN.

Je meure
S'il est rien de plus vrai!

CHARLOTTE.

Monsieu, je voudrois bian
Que ça fût tout com'ça; car vous n'me dites rian
Qui n'me fasse assez zaize, et j'arois bian envie
De n'vous mécroire point; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savont bian c'que c'est,
Qu'il n'est point de monsieus qui ne soient toujou prêt
A tromper queuque fille, à moins qu'all' n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE, *à part.*

Il n'a garde!

D. JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser.

Voyez-vous! si j'sis pauvre et native au village,
J'ai d'honneur tout autant qu'an en ait à mon âge;
Et pour tout l'or du monde an n'me pourroit tenter,
Si j'pensois qu'en m'aimant l'an me l'voulut ôter.

D. JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi? Ce soupçon m'offense;
Croyez que pour cela j'ai trop de conscience,
Et que si vos appas m'ont su d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme:
J'en donne ma parole; et pour vous, au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouser, moi?

D. JUAN.

Cela vous étonne?
Demandez au témoin que mon amour vous donne;
Il me connoît.

SGANARELLE.

Très fort! Ne craignez rien, allez:
Il vous épousera cent fois si vous voulez;
J'en réponds.

D. JUAN.

Eh bien! donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

CHARLOTTE.

Y faudroit à ma tante en dire un petit mot
Pour qu'all' en fût contente... All' aime bian Piarrot.

D. JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, et m'en rendrai le maître:
Touchez là seulement pour me faire connoître
Que de votre côté vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE, *résistant*.

J'n'en veux que trop; mais vous?

D. JUAN.

Je vous donne ma foi;
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh! monsieu, zattendez qu'j'ons fait le mariage;
Après ça, voyez-vous, je vous baiserai tant
Que vous n'arez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah! me voilà content:
Tout ce que vous voulez je le veux, pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, PIERROT.

PIERROT.

Tout doucement, monsieu! tenez-vous, s'il vous plaît:
Vous pourriez v's'échauffant gagner la purésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il ?

PIERROT.

Oh! jarnie!

J'vous dis qu'vous vous tegniez, et qu'y n'est pas besoin
Qu'vous vegniez courtiser not' femme de si loin.

D. JUAN, *le poussant.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Morgué! je n'hous zémouvons guere
Pour ces pousseu de gens.

CHARLOTTE, *à Pierrot.*

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement! que j'laisse faire? et je ne l'veux pas moi!

D. JUAN.

Ah!...

PIERROT.

Parc'qu'il est monsieu, zil s'en vienra, je croi,
Caresser zà not' barbe ici nos zaccordées :
Pargué! j'en sis d'avis que j'vous l's ayons gardées.
Allez v's'en caresser les vôtres.

D. JUAN, *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hein?...

PIERROT.

Morgué!

Ne v's'avisez pas trop de m'frapper. Jarnigué!
Ventregué! tatigué! voyez un peu la chance
De v'nir battre les gens : c'n'est pas la récompense
Dev's'être allé tantôt sauver d'être nayé.

J'vous devions laisser boire... Il est bian employé!

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh! palsanguienne!
Y m'plaît de me fâcher, et t'es t'une vilaine
D'endurer qu'an t'cageole.

CHARLOTTE.

Y me veut zépouser;
Et tu n'te devrois pas si fort colériser.
C'n'est pas c'que tu pens' da!

PIERROT.

Jarny! tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rian, Piarrot, tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aimes comme y faut, s'ras-tu pas tout joyeux
De m'voir madame?

PIERROT.

Non; j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'n'an pas qu'un autre t'eût, morguenne!

CHARLOTTE.

Lais'moi que je la sois, et n'te mets point zen peine:
Je te ferai cheux nous zapporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsangué! j'n'en porterai jamais,
Quand tu m'enf'rois payer deux fois autant... Acconte;
C'est don com'ça qu'tu fais? Si j'en eusse eu qu'euq'doute,
Je m'srois bian empaché de le tirer de gl'ieau,
Et j'gl'y aurois baillé putôt zun chiufrenieau

D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN.

Hein ?...

PIERROT, *s'éloignant.*

Parsonne

N'me fait peur !

D. JUAN, *s'approchant de lui.*

Attendez; j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT, *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi !

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avons bian vu d'autre!

D. JUAN.

Ouais !

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Monsieur, laissez là

Ce pauvre diable. A quoi peut servir de le battre?
Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.
Va, mon pauvre garçon, va-t'en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'ly veu dire, moi!

D. JUAN, *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot qui se baisse.*

Ah! je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peste soit du maroufle!

D. JUAN.

Voilà ta charité!

PIERROT, *à Charlotte.*

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle;
Et j'm'en vas zà ta tante en lâcher quatre mots.
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN, *à Charlotte.*

A la fin il nous laisse en repos,
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissemens quand vous serez ma femme!
Sera-t-il un bonheur égal au mien?

SGANARELLE.

Ah! ah!
Voici l'autre.

SCENE V.

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu, qu'est-c' donc qu'vous faites-là?
Est c'qu'vous parlez d'amour zà Charlotte?

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Au contraire,

C'est qu'elle m'aime; et moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déja vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce donc qu'vous veut-là Mathurine?

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse; et je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Quoi! Charlotte, est-c' pour rire?

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien:
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-y bien
D'empêcher que Monsieu...

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage?

MATHURINE, *à Charlotte.*

Oh! je n'empêche rian; zy m'a déja...

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

Je gage
Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Je n'pensois pas...

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Vous v'nais zun peu trop tard.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Vous le dites.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Tredame,

Pourquoi me disputer?

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Pisqu' monsieu me veut bian.

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'y veut putôt.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Oh! pourtant j'n'en crais rian.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Y m'a veu la pramiere, et m'l'a dit... qu'y réponde!

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

S'y v's z'a veu la pramière, y m'a veu la seconde,
Et m'veut zépouser.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Bon!...

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Hein? que vous ai-je dit?

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'y zépous'ra... Voyez le bel esprit!

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné? La folle!... je l'admire!

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Si j'n'avons pas raison, le v'la qu'est pour le dire;
Y sait note querelle.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Oui, pisqu'y sait c'qu'en est,
Qu'y nous juge.

CHARLOTTE, *à D. Juan.*

Monsieu, jugez-nous, s'y vous plaît.
La queull' zest parmi nous?...

MATHURINE, *à Charlotte.*

Gageons qu'c'est moi qu'y zaime:
Vous allez voir.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Tant mieux! vous allez voir vous-même.

MATHURINE, *à D. Juan.*

Dites?

CHARLOTTE, *à D. Juan.*

Parlez?

D. JUAN, *à toutes les deux.*

Comment! est-ce pour vous moquer?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage;
J'en demeure d'accord; en faut-il davantage?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont?
Celle à qui je me suis engagé doit peu craindre
Ce que, pour l'étonner, l'autre s'obstine à feindre;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi hait les discours frivoles.
J'ai promis des effets, laissons là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.

(*bas, à Mathurine.*)

Laissez-la se flatter; je n'adore que vous.

(*bas, à Charlotte.*)

Ne la détrompez point; je serai votre époux.

(*bas, à Mathurine.*)

Il n'est charmes si vifs que n'effacent les vôtres.

(*bas, à Charlotte.*)

Quand on a vu vos yeux on n'en peut souffrir d'autres.

(*haut, à toutes les deux.*)

Une affaire me presse, et je cours l'achever.
Adieu: dans un moment je viens vous retrouver.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

C'est moi qui l'y plaît mieux zau moins!

MATHURINE.

Pourtant je pense

Que je l'épouserons.

SGANARELLE, *à toutes deux.*

Je plains votre innocence,

Pauvres jeunes brebis qui, pour trop croire un fou,
Vous-mêmes vous jetez dans la gueule du loup:
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes;
Songez à vos oisons, c'est le plus assuré.

SCENE VII.

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN, *à part.*

D'où vient que Sganarelle est ici demeuré?

SGANARELLE.

Mon maître n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite
Fadaise : il ne promet que pour aller plus vîte;
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper;
Il en épouse autant qu'il en peut attraper;
Et...

(*apercevant D. Juan qui l'écoute.*)

Cela n'est pas vrai; si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire,
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, et que s'il dit qu'il aime...
Ah! tenez, le voilà : sachez-le de lui-même.

D. JUAN.

Oui.

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Le monde est si plein, monsieur, de médisans,
Que, comme on parle mal, sur-tout des courtisans,
Je leur faisois entendre à toutes deux, pour cause,
Que si quelqu'un de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire, et que de suborneur...

D. JUAN.

Sganarelle!...

SGANARELLE, *aux deux jeunes paysannes.*

Oui, mon maître est un homme d'honneur;
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon!...

SGANARELLE, *aux deux jeunes paysannes.*

Ce seront des bêtes
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VIII.

D. JUAN, CHARLOTTE, LA RAMEE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, *à D. Juan.*

Je viens vous avertir, monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, sauvons-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

LA RAMÉE, *bas.*

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous prendre:
Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit.
Songez à vous.

(il sort.)

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

Pourquoi s'aller perdre à crédit?
Tirons-nous promptement, monsieur.

D. JUAN.

Adieu les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE.

C'est zà moi qu'y promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh! c'est zà moi.

SCENE IX.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Il faut céder; la force est une étrange loi.
Viens. Pour ne risquer rien usons de stratagême;
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, monsieur?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. Comment! sous vos habits
M'aller faire tuer?

D. JUAN.

Tu mets la chose au pis.
Mais, dis-moi, lâche! dis, quand cela devroit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour son maître?

(il sort.)

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire! Oh! ciel! fais qu'aujourd'hui
Sganarelle, en fuyant, ne soit pas pris pour lui!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos;
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un et l'autre,
Et bien mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous le vôtre:
J'en regardois le risque avec quelque souci;
Tout franc, il me choquoit.

D. JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage:
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur par-tout où je me montre;
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater :
Déja six paysans, autant de paysannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu?

SGANARELLE.

Moi?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte
J'ai soutenu l'honneur, et raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, *et cætera*,
Tout par drachme; et le mal aille comme il pourra,
Que m'importe?

D. JUAN.

Fort bien! ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,

Par hasard, car enfin quelquefois que sait-on,
Mes malades venoient à guérir?

D. JUAN.

Pourquoi non?
Les autres médecins, que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent?
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as?
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en persuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art
Ce qu'avec la nature aura fait le hasard.

SGANARELLE.

Oh! jusqu'où vous poussez votre humeur libertine!
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi!
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi?
La casse, le séné, ni le vin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou!

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur: songez-vous bien quel bruit depuis un temps
Fait le vin émétique?

D. JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules :
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules;
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenans...

D. JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien;
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

Eh bien?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique; il en prend pour leur plaire :
Soudain...

D. JUAN.

Le grand miracle! il réchappe?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir!

SGANARELLE.

Comment! depuis six jours il ne pouvoit mourir;
Et dès qu'il en a pris le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais remede avoir plus d'efficace?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit;
Et si, sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie:
Que croyez-vous?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon! parlons doucement et sans nous échauffer:
Le ciel...

D. JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est fort bien dit! L'enfer...

D. JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux, votre réponse est claire:
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié:
Temps perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris: je sais à peine lire,

Et j'ai de l'ignorance à fond; mais franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois comprendre
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve, et ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit?
Se sont-ils faits tout seuls? cette masse de pierre
Qui s'éleve en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce ciel planté là-haut, est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même? Et vous, seriez-vous là
Sans votre pere, à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre? Ainsi de pere en pere
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait
Ce premier? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre; cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh! dame,
Parlez à votre tour comme les autres font:
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt;
Vous vous taisez exprès, et c'est belle malice.

D. JUAN.

Ton raisonnement charme, et j'attends qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, et qu'on y voit
Certains ingrédiens que plus on les contemple,
Moins on peut expliquer. D'où vient que... par exemple,
N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête... là... j'aie un je ne sais quoi
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,
Je pense s'il le faut cent différentes choses,

Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sais quoi fait mouvoir dans mon corps?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere,
Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere...

D. JUAN, *voyant paroître Léonor.*

Ah! Sganarelle, vois; peut-on sans s'étonner...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, monsieur, pour raisonner:
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment?

D. JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déja l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder?
Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage
La plus belle personne...

LÉONOR.

Oh! point, monsieur.

D. JUAN.

Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus?

SGANARELLE, *bas.*

C'est comme il vous les faut.

LÉONOR.

Quatorze ans? Je les eus

Le dernier de juillet.

SGANARELLE, *à part.*

O ma pauvre innocente!

D. JUAN.

Mais que cherchiez-vous là ?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tante.

C'est pour faire un remede; elle en prend très souvent.

D. JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort savant?

Monsieur est médecin.

LÉONOR.

Ce seroit là sa joie.

SGANARELLE.

Où son mal lui tient-il? Est-ce à la rate, au foie?

LÉONOR.

Sous des arbres assise elle prend l'air là-bas:

Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.

Eh! ne nous pressons pas.

(*à Sganarelle.*)

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse!

LÉONOR.

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. JUAN.

Ah! quel meurtre! et d'où vient? Est-ce que vous avez

Tant de vocation ?

LÉONOR.

Pas trop; mais vous savez
Qu'on menace une fille, et qu'il faut sans murmure...

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous?
Elle se moque: allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde;
Monsieur le médecin s'y connoît; et je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *tâtant le pouls de Léonor.*

Voyons... Le cas n'est point douteux:
Mariez-vous; il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon il vous viendra mal encombre.

LÉONOR.

Ah! je tremble!
Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal
Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux...

LÉONOR.

Je suis morte!

SGANARELLE.

Mais sur-tout qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.

Il n'importe,

On ne laissera pas de m'y mettre.

D. JUAN.

Et pourquoi?

LÉONOR.

A cause de ma sœur qu'on aime plus que moi:
On la mariera mieux quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.

Vous êtes pour cela trop aimable et trop belle:
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur;
Et dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser: en serez-vous contente?

LÉONOR.

Eh! mon dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante:
Sitôt que du couvent elle voit que je ris
Deux soufflets me sont sûrs; et ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler du mariage.

D. JUAN.

Eh bien! marions-nous en secret: je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE, *à Léonor.*

Et par un bon contrat:

Ce n'est point à demi que monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;
Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,

Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'est un acte inhumain dont je me rends coupable
Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable.
Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse! Attendez tout de lui.

LÉONOR.

Si j'osois m'assurer....

SGANARELLE.

C'est une bagatelle
Que ce qu'il vous promet: sa bonté naturelle
Va si loin qu'il est prêt, pour faire treve aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

Ah! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah! ciel! toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos lois!...
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix,
J'en suis trop convaincu : je vous connois à peine,
Et tout-à-coup je cede à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai; car ma tante, et la peur
Que me fait le couvent...

D. JUAN.

Ah! connoissez mon cœur :
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable?

Que le ciel...

LÉONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

D. JUAN.

Eh bien?

LÉONOR.

Mais pour nous marier sans que l'on n'en sût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire
Signer le mariage; et quand tout seroit fait
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh! ma tante et ma sœur seront bien en colere;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus:
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus:
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux; enfin soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi:
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

LÉONOR.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes

Qui veut qu'on me marie, et qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire :
Si nous allions chez elle ?

D. JUAN.

Eh bien! il le faut faire:
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais quoi! seule avec vous ?

D. JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux :
Est-ce un scrupule à faire après la foi promise?

LÉONOR.

Pas trop; mais j'ai toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener ?

LÉONOR.

Par ici...
Mais par malheur...

D. JUAN.

Comment?

LÉONOR.

Ma tante que voici...

D. JUAN.

Le fâcheux contre-temps! Qui diable nous l'amene?

SGANARELLE.

Ma foi, c'en étoit fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine!

LÉONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre ici ce soir:
Je m'y rendrai.

SCENE III.

D. JUAN, THERESE, LEONOR, SGANARELLE.

THÉRESE.

Vraiment, j'aime assez à vous voir,
Impudente! il vous faut parler avec des hommes!

SGANARELLE.

Vous ne savez pas bien, madame, qui nous sommes.

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin?
Ce monsieur-là m'a dit qu'il étoit médecin,
Et je lui demandois si, pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme
Qui, posé lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussitôt la respiration.

THÉRESE.

Eh! mon dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles;

Leurs remedes me sont remedes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins;
Mais pour moi, qui vais droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux; et je voudrois, madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas:
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THÉRESE.

Hélas! que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment; mais ma parole est sûre:
Demandez à monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté, qui toujours s'élevoit;
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit, tous les ans, dix fois à l'agonie:
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez: le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

THÉRESE.

Son teint est frais sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Ça, voyons votre pouls... il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THÉRESE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Votre langue? Elle n'est pas tant sotte...
En dessous, levez-la... l'asthme y paroît marqué.

Ah ! si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

THÉRESE.

Où donc l'applique-t-on ?

SGANARELLE, *lui parlant de maniere à l'empêcher de voir D. Juan et Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est le plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté ;
Car, selon que d'abord la chaleur restreingente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or, est-il que le chaud ne vient jamais du froid :
Par conséquent, sitôt que dans une famille
Vous voyez que le mal prend cours...

THÉRESE, *à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE.

Ne différez jamais...

D. JUAN, *bas, à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR, *bas.*

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure ?

THÉRESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici
Prenez, dans un œuf frais, de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne:
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THÉRESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
(*à Léonor.*)
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.
(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous, monsieur?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante.

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là fort à propos,
Pour amuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon?

SGANARELLE.

Laissez faire.
J'ai servi quelque temps chez un apothicaire;

S'il faut jaser encor je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné?

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, et doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi! monsieur, vous l'y viendrez attendre?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de là, vous, l'épouseur banal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme?

SGANARELLE.

Quel diable de métier! toujours femme sur femme?

D. JUAN.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, et vous en prenez trente!

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder:
Le grand nombre, en ce cas, pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

(*entendant du bruit en dehors.*)
Pourquoi? Vous en feriez un sérail... Mais je tremble.
Quel cliquetis, monsieur! Ah!

D. JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul!... Il faut le secourir.

SCENE V.

SGANARELLE.

Voilà l'humeur de l'homme... Où s'en va-t-il courir?
S'aller faire échiner, sans qu'il soit nécessaire...
Quels grands coups il allonge! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher :
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE VI.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. CARLOS.

Ces voleurs, par leur fuite, ont assez fait connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours.
Ainsi, monsieur, souffrez que pour vous rendre grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
Etoit plutôt devoir que générosité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'étois par malheur écarté de ma suite :

Ils m'ont rencontré seul; et mon cheval tué
A leur infâme audace a fort contribué.
Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous: souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur, qu'au couvent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un don Juan Giron est l'auteur de l'injure:
Il a pris cette route, au moins on m'en assure;
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu;

Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent;
Et par ses actions, telles qu'elles paroissent,
Je crois, sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire;
Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je sais ce que se doit un si juste courroux;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles.
Si d'aimer don Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher.
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire?

D. JUAN.

Il est homme de cœur;
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure et le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés;
Mais je vous avouerai que, vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici
Que, s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire!
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, et qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis!

SCENE VII.

D. JUAN, D. CARLOS, ALONSE.

ALONSE, *à un valet, en dehors.*

Fais boire nos chevaux, et que l'on nous attende...
Par où donc... Mais, ô ciel! que ma surprise est grande!

D. CARLOS, *à Alonse.*

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
Don Juan.

D. CARLOS.

Don Juan?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre:
Je suis ce don Juan, dont le trépas juré....

ALONSE, *à D. Carlos.*

Voulez-vous?...

D. CARLOS, *à Alonse.*

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, et je lui dois la vie
Qui, par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
Don Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par là du reste; et si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers vous je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire:
Il en est de sanglans, il en est de plus doux;
Voyez-les, consultez: le choix dépend de vous;
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par don Juan s'efface;
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu;
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi! Monsieur...

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

(*Il sort avec Alonse.*)

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Hola ! ho ! Sganarelle !

SGANARELLE, *derriere le théâtre.*

Qui va là ?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah ! c'est vous ?

D. JUAN.

Coquin ! quand je me bats tu te sauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, monsieur, ici près, d'où j'arrive.
Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté !
D'un voile honnête au moins couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie ;
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere! Tout de bon?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble;
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu sais pour le secret les détours que je prends:
A ne point éclater toutes je les engage;
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, et tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, monsieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud!

SGANARELLE.

Je vous entends; il seroit plus honnête,
Pour vous mieux ennoblir, qu'on vous coupât la tête;
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN, *voyant un tombeau sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici?

SGANARELLE.

Bon! et c'est le tombeau
Où votre Commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grace à vous, gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité?
Laissons-le là, monsieur; aussi-bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et, s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah! que ce marbre est beau! ne lui déplaise,
Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle et sotte vanité:
Un homme en son vivant se sera contenté
D'un bâtiment fort simple; et le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, et comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu! le voilà bien en empereur romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense à la retraite:

Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.
Un mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais!... Que faut-il que je dise?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE, *à part.*

Je ris de ma sottise;
(*à la statue.*)
Mais mon maître le veut... Monsieur le Commandeur,
Don Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal : y viendrez-vous?
(*la statue baisse la tête, et Sganarelle, tombant sur les genoux, s'écrie :*)

A l'aide!

D. JUAN.

Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc?

SGANARELLE.

Je suis mort sans remede.

La statue...

D. JUAN.

Eh bien! quoi? Que veux-tu dire?

SGANARELLE.

Hélas!

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, et je vous dis, monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Eh bien?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abattue:

Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai;
Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud! puisqu'il faut que j'en rie;
Viens être convaincu de ta poltronnerie:
(à la statue.)
Prends garde... Commandeur, te rendras-tu chez moi?
Je t'attends à dîner.
(la statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi!
Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire:
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. JUAN, *après un moment de silence.*
Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons: je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, *dans son premier habit de valet.*

D. JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle;
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur :
La vue en est troublée, et je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoi! là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà
Tous deux nous avons vu, vous le démentez! Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que, pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute: s'il t'échappe un seul mot davantage,

Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde :
M'entends-tu, dis?

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde;
Vous vous expliquez net : c'est là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne sait ce que c'est;
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout : rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siege.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE, *à la Violette.*

Va savoir quand monsieur dînera;
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'est monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah! que cette visite étoit peu nécessaire!
Quels contes de nouveau me vient-il débiter?
Qu'il a de temps à perdre!

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Ma présence vous choque, et je vois que sans peine
Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne :
Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah! que d'aveuglement quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous;
Quand, sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens désirs ne le laissent pas faire;
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir!
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie :
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie;
Et ce fils que j'obtiens est le tourment affreux
De mes jours que par lui je croyois rendre heureux!...
De quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions;
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du prince pour vous les graces nécessaires
Ont épuisé déja tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?

Ah! fils! indigne fils! quelle est votre bassesse
D'avoir de vos aïeux démenti la noblesse!
D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable?
Non, non, de nos aïeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire:
L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être, à les imiter, attachés, prompts, ardens,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros, que nos histoires louent,
Vous descendez en vain lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait, et d'illustre et de grand,
N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte;
Et c'est comme un flambeau qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu doit en être l'arbitre;

Qu'il n'est point de grands noms qui sans elle obscurcis...

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent! J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, et tu n'en fais que rire.
C'est trop; si jusqu'ici dans mon cœur malgré moi
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe : aussi-bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du ciel les justes châtimens.
J'en mourrai; mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guere...
Ah! que sur ce jargon, qu'à toute heure j'entends,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-temps.

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Eh !...

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute,
Vous avez très grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur et tant d'honnêteté :
Le chassant au milieu de sa sotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?
Un pere contre un fils faire l'entreprenant!
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener, dans le monde, une louable vie!
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang,
Il ne devroit rien faire indigne de son rang!
Les beaux enseignemens! c'est bien ce que doit suivre
Un homme tel que vous, qui sait comme il faut vivre;
De votre patience on se doit étonner :
Pour moi je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, monsieur.

D. JUAN.

Qui?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme,

Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste! un créancier assomme.
De quoi s'avise-t-il d'être si diligent
A venir chez les gens demander de l'argent?
Que ne lui disois-tu que monsieur dîne en ville?

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile!
Malgré ce que j'ai dit, il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Eh bien! jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN, *à la Violette.*

Non; fais qu'il entre, au contraire:
Je ne tarderai pas long-temps à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire celer:
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Bonjour, monsieur Dimanche; eh! que ce m'est de joie
De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.

J'ai bien grondé mes gens qui sans doute ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord.
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne;
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne,
Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins! voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul! Oh! je leur veux apprendre
A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment!
Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
Dire à monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colere;
Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire...
J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.

(*à Sganarelle.*)

Ça, pour monsieur Dimanche un siege promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout! que je l'endure!

Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

D. JUAN.

(*à Sganarelle.*) (*à M. Dimanche.*)
Apportez... Je vous aime, et je vous vois d'un œil...
(*à Sganarelle.*)
Otez-moi ce pliant, et donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, monsieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore:
Au point que je vous aime et que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur...

D. JUAN.

Je le veux.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire...
J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. JUAN.

Non ; si vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE.

C'est pour vous obéir... Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu! monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois
Que je ne l'avois fait... Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche :
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, monsieur...

D. JUAN.

Et madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci...
Je viens vous...

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le souci :
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante...

J'étois...

D. JUAN.

Qu'elle a tout lieu d'avoir l'ame contente !
Que ses enfans sont beaux ! La petite Louison,
Hein ?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, monsieur, de la maison...
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime !
Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur ; on en est étourdi tout le jour...
Je venois...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien pour ne pouvoir se taire !
Mord-il toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir :
C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir ;
Et quand il ne voit pas notre petite fille...

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tous l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh! je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie:
Touchez, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu, là?

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu! je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus... Je...

D. JUAN.

Pour votre service
Il n'est rien qu'avec joie en tout temps je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi. Mais enfin, s'il vous plaît,
Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt,
Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace...
Mais...

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous...

D. JUAN.

Monsieur Dimanche, oh ça! de bonne foi,
Vous n'avez point dîné? Dînez avecque moi:
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, monsieur; une affaire
Me rappelle chez nous et m'y rend nécessaire.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Vîte, allons, ma caleche.

M. DIMANCHE.

Ah! c'est trop de moitié.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, monsieur.

D. JUAN, *à M. Dimanche.*

Vous n'irez point à pié.

M. DIMANCHE.

Monsieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La résistance est vaine;
Vous m'êtes venu voir: je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois là...

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le suis, et votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur...

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas,
Que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah! je ne le vaux pas...
Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc : c'est d'une amitié pure
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers et contre tous
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus que je ne sais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,
Quand on parle de vous il ne faut que l'entendre;
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nasade, ou des coups de bâton;
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle...
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien:
Vous en dût-il vingt mille, il vous les paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.

Fi! parler de cela! n'avez-vous point de honte?

M. DIMANCHE.

Comment?

SGANARELLE.

Ne sais-je pas que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent?

SGANARELLE.

Eh bien! je dois: qui doit s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE, *le poussant du côté de la porte.*

Ah!

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE.

Bon!

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi!

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE, *le mettant dehors.*

Fi! vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment!

D. JUAN.

N'ai-je pas...

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent:
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent?

D. JUAN.

Qu'on sache si bientôt le dîner sera prêt.

SCENE IX.

D. JUAN, ELVIRE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quoi! vous encor, madame? En deux mots, s'il vous plaît:
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur; mais perdez cette crainte:

Je ne viens pas ici pleine de ce courroux
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possede :
On m'a tout éclairci ; c'est un mal sans remede,
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les lois je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que, ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous,
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré:
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Tu pleures, je croi?
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
Prêt à choir dans l'abyme où je vous vois courir.
Oui, don Juan, je sais par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux,
Que, las de vous attendre, il tient la foudre prête
Qui depuis si long-temps menace votre tête;
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir;
Et que, pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

SGANARELLE.

Monsieur!

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement:
Ma retraite est conclue, et c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse.
Heureuse, si je puis par son austérité
Obtenir le pardon de ma crédulité!
Mais, dans cette retraite où l'on meurt à soi-même,
J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres feux donner l'empressement,

Devînt, par un revers aux méchans redoutable,
Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encore un coup...

ELVIRE.

De grace, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes:
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes;
Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
Au crime, en ma faveur, daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE, *à part.*

La pauvre femme!

ELVIRE.

Enfin si le faux nom d'époux
M'a fait tout oublier pour vivre tout à vous,
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable:
Examinez la peine infaillible au coupable;
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous vos desirs tendent,

Et ce que de nouveau mes larmes vous demandent.
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais put vous intéresser.
Après cette priere, adieu : je me retire;
Songez à vous : c'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame; avecque moi demeurez quelques jours;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme!...
Je vous ai découvert de grandes vérités,
Don Juan; craignez tout, si vous n'en profitez.

SCENE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

La laisser partir sans...

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien!

D. JUAN.

Pourquoi me regarder?
Va, va; je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi! n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, et puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage;
Mais la mort...

D. JUAN.

Hein?

SGANARELLE, *appelant.*

Qu'on serve! Ah! bon, monsieur: courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.

SCENE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE *et plusieurs autres domestiques qui apportent le dîner.*

(*Sganarelle prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.*)

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Quelle enflure est-ce là? Parle, dis, qu'as-tu?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre... Sa joue est toute contrefaite.
(à la Violette.)
C'est une fluxion... Qu'on cherche une lancette:
Le pauvre garçon! Vîte, il faut le secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir:
Qu'on le perce, il est mûr... Ah! coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi! sans chercher de défaites,
Je voulois voir, monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût: le dernier
L'étoit en diable! aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire:
Fais-toi donner un siege, et mange avecque moi;
Aussi-bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE.

Volontiers: j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content. De votre grace,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner; ainsi
J'ai l'appétit, monsieur, bien ouvert, Dieu merci!

D. JUAN.

Je le vois...

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente...
Tâtez-moi de cela, la sauce est excellente:
Si j'avois ce chapon, je le menerois loin!
(à la Violette qui lui veut donner une assiette.)
Tout doux! petit compere, il n'en est pas besoin:
Rengaînez. Vertubleu! pour lever les assiettes
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, monsieur Picard, treve de compliment:
Je n'ai pas encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, monsieur. Laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ici?

D. JUAN, *à un des domestiques.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même...
(il va à la porte, et revient tout effrayé.)
Ah! monsieur!

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême?

SGANARELLE, *imitant la statue.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Je suis mort!

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer?

SGANARELLE, *imitant encore.*

Du faiseur de... tantôt vous pensiez vous moquer?
Avancez; il est là : c'est lui qui vous demande.

D. JUAN, *se levant.*

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende!

D. JUAN.

Quoi! d'un rien ton courage est si-tôt abattu!

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, LA VIOLETTE, DOMESTIQUES.

D. JUAN.

(*aux domestiques.*) (*à la statue.*)
Une chaise, un couvert... Je te suis redevable
(*à Sganarelle.*)
D'être si ponctuel... Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, et je n'ai plus de faim.

D. JUAN, *à la statue.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
(*à la statue.*)
A boire... A ta santé, Commandeur... Sganarelle,
Je te la porte... Allons, qu'on lui donne du vin...
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Chante; le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE, *à D. Juan.*

Laisse-le s'en défendre.
C'en est assez : je suis content de ton repas;
Le temps fuit, la mort vient, et tu n'y penses pas.

D. JUAN.

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons; une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard;
Mais, puisque tu veux bien en courir le hasard,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir : auras-tu ce courage?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle et moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi? non pas!

D. JUAN.

Poltron!

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE, *à D. Juan.*

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attends.

SCENE XIII.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

DOMESTIQUES.

SGANARELLE, *à part.*

Misérable!

Où me veut-il mener?

D. JUAN.

J'irai, fût-ce le diable!

Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Ne m'abusez-vous point, et seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long-temps inflexible,
Si long-temps en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné?
Qu'un pareil changement me va causer de joie!
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé?

D. JUAN.

Oui, monsieur; ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs.
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, et dessillé mes yeux;

Et je vois, par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis et m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-temps me souffrir,
Comme cent et cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour, qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû;
Il l'attend, et ne veut que ce cœur infidele,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle;
Enfin, et vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens me voilà revenu.
Plus de remise; il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface, en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, monsieur, à vos bontés,
Si, dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage
Qui, me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere

Prêt, au moindre remords, à calmer sa colere!
Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez: je ne m'en souviens plus.
Tout vous porte à gagner cette grande victoire;
L'intérêt du salut, celui de votre gloire :
Combattez, et sur-tout ne vous relâchez pas.
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire
Où, dès hier, ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour;
Mon carrosse m'attend à ce premier détour:
Venez.

D. JUAN.

Non; aujourd'hui, souffrez-moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage:
C'est là que, retiré, loin du monde et du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit;
Ma peine y finira. Tout ce qui m'en peut faire,
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prèter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter :
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent:
Je paierai tout, mon fils, et prétends de mon bien
Vous donner...

D. JUAN.

Ah! pour moi je ne demande rien :
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

D. LOUIS.

O consolations ! douceurs inespérées !
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis !
Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils ;
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle...
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu : prenez courage ; et si vous persistez,
N'attendez plus que joie et que prospérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

Monsieur...

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Ah !

D. JUAN.

Comment, tu pleures ?

SGANARELLE.

C'est de joie
De vous voir embrasser enfin la bonne voie.
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.
Ah ! quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement, vous meniez une diable de vie ;
Mais à tout pécheur grace : il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous devez aller ?

D. JUAN.

Hein?

SGANARELLE.

Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage?

D. JUAN.

Peste soit du benêt avec son hermitage!

SGANARELLE.

Pourquoi? Frere Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu! tu me ravis. Quoi! tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere?

SGANARELLE.

Comment! vous ne... Monsieur, c'est... Où donc allons-nous?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous:
Voici l'heure, et j'y vais; c'est là mon hermitage.

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire... Ah! j'enrage!

D. JUAN.

Elle est jolie! oui.

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin.

D. JUAN.

Elle m'a touché l'ame; et s'il étoit besoin,
Pour ne la manquer pas j'irois jusques à Rome.

SGANARELLE, *à part.*

Belle conversion! Ah! quel homme! quel homme!
(*haut.*)
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

D. JUAN.

En tout cas
Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue;
C'est où du Commandeur on a mis la statue:
Il nous a conviés à souper; on verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort tué par vous?

D. JUAN.

N'importe;
J'ai promis : sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient, et se laisse emmener?

D. JUAN.

Oh! ma foi, la Statue ira se promener :
Je préfere à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une Statue et mouvante et parlante,
N'est-ce pas...

D. JUAN.

Il est vrai, c'est quelque chose. En vain
Je ferois là-dessus un jugement certain :
Pour ne s'y point méprendre il en faut voir la suite.
Cependant si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,

C'est un pur stratagême, un ressort nécessaire
Par où ma politique, éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras
Dont sans lui mes amis ne me tireroient pas:
Si l'on m'en inquiete il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déja ma premiere grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager?

SGANARELLE.

Mais, n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie?

D. JUAN.

Il est des gens de bien et vraiment vertueux:
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites
Qui ne se contrefont que pour en profiter;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

SGANARELLE, *à part.*

Ah! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'est rien si commode,
Vois-tu? L'hypocrisie est un vice à la mode,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Surtout ce qu'à jouer il est de personnages
Celui d'homme de bien a de grands avantages:
C'est un air grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est que faux zele,

L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle ;
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piege;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilege
Qui, sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas :
Quiconque en blesse l'un les a tous sur les bras;
Et ceux même qu'on sait que le ciel seul occupe,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe:
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr s'ils l'ont vu grimacer.
Ah! combien j'en connois qui, par ce stratagême,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes!
On a beau les connoître et savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont;
Toujours même crédit: un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, des baissemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont pour tout rajuster d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires
Je veux de mes censeurs duper les plus séveres.
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour;

J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts :
Et sans me remuer je verrai la cabale
Me placer hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement.
Des actions d'autrui je serai le critique,
Médirai saintement, et d'un ton pacifique
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grace;
Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haine irréconciliable;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je serai le vengeur;
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai de mon cœur la malice infidele;
Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siecle où nous sommes,
Profiter sagement des foiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontens,
Se doit accommoder aux vices de son temps.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? C'en est fait, monsieur, et je le quitte:
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite;
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise:
« Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise. »
Et, comme dit fort bien, en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé que je ne connois pas:
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple...
La branche est attachée à l'arbre qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit...
Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite...
Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vîte...
La mort est une loi d'un usage important...
Qui peut vivre sans loi vit en brute; et partant
Ramassez. Ce sont là preuves indubitables
Qui font que vous irez, monsieur, à tous les diables.

D. JUAN.

Le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas:
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN, *apercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous?

SCENE III.

D. JUAN, LEONOR, PASCALE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Que de joie! Ah! ma belle,
Vous voilà? je tremblois que par quelque embarras
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh! point... Mais n'est-ce pas
Monsieur le médecin que je vois là?

D. JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit; mais c'est par stratagême,
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les médecins de tout temps déchaîné:
Il n'en veut voir aucun; et monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déja l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE, *gravement.*

A-t-elle éternué?

LÉONOR.

Je ne sais, car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh! je crois bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah! si vous saviez, elle m'aime...

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, et ma joie est extrême
Que quand je vous épouse elle soit caution...

PASCALE.

Vous faites là, monsieur, une bonne action:
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié!

D. JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte en m'épousant de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur...

D. JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin traitez-la doucement:
Vous en aurez, monsieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le crois... Mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage:
Je veux le faire en forme et qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Eh! vous n'y perdrez pas; ma fille a de bon bien:
Quand son pere mourut il avoit des pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons point le temps à des paroles.
Allons, venez, ma belle... Ah! que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE, *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper; gardez qu'il ne l'emmene:
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE, *bas.*

A plus d'une douzaine....

(haut, se voyant observé par D. Juan.)

Ah! l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN.

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, *bas à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE, *à D. Juan.*

Où donc nous menez-vous?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin;
Monsieur le médecin et vous devez suffire.

LÉONOR, *à Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire:
Quand ils auront signé tous deux avecque nous
Que je vous prends pour femme, et vous, moi pour époux,
C'est comme si...

PASCALE.

Non, non, sa cousine y doit être.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Fort bien!

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien; peut-être elle voudroit parler.

D. JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrete,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu! tout comme ailleurs chez elle, sans éclat,
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE, *à Pascale.*

Pourquoi vous défier? monsieur a-t-il la mine
(*bas.*)
D'être fourbe? Voyez... Ferme chez la cousine.

D. JUAN, *à Léonor, l'emmenant.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller:
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire!

D. JUAN, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble; il faut la laisser dire.

SCENE IV.

D. JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, LEONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

Arrête, don Juan.

LÉONOR.

Ah! qu'est-ce que je voi?
Sauvons-nous vîte, hélas!
(*Elle sort avec Pascale.*)

SCENE V.

D. JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE.

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle, attendez-moi:

Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup demeure:

Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma derniere heure!

C'en est fait.

D. JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,

Madame la Statue, ayez pitié de nous!

LA STATUE, *à D. Juan.*

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte;

On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vîte:

L'arrêt en est donné, tu touches au moment

Où le ciel va punir ton endurcissement.

Tremble!

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable;

Je ne sais ce que c'est que trembler.

SGANARELLE, *à part.*

Détestable!

LA STATUE.

Je t'ai dit dès tantôt que tu ne songeois pas

Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas:

Au lieu d'y réfléchir tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abyme sur abyme.
Après avoir en vain si long-temps attendu,
Le ciel se lasse : prends; voilà ce qui t'est dû.
(La Statue embrasse D. Juan, et un moment après tous les deux sont abymés.)

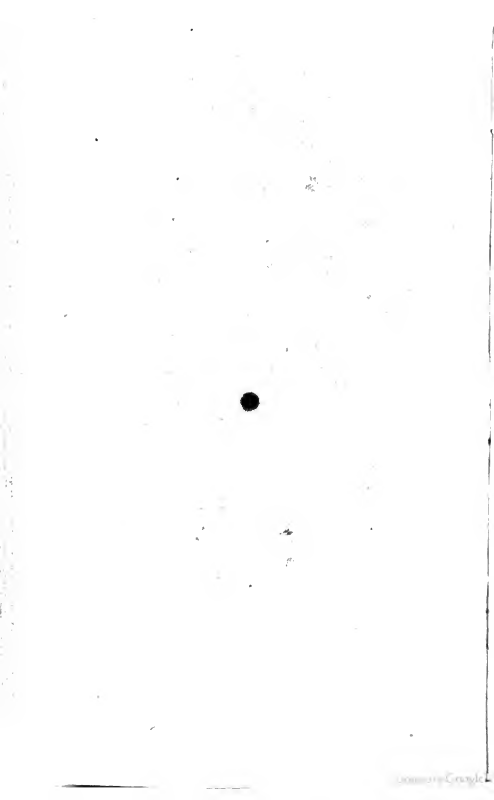
D. JUAN, *en entrant dans l'abyme.*

Je brûle, et c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel!

SGANARELLE.

Il est englouti! Je cours me rendre hermite.
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats :
Malheur à qui le voit, et n'en profite pas!

FIN DU FESTIN DE PIERRE.



EXAMEN

DU FESTIN DE PIERRE.

Ce sujet est celui qui a été traité le plus souvent à la naissance de notre théâtre. Il réussit également en Espagne, en Italie et en France. Ceux qui ont été étonnés de ce succès n'ont pas remarqué que cette fable étoit alors très dramatique. L'espece de merveilleux qui y regne se rapportoit aux idées du temps : la peinture d'un caractere aussi dépravé que celui de don Juan inspiroit presque de la terreur; les femmes qui cedent à ses séductions offroient une grande leçon à la crédulité de leur sexe, et la punition terrible du principal personnage laissoit une profonde impression dans l'ame des spectateurs. Lorsqu'à une époque plus éclairée, Moliere arrangea ce sujet pour son théâtre, il dut sentir que le dénouement perdroit beaucoup du côté dramatique et du côté moral; mais la tradition de la statue du Commandeur étoit consacrée : il étoit devenu impossible d'y rien changer; et ce grand poëte, obligé de multiplier les nouveautés, se conforma sans doute, malgré lui, aux combinaisons de ses prédécesseurs.

Après la mort de Moliere, le Festin de Pierre ne se soutint pas au théâtre comme ses autres pieces. C'étoit la premiere grande comédie que l'auteur eût écrite en prose; il étoit alors reçu que toute piece en cinq actes devoit être en vers. Cette opinion, en rendant la pratique de l'art plus difficile, avoit l'avantage de restreindre le nombre des auteurs dramatiques médiocres : Moliere prouva qu'il ne falloit pas l'adopter dans toute sa rigueur. Il est, dans la

comédie, un genre de naturel qui s'affoibliroit par la versification; tel est celui qu'on admire dans l'Avare et dans le Malade imaginaire; son effet tient à une vérité d'expressions qui disparoîtroit dans les vers. Il est un autre genre que la poésie anime par son coloris, et rend plus piquant par sa précision; c'est celui où les caractères se développent plutôt par des détails que par des actions, où les narrations reviennent souvent : le Misanthrope, le Tartuffe, l'Ecole des Femmes, et les Femmes Savantes, sont de ce genre.

On crut que le Festin de Pierre, rempli de détails et de récits, perdoit à être écrit en prose, et l'on pensa que la poésie donneroit aux idées et aux tableaux une rapidité et un coloris qui paroissoient leur manquer. Ce fut cette raison qui décida la veuve de Moliere à prier Thomas Corneille de mettre cette comédie en vers : l'espoir qu'elle avoit conçu fut pleinement justifié, et la piece, depuis cette époque, est constamment restée en possession de la scene. Thomas Corneille ne se permit que des changemens très légers; il ajouta le rôle de la jeune Léonor qui vient cueillir des plantes pour sa tante malade, et supprima plusieurs détails inutiles dans la sixieme scene du troisieme acte. Nous pensons que le rôle de Léonor étoit nécessaire : don Juan, dans la piece de Moliere, ne séduit que des paysannes; il falloit lui faire faire une conquête plus relevée : d'ailleurs cet épisode donne du mouvement au troisieme acte qui étoit un peu triste. Le style poétique est plus constamment soutenu dans cette piece que dans les autres comédies de Thomas Corneille : le poëte paroît avoir été inspiré par son modele. Quand on pense à la difficulté de mettre de la prose en bons vers, on est étonné de tant d'élégance et de facilité. Pour donner une idée de la maniere dont l'auteur traduit Moliere, nous citerons un

fragment de l'original et de la copie. Don Juan vante les plaisirs de l'inconstance : « Les inclinations naissantes, « après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le « plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte « une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le « cœur d'une jeune beauté; à voir de jour en jour les « petits progrès qu'on y fait; à combattre, par des trans- « ports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur « d'une ame qui a peine à rendre les armes; à forcer pied « à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose; « à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur; et « à la mener doucement où nous avons envie de la faire « venir : mais lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus « rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et « nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel « amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos « desirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayans « d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux « que de triompher de la résistance d'une belle personne; « et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérans qui volent « perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent « se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui « puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs : je me sens « un cœur à aimer toute la terre; et, comme Alexandre, « je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pou- « voir étendre mes conquêtes amoureuses. »

Thomas Corneille rend avec scrupule toutes les idées de ce morceau :

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement;

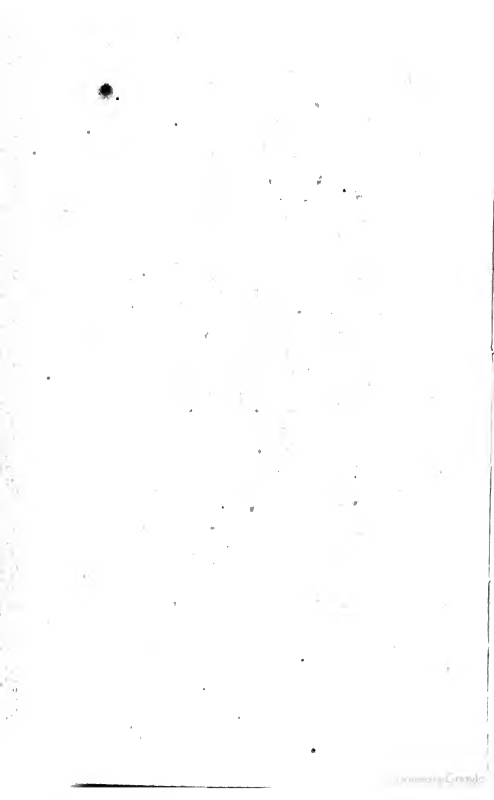
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu, la passion expire :
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté,
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau, par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans
Qui, sans cesse courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté :
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

Le Festin de Pierre, dans le siecle de Louis XIV, offrit avec beaucoup de vérité tous les traits caractéristiques d'un homme qui met sa gloire à séduire les femmes : dans le dix-huitieme siecle, M. de Bievre traita le même sujet. Le rapprochement de ces comédies pourra servir à jeter quelque lumiere sur les mœurs des deux époques. Don Juan, dans l'ancienne piece, est peint sous les couleurs les plus odieuses; la plus basse hypocrisie se mêle à ses vices; et ce n'est qu'en trompant les femmes, par de faux mariages, qu'il parvient à les faire céder à ses desirs. Ce crime, puni par les lois, n'est jamais pallié; et le commandeur,

qui paroît l'agent de la justice divine, ne fait que suppléer à la justice humaine, dont le poëte n'auroit pu présenter la juste sévérité. Le Séducteur de M. de Bievre offre une conception absolument différente : c'est un homme qui fait le charme de la société dans laquelle il se trouve; ses séductions ne passent que pour d'agréables badinages; lorsqu'enfin il a mis le comble à ses perfidies, il quitte la scene en se promettant bien d'aller jouer le même rôle dans d'autres maisons. Que l'on compare l'effet de ces deux pieces, et l'on jugera du changement que les maximes modernes ont apporté dans les mœurs, dont les ouvrages dramatiques sont presque toujours le tableau fidele.

Quoique le dénouement offre un défaut essentiel, le rôle vraiment comique du valet de don Juan, les épisodes variés de la piece, parmi lesquels on doit distinguer celui de M. Dimanche, et l'élégance soutenue de la versification, maintiendront au théâtre le Festin de Pierre à côté de nos meilleures comédies.

FIN DE L'EXAMEN DU FESTIN DE PIERRE.

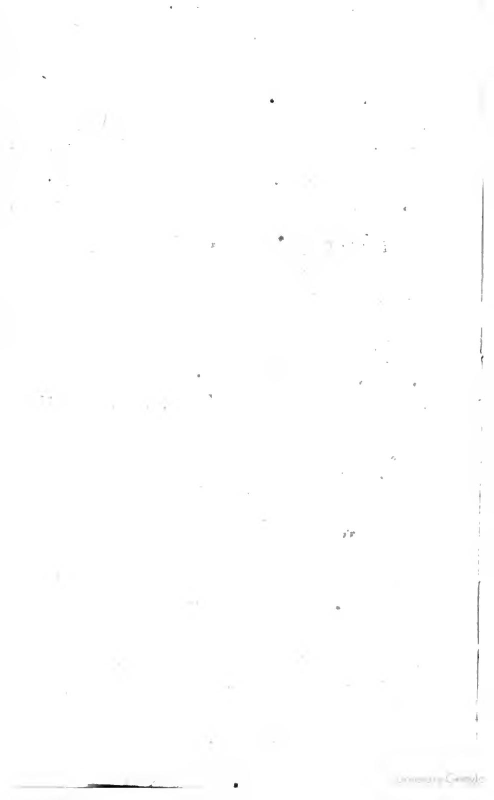


LE CHEVALIER
A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, au mois d'octobre 1687.



NOTICE
SUR DANCOURT.

Florent Carton Dancourt naquit à Fontainebleau, le 1er novembre 1661 : il tenoit à une ancienne famille de Picardie, dont la persévérance dans le calvinisme avoit diminué la fortune. Son pere, ayant abjuré, le fit élever dans le college des jésuites de Paris. Le P. La Rue, son professeur, qui distingua bientôt les heureuses dispositions du jeune disciple, conçut le projet de l'attacher à son ordre, et ne négligea rien, soit pour orner son esprit et former son jugement, soit pour gagner sa confiance et son amitié. Dancourt répondit aux soins de son maître, profita de ses leçons, et se distingua dans ses études; mais des passions très ardentes, qui se développerent d'une maniere prématurée, l'avertirent qu'il n'étoit pas né pour la vie religieuse : malgré les avantages qu'on lui promettoit, il avoit trop de probité et de franchise pour embrasser un état auquel il ne se croyoit pas appelé. Il quitta donc les jésuites qui le regretterent, s'appliqua à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat.

Tandis qu'il faisoit les premiers pas dans la carriere

du barreau, il conçut une passion violente pour la fille du comédien Lathoriliere : la demoiselle y ayant répondu, Dancourt l'enleva, et l'épousa quelque temps après. Cette union, à laquelle sa famille s'opposa vainement, décida de son sort. Dans l'impossibilité d'exercer un état sérieux, après avoir fait un aussi grand éclat, il prit le parti d'entrer au théâtre, où sa figure très mobile, une grande vivacité de débit, lui promettoient des succès dans le genre comique. Son début, qui eut lieu à la rentrée de Pâque de l'année 1685, fut très brillant; et les comédiens s'empresserent de le recevoir. L'année suivante, Dancourt leur donna une comédie que les circonstances firent réussir : la défense qui venoit d'être faite de jouer au lansquenet occasionoit les murmures de ceux dont l'adresse et l'industrie alloient se trouver sans activité. L'auteur les peint d'une maniere très piquante dans la *Désolation des Joueuses*, titre de la piece dont nous parlons. Dès cette époque, on put remarquer que Dancourt avoit un talent particulier pour esquisser les ridicules passagers, pour profiter des anecdotes et des vaudevilles du jour, et pour tirer tout le parti possible des matériaux les moins solides; talent bien inférieur à celui qui consiste à approfondir les caracteres, à saisir l'ensemble des mœurs, et à n'employer que des nuances fortes et prononcées,

mais digne des suffrages des connoisseurs lorsque ces productions, comme celles de Dancourt, survivent aux circonstances qui les ont fait naître.

Dans l'espace de trente ans, Dancourt donna au théâtre françois plus de cinquante comédies. On sent que cette prodigieuse fécondité dut l'empêcher d'être sévere sur le choix des sujets, et de mettre à la composition de ses pieces tout le soin qu'exige un art si difficile. Le desir d'être utile à ses camarades en variant continuellement leur répertoire, l'aptitude qu'il avoit à saisir le côté plaisant de tous les petits travers de société, expliquent en même temps les motifs qui le portoient à travailler avec tant de rapidité, et l'incroyable facilité qui fait le charme de ses comédies; d'ailleurs Dancourt avoit habitué le public à n'être pas difficile sur ses productions; s'étant mis, pour ainsi dire, en possession de le faire rire, il faisoit tout excuser, pourvu que ce but fût rempli. Ce qui prouve le mérite réel de l'auteur, c'est qu'aujourd'hui, où cette faveur personnelle n'existe plus, quelques-unes de ses pieces, restées au théâtre, produisent toujours le même effet que dans la nouveauté. Si dans cette multitude de comédies on remarque souvent les mêmes ressorts et les mêmes combinaisons, si la gaieté dégénere quelquefois en indécence et en trivialité, on ne peut cependant s'empêcher d'être frappé

du fonds inépuisable de comique que possédoit l'auteur. Il n'approfondit point comme Moliere, mais il parcourt les objets avec une rapidité sans exemple : l'esquisse de ses portraits, la composition de ses groupes, la vérité et la vivacité de son dialogue, ne laissent pas languir un moment les spectateurs ; et l'esprit le moins disposé à cette sorte de plaisir ne peut, même en le lisant, se dérober au genre de sensation qu'il fait naître au théâtre.

Le Chevalier à la Mode, qui fut donné presqu'en même temps que la *Désolation des Joueuses*, est plus fortement conçu que les autres pieces de Dancourt : comme il entre dans ce Recueil, nous renvoyons à l'examen les observations qu'il nous a suggérées. Nous ne ferons pas de réflexions particulieres sur les autres comédies de l'auteur ; après avoir cherché à définir le caractere de son talent, nous ne pourrions que nous répéter, si nous entrions dans plus de détails : nous observerons seulement que nul poëte comique n'a mieux peint que lui la sotte vanité des bourgeois qui veulent fréquenter les gens de la cour ; le goût trop général des femmes pour ces aventuriers brillans qui, sur-tout dans la capitale, les éblouissent par leur jactance et par leur fatuité ; enfin la malice des paysans cachée sous les apparences d'une candeur grossiere. Les expositions de ses comédies

méritent aussi d'être remarquées : elles ne paroissent rien lui coûter; l'action s'engage sans que vous soyez fatigué de détails préliminaires; et lorsque vous arrivez au nœud de l'intrigue, vous avez recueilli, sans vous en apercevoir, tous les renseignemens nécessaires à l'intelligence de la piece.

On s'est beaucoup récrié contre le ton licencieux qui regne dans presque toutes les comédies de Dancourt. Lorsque Moliere épura la scene françoise, la présence d'une cour qui, quoiqu'un peu galante, conservoit toujours la sévérité extérieure, influa sur le goût du public, et le fit renoncer aux bouffonneries indécentes qui étoient en possession du théâtre. A l'époque où Dancourt travailla, cette cour, autrefois si avide de spectacles, commençoit à leur préférer d'autres distractions; le roi n'y alloit plus que rarement, et dans les dernieres années de sa vie il cessa de les fréquenter. Alors le public, livré à lui-même, et n'étant plus contenu par la vue d'un monarque, aux goûts duquel il étoit habitué de conformer les siens, revint à ses anciens penchans; et Dancourt, plus que tout autre, étoit en état de les satisfaire. Sous la régence, époque d'une grande révolution dans les fortunes, et par conséquent d'une grande altération dans les mœurs, les comédies de Dancourt produisirent encore plus d'effet que dans

leur nouveauté; les tableaux que l'on avoit trouvés trop chargés parurent alors pleins de vérité.

Cependant il faut remarquer que l'on n'étoit point encore parvenu au raffinement de corruption qui a sur-tout signalé la fin du dix-huitieme siecle : on rioit des vices, mais on ne cherchoit pas à les rendre intéressans. Il étoit réservé à la philosophie moderne de présenter dans les romans, sur le théâtre, et même dans les livres de morale, des femmes perdues, avec tout ce qui pouvoit non seulement les excuser, mais en faire des héroïnes de vertu, de morale et de *sentiment*. Le fond de cette doctrine se trouve dans le chapitre XV du second discours du livre de l'Esprit : « En effet, dit Helvétius, qu'on exa-
« mine la conduite des femmes galantes, on verra
« que, blâmables à certains égards, elles sont à
« d'autres fort utiles au public ; qu'elles font, par
« exemple, de leurs richesses un usage communé-
« ment plus avantageux à l'état que les femmes les
« plus sages : le desir de plaire qui conduit la femme
« galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes
« ou de modes, lui fait non seulement arracher une in-
« finité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la
« pratique des lois somptuaires, mais lui inspire en-
« core les actes de la charité la plus éclairée. Ne sont-
« ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'indus-

« trie des artisans, les rendent de jour en jour plus
« utiles à l'état? Les femmes sages, en faisant des
« largesses à des mendians ou à des criminels, sont
« donc moins bien conseillées par leurs direc-
« teurs, que les femmes galantes par le desir de
« plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles, et
« celles-là des hommes inutiles, ou même les enne-
« mis de la nation. » Nous ne parlerons ni des romans, ni des pieces de théâtre où cette doctrine est développée; ces ouvrages ne devant pas survivre au temps qui les a vus naître, il est inutile d'en conserver la mémoire dans ce Recueil : nous observerons seulement comme un trait caractéristique des mœurs de l'époque où nous écrivons (en 1804), qu'une piece tirée du roman intitulé Lettres de deux Filles de ce siecle, et faite par une femme, a été représentée sur le théâtre françois, et que la sensibilité et la *vertu* d'une fille des boulevards ont trouvé tant de partisans, que plus de cent représentations d'une piece dont elle est héroïne n'ont pas suffi pour satisfaire l'engouement des spectateurs. En peignant des mœurs dépravées, Dancourt n'a jamais cherché à les rendre séduisantes; au contraire, il les couvre du mépris qu'elles méritent. Dans le Moulin de Javelle, une de ses pieces les plus licencieuses, une prétendue comtesse se dispute avec un cocher de fiacre : ce dernier traite avec elle d'égal

à égal; il l'appelle tour-à-tour *ma princesse*, *mon adorable*; enfin, pour mettre le comble à son avilissement, il ajoute : « Vous autres et nous autres, « nous ne saurions nous passer les uns des autres. » Ce ton, qui range à sa place la femme avec laquelle on le prend, ne révolteroit-il pas la délicatesse et la *sensibilité* des moralistes et des auteurs dramatiques dont nous avons parlé?

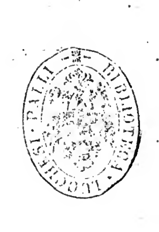
Dancourt, doué d'une grande facilité d'élocution, étoit toujours l'orateur des comédiens lorsqu'il s'élevoit quelque tumulte dans le parterre. Il excelloit dans les rôles de paysan, et, par un contraste assez singulier, il avoit beaucoup de succès dans le personnage du Misanthrope. Dégoûté du théâtre, il le quitta à cinquante-sept ans pour se retirer dans la terre de Courcelles-le-Roi qui lui appartenoit. On dit que dans cette retraite il traduisit en vers les Psaumes de David, et composa une tragédie sainte : ces ouvrages n'ont pas été imprimés. Il mourut le 7 décembre 1725.

LE CHEVALIER
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE CHEVALIER de Villefontaine.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
MONSIEUR SERREFORT, beau-frere de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
MONSIEUR MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
LISETTE, fille-de-chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
UN NOTAIRE.
LE COCHER de madame Patin.
LA BRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
Plusieurs domestiques de madame Patin.

La scene est à Paris, chez madame Patin.



LE CHEVALIER A LA MODE



Perin del. — Gault de St Germain direx.

Et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la premiere.

Acte II. Sc. VIII.



LE CHEVALIER
A LA MODE,
COMÉDIE..

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PATIN, LISETTE.

(*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.*)

LISETTE.

QU'EST-CE donc, madame? Qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN.

Une avanie... Ah! j'étouffe; une avanie... Je ne saurois parler; un siege.

LISETTE, *lui donnant un siege.*

Une avanie! à vous, madame, une avanie! cela est-il possible?

MADAME PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette : j'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous! madame Patin, la veuve d'un honnête partisan qui a gagné deux millions de bien au service du roi! Et qui sont ces insolens-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel; tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN.

Point du tout : c'est du fond d'un vieux carrosse traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah ! mort de ma vie ! où étoit Lisette? Que je lui aurois bien dit son fait !

MADAME PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage ; mais elle, avec un *taisez-vous , bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise ! bourgeoise ! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or !

MADAME PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante je n'ai pas eu la force de répondre ; j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

Ah ! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage ! Vous moquez-vous , La Brie ? Comment paroissez-vous devant madame ? Quel désordre est-ce là ? Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venois dire à madame que La Fleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN.

Eh bien?

LA BRIE.

Eh bien! madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

MADAME PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais La Fleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN.

Eh bien! qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom : que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

MADAME PATIN.

J'y suis bien résolue, et j'enrage contre ma desti-

née de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre ; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins ; et, comme vous savez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent ; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, madame ; vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui, malgré leur grand nom, ne sont connues que par un grand nombre de créanciers qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN.

C'est là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand ; et, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de sergens vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied

votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise!

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et, pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je me suis encanaillée. Commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, madame! votre beau-frere?

MADAME PATIN.

Mon beau-frere! mon beau-frere! parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame; j'ai cru qu'il étoit votre beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN.

Frere de feu mon mari, soit; mais mon mari étant mort, dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à

vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frere, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

MADAME PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs: allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés; sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! une niece vouloir aller de pair avec sa tante!

MADAME PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! parce qu'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément; et en devenant sa

belle-mere, madame, vous aurez des droits sur elle que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN.

Comment donc sa belle-mere! Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver je me piquerai de tenir parole à M. Migaud; que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, et du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

MADAME PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée! C'est un beau nom que celui de madame Migaud! j'aimerois autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence; le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah, ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

MADAME PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille; mais que ce n'est pas assez d'un nom, à

ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN.

Je me connois en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment! ce choix est déja fait, et je n'en savois rien?

MADAME PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le dise.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame; ce Chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux; et il y a même quelque justice à ce que je fais: M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; et c'est une espece de restitution que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein!

MADAME PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort; M. Serrefort viendroit à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Villefontaine il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

MADAME PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'allemand dès que je le verrai : pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela voudra dire.

LISETTE.

Une querelle d'allemand! vous avez raison; voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCENE IV.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais

je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame; une vieille baronne qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN.

Ah! je m'en souviens, oui, oui; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire: il y a dans sa cause plus de chimere que de raison; et, en vérité, il y a peu d'honneur à se mêler...

MADAME PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi, madame! cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

MADAME PATIN.

La justice! la justice! vraiment si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter: quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame....

MADAME PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien ; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protege.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh! fi, monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

MADAME PATIN.

Ah! monsieur, point de réplique, je vous prie; je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte où je vais jouer au reversi. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta maîtresse!

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin, ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; et, ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle: je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute, Lisette; puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de madame Patin m'a toujours fait peur; et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses, et je suis, graces au ciel, d'une profession et d'un caractere à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin; car je vous avertis que, si vous attendez, pour la rendre sage, que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me suis sentie de l'inclination à vous rendre service; il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante mille livres de rente auxquelles vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta maîtresse auroit-elle changé de pensée?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête; et, pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Villefontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Villefontaine! tu te moques, mon enfant; cet homme-là n'est point fait pour épouser : c'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien, monsieur! boire et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas; mais avertissez-en toujours M. Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé; la suite vous convaincra du reste. Voici notre Chevalier, adieu : ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah, ah! tu as du dessein aujourd'hui; te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint!

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoisse. Mais, qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coiffe la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous êtes ici : elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur: je serai bien-aise qu'on l'avertisse de votre impatience; aussi-bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! vous voilà, monsieur; je vous cherchois partout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix! paix! tais-toi; ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN.

Oui, monsieur; mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu, maraud! ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre?

CRISPIN.

Cela est vrai; mais, monsieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois; et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! quoi, monsieur! la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage, et songez-vous à l'épouser? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? pauvre sot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux; mais je la hais comme la peste, et ce ne seroit pas elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non; le diable m'emporte si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente, qu'elle possede, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne seroit pas madame Patin, Dieu me damne!

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille Baronne; car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à madame Patin; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui don-

neroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que s'il en venoit encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes autant qu'il s'en présentera, le plus long-temps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous! A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerois point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi; car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appeloit le marquis des Guérêts. Parbleu ! c'est une conquête aussi difficile que j'en connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! voilà une conquête bien difficile ; vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un pere extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit ; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déja à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin ; ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu : j'ai des entêtemens de fortune, et je craindrois de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la Baronne avec ses présens.

LE CHEVALIER.

Comment! que parles-tu de présens?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la Baronne vous attend chez vous avec des présens; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que ces présens?

CRISPIN.

Eh, monsieur! c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non : demeure. Cette pauvre femme! elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé: vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! va, va-t-en lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh! sans vous, il n'y a rien à faire; et je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeait demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien! dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Je vous ai fait attendre, monsieur le Chevalier; mais vous me devez savoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, monsieur le Chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté : vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

MADAME PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

MADAME PATIN.

Allons, monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses

dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; c'est un nouveau carrosse que je me donne : je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la premiere à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! songez de grace...

MADAME PATIN.

A quoi, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh! madame!

MADAME PATIN.

Comment!

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, madame, dans le monde, des petits

soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame; et il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; il y a des suites à craindre, que je prévois, et que je ne saurois vous dire. Adieu, madame : je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

MADAME PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCENE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le Chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui sais bon gré de cette impatience : c'est pour me faire plaisir qu'il a fait

faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais; mais je crains bien que ce monsieur le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est votre mari, il se levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux : le beau régal pour une femme!

MADAME PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine : je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! elle se fait de belles affaires! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité?

LISETTE.

Vous savez déja cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; et comme on achevoit de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire : je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Serrefort, quel dessein vous amene?

Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur? De quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Ecoutez: vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et, sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN.

Un fauteuil, Lisette; je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement au contraire.

MADAME PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN.

Ah, ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite!

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin, mon frere; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frere, la tante de ma fille, est une folle achevée.

MADAME PATIN.

Comment une folle! vous perdez le respect, monsieur Serrefort; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises, à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Eh! ventrebleu! madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres et de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-sœur; mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort: je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frere, monsieur Serrefort; et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manieres, et tout ce que je fais tous les jours n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Eh! têtebleu! madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guere en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir...

MADAME PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort! vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere; un cocher maigre, vêtu de brun; un petit laquais seulement pour ouvrir la portiere, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclaboussent les gens de pied, et tout cet attirail enfin qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE.

Mais, monsieur... (*à madame Patin qui tousse, crache et se mouche.*) Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entr'autres choses, de cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la reine de Saba...

LISETTE.

Mais est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN.

Oh bien! monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere; je ne veux point de vos conseils, et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci; je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite : c'est tout ce que je pourrois souffrir d'un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame : car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres: il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? Avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez : je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plutôt la conduite, et que ce double

mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme de ne pas dire d'abord les choses; il étoit bien besoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud: que ne s'expliquoit-il dès en entrant? Vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous auroit pas tant ennuyée.

MADAME PATIN.

Eh! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mere de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN.

La belle-mere de sa fille! moi? tu n'y songes pas,

Lisette. Ne t'ai-je pas fait tantôt confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon; je ne m'en souvenois pas, et je croyois que vous l'aviez oublié à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! j'aurois promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

LISETTE.

Oui, madame?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; car, dès demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite niece bien échauffée.

MADAME PATIN.

Quoi! je serai toujours obsédée ou par le pere ou par la fille? La mere ne viendra-t-elle point encore?

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendois avec impatience que mon pere sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon pere vous est contraire.

MADAME PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon perc.

MADAME PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour, et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE.

Je ne sais, madame; le Chevalier a causé peut-être; les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire

vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre pere aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là; et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

MADAME PATIN.

Ah, ah! et comment s'appelle-t-il ce seigneur?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guérêts : il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma niece, que malgré la mauvaise éducation que votre pere vous a donnée, vous preniez des sentimens dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

MADAME PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec ce

monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi; et que quand mon pere voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchât, car M. le marquis des Guérêts, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

MADAME PATIN.

Oh bien ! ma niece, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous : je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin ?

MADAME PATIN.

Oui, ma niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN.

Adieu, ma niece.

SCENE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le pere et la mere en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre niece?

MADAME PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici monsieur le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, n'ai-je pas fait diligence?

MADAME PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je

trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

MADAME PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette aprèsdînée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN.

MADAME PATIN.

Eh bien! Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir, et s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes ?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

MADAME PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame...

MADAME PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la Baronne.

MADAME PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la Baronne.*

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie; votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN.

Ah! juste ciel! c'est une importune plaideuse dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu! c'est ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame,

et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie; vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! monsieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure...

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah! madame, regardez, je vous prie, les affaires de madame la Baronne comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la Baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif!

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Eh! madame, de grace. (*à madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite. (Je suis son héritier.) Elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. (Elle y mettroit obstacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

MADAME PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais, dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le Chevalier...

MADAME PATIN.

Commerce, madame? Qu'est ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la Baronne! Ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babillarde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela qui m'amene ici?

MADAME PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Eh! de grace, mesdames, n'entrez point dans des éclaircissemens qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; et que celle de vous deux qui m'estime le plus, embrasse l'autre la premiere.

(*la Baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.*)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

MADAME PATIN.

Au moins je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de madame; mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti; je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le Chevalier; il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question; je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie; mon bisaïeul y commandoit un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause : n'est-il pas vrai, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame... (*elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambriere bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame : remettez-moi un peu, monsieur le Chevalier.

SCENE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LISETTE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler; j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà : voici le fait. J'ai un moulin à vent, madame; il est à moi ce moulin à vent : on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin : cela n'est-il pas juste?

MADAME PATIN.

Eh! ne l'avez-vous pas, madame?

LA BARONNE.

Eh non, je ne l'ai pas : il y a environ cent cinquante

ans; oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-pere de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Crispin me fait signe; qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice pour me boucher la vue, et qu'il prévoyoit bien qu'avec le temps ce bois deviendroit haute futaie.

MADAME PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire piece, par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît; et que ce bois...

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame, j'ai là-bas mon car-

rosse, allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh! madame, je vous conjure de mener madame la Baronne chez monsieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame; je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud!

CRISPIN.

Monsieur! monsieur! ne vous fâchez pas; j'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses : le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, et qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc; donne-la moi : l'est-ce là?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur; quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non; ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour, pour la Baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, monsieur; la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guérêts. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons :

« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-
« noître, que je me suis résolue à satisfaire votre
« curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où j'ai
« mille choses à vous dire; ne manquez pas de vous
« y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin; je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison; mais il n'importe : je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire : n'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur; les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne; ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires; vous les avez déja fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable! votre garde-robe seroit bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien; écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier : ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinai-

rement de mauvais livres, et il y auroit conscience... Mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi, je ne sais; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes : elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici : je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je serois bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune : je suis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre : si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur ; je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir; il n'y a encore rien de drôle, et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Eh! va, va, je n'ai point de curiosité; et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE XI.

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas mal madame Patin; et j'ai entendu de certaines choses... Mais qu'est-ce que ce papier? Ah! ah! *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités...* Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance pour madame; et rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son Chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NON, monsieur; madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa niece et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante : elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage *incognito* avec un galant du caractere du Chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais! voilà une étrange famille; et il faut être bien ennemi de son repos pour vouloir épouser ou la tante ou la niece.

LISETTE.

Oui; mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison; et cet entêtement où est madame Patin pour ce Chevalier m'embarrasse un peu, je te

l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante: elle n'est encore gueres avancée, dieu merci; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre: une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, sur-tout quand son mari a du foible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement: c'est le principal, comme je vous ai dit; et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de

son Chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens de donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment; je lui dirai que vous êtes là.

SCENE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN.

Où est le Chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? Qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut-le-pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas!

LISETTE.

Bon, madame! est-ce que les gens comme monsieur le Chevalier sont faits pour attendre, et peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple,

qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur, et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN.

Chez une marquise, monsieur! Chez une marquise! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises! Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez eux ou au palais, occupées uniquement à leurs affaires ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours : nous préférons souvent celles de nos amis ; et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quels avis, monsieur, vous a-t-on donnés où vous preniez tant d'intérêt ?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse avec une marquise qu'on nomme Dorimene.

MADAME PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connoissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Dorimene, et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, madame : je la connois, elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

MADAME PATIN.

Plaît-il, monsieur? Que voulez-vous dire? Eh! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Eh! madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui

que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'ame parfaitement belle, vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux : votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chûte presque infaillible.

MADAME PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déja servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle : je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois ; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son

courroux a un peu perdu de sa violence à ma priere, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout-à-fait.

MADAME PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fisse pour cela ?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN.

Moi lui rendre visite, lui faire des civilités! moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

MADAME PATIN.

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous ?

M. MIGAUD.

Oui, madame; c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN.

Ce Chevalier est amoureux de cette marquise ?

M. MIGAUD.

Non pas, madame; c'est la marquise qui est amoureuse du Chevalier, et le Chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN.

Lisette, qu'est ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame; il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes, et il a la réputation de connoître bien des dames.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six, entr'autres, avec qui il a quelque espece d'engagement pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette !

M. MIGAUD.

C'est un caractere d'homme fort particulier; il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles; il leur promet tour-à-tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent: l'une a soin de son équipage; l'autre lui fournit de quoi jouer; celle-ci arrête les parties de son tailleur; celle-là paie ses meubles et son ap-

partement; et toutes ces maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, et je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là : cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui puisse apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame; ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader ?

LISETTE.

Bon! madame, fourbe! cela ne s'appelle point fourberie : en termes de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse tout au plus.

MADAME PATIN.

M. Migaud ne sait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a point d'apparence.

MADAME PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit crue de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

MADAME PATIN.

Ah ! Lisette, le Chevalier me trompe assurément ; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, et je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud. ..

MADAME PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes ?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN.

Voyons. Ah ! ah ! vraiment, le Chevalier n'est point si coupable ; il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame ?

MADAME PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde ; et si

son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le Chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi je jurerois quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de sermens.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?

MADAME PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici; il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche : il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, madame; et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN.

Voyons ce que c'est. *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout : *Dorimene la médisante, rue des Mauvaises-Paroles.* Dorimene! Dorimene! Ah! voilà ma marquise justement : M. Migaud avoit raison, le Chevalier est

un scélérat. Un siege; je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame! madame! oh! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN.

Non, non; je veux connoître toutes ses intrigues pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN.

La sotte comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. Le traître!

La magnifique marchande, rue des Cinq-Diamans, à la Folie des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en cour, au Grand-Commun. Que je le hais!

Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste.

Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfans, au Repentir. C'est un monstre!

La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfans-Rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN.

Non, non, Lisette; laisse-le venir : je veux le confondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

La Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN.

De quel quartier venez-vous, monsieur? de la rue Montorgueil? des Enfans-Rouges? Est-ce la magnifique marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN.

Ce que je veux dire, perfide?

CRISPIN.

Aïe, aïe!

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

MADAME PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée; je reviens tout-à-l'heure.

MADAME PATIN.

Non, non; il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses que madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

MADAME PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non; le diable m'emporte: c'est cette marchande de bouquets qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN.

Qui? cette malheureuse!

CRISPIN.

Comment! madame; c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus hupées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

MADAME PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures qui ne sont que dans l'imagiuation de Jeanneton et dans la mienne.

MADAME PATIN.

Fort bien; voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas? et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin? n'est-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame; je connois Dorimene, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais ce ne sont point mes maîtresses; et puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN.

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous, monsieur le maroufle, à chaque ar-

ticle, expliquez à madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non; votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

MADAME PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hô-

tel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Eclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espece de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Eh fi! madame, il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau : quand il est un peu en train, sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! madame, il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN.

Comment! par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame : il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier, votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN.

Il n'importe; je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître; et je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame; non, je ne prétends point abuser de votre indulgence; punissez-moi si je suis criminel; voyez, examinez toute ma conduite: les apparences sont terriblement contre moi, je l'avoue. Depuis deux mois entiers je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire;

je vous le jure à tous momens; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siecle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je désespere peut-être les plus aimables personnes de France: tout cela, madame, est bien scélérat. Je suis un perfide, il est vrai; mais en vérité, madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier, que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur Guillemin, madame, notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît: je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre l'un et l'autre pour songer à des af-

faires si sérieuses. Dites-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, Chevalier, de vous confondre à force de tendresse : je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi : si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie : je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes; et parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, madame? Vous avez des sentimens bien étranges.

MADAME PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin; monsieur deviendra raisonnable. Venez, mon-

sieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter : je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guere une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurois dire ces choses-là : ce n'est point de mon caractere, et j'aimerois mieux être mort que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh! madame, M. le Chevalier sait trop bien vivre : mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obli-

gée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le Chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me paroît si raisonnable que je signerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN.

Eh! venez, monsieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Eh! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCENE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre niece qui vous demande.

MADAME PATIN.

Eh bien ! Allez donc, Chevalier : aussi-bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vîte au moins, j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN.

Vous rencontreriez ma niece par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vîte chez la Baronne.

MADAME PATIN.

Faites entrer ma niece.

LA BRIE.

La voilà, madame.

SCENE VIII.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là ?

MADAME PATIN.

C'est un honnête notaire qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé ; et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite : il étoit ravi ; rien ne lui a paru difficile ; ses souhaits vont au delà des miens ; il a encore plus d'impatience que moi, et je venois vous en avertir.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma niece, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir : il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-temps ; et si votre pere vient à savoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait : il n'y a point de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Eh ! oui, oui ; voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât monsieur Migaud, et qu'elle vous fît son héritiere ; mais en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui ; et moi en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être

riche au temps où nous sommes? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres: il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *In-promptu* qu'il a fait pour moi: écoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le Chevalier n'est point venu chez moi; je ne suis guere contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *Inpromptu.*

LUCILE.

Non ; le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la chambriere avec une petite fille que je ne connois point: que font-elles là? Ecoutons.

LISETTE, *lit.*

> Le charmant objet que j'adore
> Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
> Mais je sens que je l'aime encore
> Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Eh bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie; et...

LUCILE.

Comment donc! madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc! que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame; et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous! C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah! ah! madame, servez-vous de termes moins offensans : c'est la niece de madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle!

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah! madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCENE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe la raillerie; et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'alloient couper la gorge.

MADAME PATIN.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma niece?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante; ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre niece; ou je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différent?

LUCILE.

Comment! ma tante, je montre à Lisette des vers

qui ont été faits pour moi, par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle!

MADAME PATIN.

Eh bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille; et, quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengere comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi; et qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN.

Et quand cela seroit, madame, est-il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités; et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchans vers?

LUCILE.

De méchans vers, ma tante! ils sont les plus jolis du monde : lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point : je vais vous les dire par cœur, et vous connoîtrez bien par là que votre niece ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;

Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Eh bien! ma tante? *Le charmant objet...*

MADAME PATIN.

Eh bien! ma niece, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre niece n'a pas raison.

MADAME PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges; et nous sommes toutes trois bien dupes : tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au Chevalier.

MADAME PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connois point votre Chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, madame; et je le dévisagerai si je le trouve.

SCENE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette, que je suis malheureuse! le Chevalier est un perfide qui trompoit la Baronne et moi; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, madame : c'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire : courons chez monsieur Serrefort pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de Chevalier; et, s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je n'y comprends rien; et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu! cela est violent, au moins, et je ne sais comment l'entend madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! monsieur, ce portier-là n'est point suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose: vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire, à coup sûr, que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là! là! monsieur, ne vous fâchez point; et dites-moi un peu de quelle espece est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la Baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Eh bien! morbleu! ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisieme qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, diable! est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment; et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur, (car il n'y a personne dans ce lo-

gis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines) de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables! vous avez passé un mauvais quart d'heure; et, sauf correction, madame la Baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier!

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais; et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lievre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez; et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh! là! monsieur, ne raillons point; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi, vraiment! et si certain

dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin! ah! ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin; moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne, et il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer; elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritiere considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse?

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant; et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh! à quoi la Baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais; je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les

affaires à merveilles. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix! paix! Tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah! palsembleu, laisse-moi rire; Crispin, laisse-moi rire: quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah! ah! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés?

MADAME PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame? Ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire; et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il en venir avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire; il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au Chevalier.*) Eh bien! monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? car enfin puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu! madame, que c'est une incommode parente que cette Baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession!

LISETTE, *bas à madame Patin.*

Le fripon! la Baronne est sa parente, comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN.

Ecoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle feroit dans le monde pour peu que mes manieres répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je lui veux rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par maniere de conversation; elle les a trouvés admirables; elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur : elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de mai-

son en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avois faits pour elle.

MADAME PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame! Eh! jarnonce! quand il diroit vrai pour la Baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre niece?

CRISPIN.

Oh! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame : j'ai passé aux Tuileries où j'ai rencontré cinq ou six beaux-esprits; oui, madame, cinq ou six; et il ne faut point que cela vous étonne : nous vivons dans un siecle où les beaux-esprits sont tout-à-fait communs au moins.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, ils m'ont conté que le marquis des Guérêts avoit donné les vers en question à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa maîtresse; et que deux de ces pauvres femmes s'étoient malheureusement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit passé une scene des plus divertissantes.

MADAME PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux-esprits, de plaisanter de cette aventure-là!

LISETTE.

Bon! elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame! vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui veulent se battre pour un madrigal; et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre Baronne ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Je creve, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter. Il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jugerois bien par le plaisir que vous aurez à l'entendre des sentimens où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air dont il répete quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de ce petit passage? (*il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (*il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (*il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah! madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée?

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

J'étois une des actrices de cette scene que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

MADAME PATIN.

Moi-même ; et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la Baronne et moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour le coup il y a pour en mourir, madame. Oui, je sens que pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite : faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme !

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, que je mérite peu...

MADAME PATIN.

Ah ! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit ! savez-vous bien, ingrat ! qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de monsieur Migaud ?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la justice, et je me ferai la plus sanglante affaire.

MADAME PATIN.

Non, non, Chevalier, laissez-le en repos : le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir ; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si j'avois

trouvé mon beau-frere chez lui; heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je respire : je viens donc de l'échapper belle, madame?

MADAME PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh! fi, madame; ne me parlez point de cela, je vous prie : je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paie incessamment, madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, Chevalier; venez dans mon cabinet.

SCENE III.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN.

Ah! bon Dieu! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle!

MADAME PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCENE IV.

MADAME PATIN, M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'y aviez demandé.

MADAME PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN.

Quelle affaire, monsieur, l'affaire de ce matin? Ne

m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler, à monsieur Migaud et à moi, pour le différent que vous avez eu avec cette marquise.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances! c'est à vous à en faire, s'il vous plaît; et il n'y a point à hésiter même.

MADAME PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée! Ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez guere les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés; vous verrez par-là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

MADAME PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

MADAME PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN.

Oh! pour l'article de la queue je suis déja sa très humble servante, et je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN.

Un laquais de garde, monsieur! un laquais de garde! il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*il lit.*) Quand la marquise sera visible...

MADAME PATIN.

Eh fi, monsieur! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer?

MADAME PATIN.

Par son écuyer, monsieur! par son écuyer! Oh! vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement que j'aie un écuyer comme elle; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer! Etes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît? Et ne songez-vous pas...

MADAME PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie: je n'aime pas les disputes; et pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est: votre entêtement continue; il est désormais impossible de vous en corriger; et vos manieres me confirment à tous momens les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN.

Comment donc, monsieur? Quels avis? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu! madame, j'en sais plus que je n'en voudrois savoir.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son pere l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN.

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît? Ecoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensans dont vous vous servez: prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, madame Patin; il n'y a qu'un mot qui serve: je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces; je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espece de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. M. Migaud sait tout cela comme moi; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

MADAME PATIN.

Oh bien! monsieur Serrefort, je vous en défie: songez à le devenir, monsieur Serrefort; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh, ventrebleu! madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; et je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN.

Et pour moi, qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vîte, et de ne pas regarder derriere vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCENE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh bon dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant, vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, madame.

MADAME PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le Chevalier ne vienne à connoître monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin!

SCENE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame?

MADAME PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN.

Non, va vîte : j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il seroit à propos qu'il rendît au plutôt à madame la Baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCENE VII.

CRISPIN.

Oh ça ! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé : réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà monsieur le chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles : mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à celui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le Chevalier se tirera d'intrigue; et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable; et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on ? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que madame la Baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi-bien qu'un autre ; elle pourroit bien m'épouser par dépit : il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et, selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien ; madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon ; et si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon pere, à mon cousin, et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment ! sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre que de détourner ce mariage ?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencemens j'ai cru qu'elle se moquoit ; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin: madame est dans son cabinet qui compte de l'argent dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire; et il viendra ici dans une petite demi-heure avec son notaire: c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse!

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été prié.

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'aie préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc! qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du Chevalier que madame votre belle-sœur pour le moins: je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compere, de tout ce qui se prépare ici; et je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre; et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinsses?

LISETTE.

Non; mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable!

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre; allez vous y enfermer au plus vîte, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Le Chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame : neuf heures viennent de sonner; et vous avez fait dire à monsieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela : sans cet animal, le Chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, et il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderois guere, pour moi, d'un homme comme monsieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh! mort de ma vie! vous êtes toujours sur des épines.

MADAME PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le Chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma niece?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne personne!

MADAME PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais qu'est-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il est! Eh! grand Dieu! n'en serai-je jamais défaite?

SCENE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, JASMIN, LISETTE, LE COCHER.

LA BARONNE.

Bon soir, madame.

MADAME PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon! voici déja la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame; où est donc monsieur le Chevalier?

MADAME PATIN.

Monsieur le Chevalier, madame? Monsieur le Chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame; et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent; et j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh! ça, ça, détalez, s'il vous plaît, ma mie; et allez voir là-dehors si j'y suis.

MADAME PATIN.

Comment donc! que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne! vous avez peur.

MADAME PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN.

Ah! bon Dieu! des épées! Madame, vous venez ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je vous veux tuer, moi.

MADAME PATIN.

Eh! bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame! ce que vous m'avez fait!

MADAME PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnemens, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier; il est à moi, ce Chevalier, aussi-bien que mon moulin, et c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN.

Quoi! madame, c'est monsieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame; et il faut me le céder ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN.

Ah! je suis morte! Au voleur! à l'aide! on m'assassine!

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

MADAME PATIN.

Holà! Jasmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Eh! paix, madame! quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, madame? Morguenne! A qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

MADAME PATIN.

Ah! mes enfans, jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN.

Eh bien! là, madame la Baronne, descendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne!

LISETTE.

Ne faites point de bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oseroit tirer l'épée! Merci de ma vie! je m'en vais chercher le Chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Eh! madame.

SCENE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh! laisse-la faire, Lisette: j'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison. Mais, madame, entre vous et

moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADAME PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre; et quand le Chevalier sera mon mari il me mettra à couvert des emportemens de cette folle : elle est furieusement emportée, oui; et je crois que si je n'avois pas appelé du secours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment : et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

MADAME PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCENE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur!

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et

vous demander un asyle contre la violence et les injustices de mon pere.

MADAME PATIN.

Comment donc, ma niece, que vous a-t-il fait ?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'on est malheureuse d'avoir un pere comme celui-là!

MADAME PATIN.

Mais encore qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Eh! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime; Marton, la fille-de-chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma niece, qu'a fait votre pere?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que mon pere m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous! et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma niece, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurais besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât; conseillez-moi d'y consentir, ma tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma niece! il ne faut pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée; mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma niece. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici;

je serai bien aise de le voir : je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation! mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud; la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever; et je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LUCILE, CRISPIN.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah! monsieur, vous voilà : qui vous a déja dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite brune!

LUCILE.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante!

CRISPIN.

Aïe, aïe, aïe! ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MADAME PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma niece?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avois prié mademoiselle votre niece de...

MADAME PATIN.

Quoi, monsieur! il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante; vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN.

Ah! ma pauvre niece, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur; c'est le plus sûr.

MADAME PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d'enlever ma niece!

LUCILE.

Quoi! ma tante...

MADAME PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah! perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu! je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Eh! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez; et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

MADAME PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte! et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre niece?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous

n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

LUCILE.

Eh ! seriez-vous pour cela moins coupable ? en serions-nous moins trompées ? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras : irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN.

Eh ! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma niece ?

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cela, madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur : quand les dames querellent long-temps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes ?

CRISPIN.

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce sont vos petites minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante; il n'aimeroit que moi sans vos quarante mille livres de rente: c'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh! mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même, et me cede à l'autre: je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat; mais j'aimerois mieux que ma niece fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon pere que j'entends.

MADAME PATIN.

Cachez-vous vîte, monsieur le chevalier.

SCENE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. SERREFORT, LUCILE, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

Non, non, monsieur; il n'est pas besoin de vous cacher. Ah! ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le Chevalier que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; et c'est ce même Chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui, sans moi, seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi! monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur, au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. MIGAUD, M. SERREFORT, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose: je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; il me semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Voilà ma main, monsieur; et dès demain je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma niece.

M. MIGAUD.

Ah! madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article, et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma niece, perfide!

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien! monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

EXAMEN

DU CHEVALIER A LA MODE.

Le préjugé contre les comédies en cinq actes écrites en prose étoit affoibli lorsque Dancourt donna le Chevalier à la Mode. Le sujet de cette piece peut être considéré comme un de ceux qui ont le moins besoin du secours de la poésie. En effet, les prétentions ridicules d'une bourgeoise qui veut devenir dame de la cour, les fourberies d'un aventurier qui n'a d'autre moyen pour séduire qu'une certaine aisance tenant essentiellement à l'expression, auroient pu devenir moins comiques, si l'auteur les eût en quelque sorte dénaturées par les tournures particulieres qu'exigent les regles de la versification.

Le Chevalier à la Mode est la piece de Dancourt la plus fortement intriguée : comme il la composa à l'époque de son début dans la carriere dramatique, il ne négligea rien pour combiner les ressorts de l'action, et pour en former un ensemble régulier. Le Chevalier recherchant à-la-fois une vieille baronne, une financiere et une jeune personne, se trouve dans des situations extrêmement embarrassantes, et qui donnent lieu à une multitude de scenes comiques. Beaucoup de présence d'esprit, un grand usage dans cette sorte d'intrigues, la profonde crédulité de ses maîtresses, le font sortir de plusieurs mauvais pas. A la fin du troisieme acte, lorsque les trois femmes ont reconnu que les mêmes vers leur ont été adressés, le Chevalier paroît démasqué, l'action semble toucher à sa fin; mais l'auteur la renoue avec beaucoup d'art : elle lui fournit encore deux

actes, et ne se termine qu'au moment où la niece et la tante découvrent qu'elles sont rivales; dénouement qui naît du fond du sujet, et que l'on peut regarder comme un des meilleurs qui existent au théâtre. Dans la suite, Dancourt n'apporta pas les mêmes soins à la combinaison de ses pieces : toutes étincellent de traits comiques, toutes présentent des situations piquantes, et retracent les ridicules du jour; mais l'indulgence du public, la nécessité de travailler très vite, ayant rendu l'auteur moins difficile sur les ressorts dramatiques, ses autres comédies ont souvent entre elles des rapports trop marqués, les vraisemblances n'y sont pas suffisamment conservées, et les difficultés de l'art y sont plutôt éludées que vaincues.

Le Chevalier à la Mode, peint par Dancourt, n'a que les agrémens suffisans pour séduire une vieille baronne, la veuve d'un financier, et une jeune bourgeoise qui a de grandes dispositions à se laisser tromper : l'auteur ne l'a pas doué de qualités aimables ni brillantes; il en a fait un escroc qui ne peut réussir qu'auprès des personnes les plus crédules ou les plus aveuglées. Le caractere d'un homme qui sur son ton seul seroit banni de toutes les sociétés honnêtes, fait rire au théâtre, et n'est pas d'un grand danger pour la jeunesse. Baron, dans l'Homme à bonnes Fortunes, offrit le premier exemple d'une combinaison différente; il donna à ce personnage un ton meilleur que celui du Chevalier à la Mode, et n'en fit point un scélérat comme le D. Juan du Festin de Pierre; mais l'espece de charge dont il couvrit son héros rendit invraisemblables ses succès auprès des femmes; et la gaieté folle de la piece affoiblit le résultat que les jeunes gens pouvoient en tirer.

Dancourt, qui trop souvent dans la suite jeta du ridicule sur les personnages raisonnables de ses comédies,

s'est garanti de ce défaut dans le Chevalier à la Mode : M. Migaud, homme de robe, ne perd point la gravité de son état; il rejette, pour une affaire qu'il doit juger, les sollicitations d'une femme dont il a intérêt de ménager l'amour-propre; enfin il n'est jamais sacrifié au Chevalier. L'intention de l'auteur étoit de rendre comique le caractere de M. Serrefort; cependant il ne le dégrade point, la raison est toujours de son côté; il ne paie que le tribut indispensable qu'un rôle de ce genre doit à la comédie. La soubrette, contre l'ordinaire, est plus sage que sa maîtresse; cette combinaison, difficile à soutenir dans un rôle qui doit animer une piece, ne nuit point à la gaieté de Lisette : sa situation au contraire donne lieu à un genre de plaisanterie neuf et original.

Le rôle de la Baronne est celui qui produit le moins d'effet dans cette piece. L'aventure fort singuliere de deux femmes qui se battirent pour un homme, fournit à Dancourt l'idée de ce personnage qui n'a paru vraisemblable et comique que dans la nouveauté, époque à laquelle le public en faisoit l'application à l'héroïne de ce combat. Boileau a dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce précepte, appliqué au genre comique, doit rappeler aux auteurs qu'ils ne peuvent puiser leurs combinaisons que dans des passions ou dans des ridicules généralement répandus. Les choses extraordinaires sont des exceptions qui ne sauroient être du ressort de la comédie. Il est infiniment rare qu'une femme propose un duel à sa rivale : Dancourt, en se servant de ce moyen, a pu faire rire ceux qui avoient entendu parler d'une aventure aussi singuliere, mais il n'a pas produit le même effet sur ceux qui, dans

la suite, ont vu la piece sans être dans le secret du rôle de la Baronne. Il auroit obtenu des succès plus constans, si, comme Moliere, il n'eût offert sur la scene que les ridicules qui résultent des caracteres et de l'ensemble des mœurs.

Cet unique défaut n'empêche pas que le Chevalier à la Mode ne soit une des meilleures comédies du second ordre. Le dialogue est plein d'élégance et de vivacité ; les caracteres sont bien soutenus ; et l'action ne laisse rien à desirer du côté de l'intrigue et des principaux ressorts qui la font mouvoir.

FIN DE L'EXAMEN DU CHEVALIER A LA MODE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE HUITIEME VOLUME.

FIN DU HUITIEME VOLUME.

